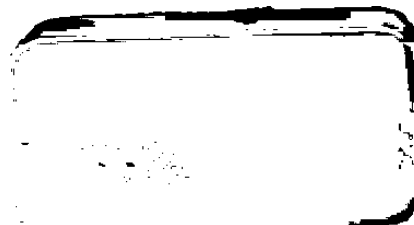


2



DE L'HOMÉLIE CONTRE LES RICHES.

EXTRAIT



76

Οικοδομησὴν τοῦ παύτου τὴν χρησιν, ἀλλ' οὐκ ἀπο-
 λυσικὴν τοὺς σαρρὸς λογισμοὺς νεμίζειν προσήκει.
 καὶ ἀποτιθέμενος, χαίρειν ὡς ἀλλοτρίων χωριζόμενος,
 ἀλλ' οὐχὶ δυσχεραίνειν ὡς τῶν οικίαν ἐκπιπτοντας· τί
 οὐκ ἄν κεν, τί καταπενθεῖς τῇ ψυχῇ, ἀκούων·

« Πάλιν σου τὰ υπάρχοντα καὶ δὸς πτωχοῖς· »

Εἰ μὲν γὰρ ἠκλόουθαι σοὶ πρὸς τὸ μέλλον, οὐδὲ οὕτως ἀν-
 ἦν περιποιούδεις ἕως τῶνδ' ἐκεῖ τιμίων ἐπισκοκτοῦμενα· εἰ
 δὲ ἀνάγκη μένειν ἐνταῦθα, τί μὴ πωλῆσάντες, τὸ αὐ-
 τῶν κέρδος ἀπενεγκώμεθα; σὺ δὲ χρυσὸν μὲν δίδως,
 καὶ ἵππον κτώμενος, οὐκ ἀθύεις· φθαρτὰ δὲ ποιεῖμενος,
 καὶ βασιλείαν οὐρανῶν ἀντιλαμβάνων, δακρύεις, καὶ
 ἀρνῇ τὸν αἰτούντα, καὶ ἀνανεύεις τὴν δόσιν πύπρας προ-

φασεὶς ἀναλωμάτων ἐσιντων.

' Evang. S. Matth. 19—21.

SÉCOND VOYAGE

EN PERSE,

EN ARMÉNIE

ET DANS L'ASIE-MINEURE.



IMPRIMERIE DE J. SMITH.

422994



**SECOND VOYAGE
EN PERSE,
EN ARMÉNIE
ET DANS L'ASIE-MINEURE,**

FAIT DE 1810 A 1816,

**AVEC LE JOURNAL D'UN VOYAGE AU GOLFE PERSIQUE
PAR LE BRÉSIL ET BOMBAY,**

**SUIVI DU RÉCIT DES OPÉRATIONS DE S. E. SIR CORE OUSELEY,
AMBASSADEUR DE S. M. BRITANNIQUE;**

PAR JACQUES MORIER,
SECRÉTAIRE DE LA DERNIÈRE AMBASSADE, ET MINISTRE
PLÉNIPOTENTIAIRE PRÈS LA COUR DE PERSE.

ORNÉ DE GRAVURES.

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR M^{me}

TOME SECOND.

**PARIS,
LIBRAIRIE DE GIDE FILS,**

RUE SAINT-MARC, N.º 20.

1818.



SECOND VOYAGE

EN PERSE,

EN ARMÉNIE,

ET DANS L'ASIE-MINEURE.

CHAPITRE XIV.

UN des faits les plus remarquables de l'histoire moderne de l'Asie est l'introduction de la discipline européenne dans les armées persannes, surtout lorsqu'on a vu cette discipline entièrement anéantie dans un état musulman, malgré les efforts du gouvernement pour la maintenir. Si l'on considère les préjugés des mahométans, et particulièrement la doctrine de prédestination qu'elle inculque dans les esprits, on doit sans doute être surpris qu'elle ait pu naître,

se maintenir, et même se fortifier dans l'empire persan. Aucun janissaire ne s'y opposait, il est vrai, comme en Turquie; mais elle y était décriée par les princes; une partie des nobles la tournaient en dérision; et, sans les efforts du prince Abbas - Mirza pour la soutenir, elle était perdue pour jamais dans cet empire. C'est donc Abbas-Mirza qu'on peut considérer comme son créateur, son appui; il en a été le promoteur, et par là son pays doit le regarder comme son bienfaiteur.

Dans l'une des premières entrevues qu'il eut avec l'ambassadeur, ce prince lui expliqua avec beaucoup de franchise quel était le plus puissant des motifs qui l'avaient engagé à introduire cette discipline parmi ses troupes. Il lui dit qu'il avait reconnu de suite qu'il était impossible au soldat persan de résister au russe; que l'artillerie persanne était incapable de soutenir les effets de celle des Russes, et que tous ses efforts, pour faire sur eux une impression sensible avec ses troupes indisciplinées, étaient demeurés inutiles. Sa première tentative pour

introduire cette discipline avait eu peu de succès, parce qu'il avait eu d'abord à vaincre les préjugés de ses recrues, qui refusaient de se laisser assimiler aux *frengys*, et particulièrement aux Russes, que la haine nationale leur faisait mépriser, ou plutôt que la terreur leur faisait détester plus que tous les autres Européens. Pour faire disparaître ces impressions fâcheuses, le prince fut obligé, comme il le dit à son excellence, d'endosser lui-même le vêtement militaire, de se soumettre à apprendre d'un Russe l'exercice. Il le commença avec vingt ou trente hommes qu'il fit discipliner et exercer dans une cour séparée, pour qu'ils ne fussent pas exposés aux railleries de la populace. Ce ne fut que lorsqu'il eut ordonné aux nobles de prendre le fusil, qu'il vit imiter son exemple. Il parvint enfin à apprendre à sa petite troupe l'exercice de peloton, à marcher en ligne, à faire volte-face au mot de commandement, et à battre du tambour; mais il manquait d'officiers; et ses progrès en fussent sans doute restés là, si l'ambassade française envoyée par Bu-

naparte ne fût arrivée à cette époque en Perse. Les officiers qui y étaient attachés reçurent le commandement de corps considérables, et ils secondèrent ses projets au-delà même de son attente. Ce fut alors qu'il reconnut toute la perfection des premiers élémens de la science militaire ; et, quoique l'expérience lui apprît ensuite combien peu ses nouvelles levées avaient profité des instructions qu'on leur avait prodiguées, néanmoins le souvenir du sentiment de plaisir que lui avaient fait éprouver leurs premiers pas dans la carrière, les lui fit toujours préférer à ses autres troupes.

L'ambassade anglaise qui succéda à celle de France lui fournit de nouveaux officiers, et son premier désir fut de former un corps d'artillerie : le lieutenant dans cette arme, Lindsay, officier attaché à l'armée de Madras, le disciplina d'une manière vraiment surprenante. Nous avons exprimé plus haut l'effet que la vue de ces soldats fit sur nous auprès d'Odjân. Le zèle de cet officier ne fut égalé que par les encouragemens que lui prodigua le prince, qui, se mettant au-

naparte ne fût arrivée à cette époque en Perse. Les officiers qui y étaient attachés reçurent le commandement de corps considérables, et ils secondèrent ses projets au-delà même de son attente. Ce fut alors qu'il reconnut toute la perfection des premiers élémens de la science militaire ; et, quoique l'expérience lui apprît ensuite combien peu ses nouvelles levées avaient profité des instructions qu'on leur avait prodiguées, néanmoins le souvenir du sentiment de plaisir que lui avaient fait éprouver leurs premiers pas dans la carrière, les lui fit toujours préférer à ses autres troupes.

L'ambassade anglaise qui succéda à celle de France lui fournit de nouveaux officiers, et son premier désir fut de former un corps d'artillerie : le lieutenant dans cette arme, Lindsay, officier attaché à l'armée de Madras, le disciplina d'une manière vraiment surprenante. Nous avons exprimé plus haut l'effet que la vue de ces soldats fit sur nous auprès d'Odjân. Le zèle de cet officier ne fut égalé que par les encouragemens que lui prodigua le prince, qui, se mettant au-

dessus de tous les préjugés , et sachant résister à la jalousie des officiers natifs , ainsi qu'aux cabales des courtisans, adopta sur-le-champ toutes les méthodes qui lui furent proposées, et aida le lieutenant Lindsay à surmonter tous les obstacles qu'il rencontra sur sa route. Il lui laissa la liberté d'infliger à ses recrues les punitions qu'il jugerait convenables, et lui laissa un pouvoir illimité sur ses troupes. Ce ne fut qu'au sujet des barbes que ce prince fut d'abord inexorable (1); et, sans une circonstance heureuse, jamais il n'eût permis de faire raser ses soldats. Pendant que l'artillerie du prince faisait l'exercice à feu devant lui, une corne d'amorce éclata entre les mains d'un canonier : par un heureux hasard, l'explosion fit prendre feu à la longue barbe de l'artilleur, laquelle en un instant fut consumée jusqu'à la racine. Le lieutenant Lindsay saisit cette occasion favorable pour prouver la justesse de ses raisons contre l'embarras des barbes,

(1) Les musulmans tiennent beaucoup à leur barbe; ils prétendent qu'à chaque poil est attaché un petit génie invisible. (*Note du traducteur.*)

et amena au prince le soldat dont la figure était mutilée et brûlée. Abbas-Mirza, frappé à cette vue, ordonna à l'instant la suppression de toutes les barbes dans ses troupes.

Les *serbáz*, ou l'infanterie, fut placée sous le commandement du major Christie, attaché à l'armée de Bombay, officier du plus grand mérite, qui sut inspirer à ses soldats un *esprit de corps* dont les bons résultats se manifestèrent en plusieurs circonstances. Abbas-Mirza, qui était prévenu en faveur du corps discipliné par les officiers français et par lui-même, s'imaginant qu'il avait acquis plus de fermeté que celui du major Christie, parce que les soldats en avaient été plus long-temps enrégimentés, proposa un jour un simulacre de combat dans lequel il conduirait son corps, tandis que l'autre serait commandé par le major. Ils sortirent donc en campagne. Le prince attaqua avec la plus grande vigueur le corps opposé; mais une charge à la baïonnette, ordonnée par le major, l'eut bientôt mis en fuite. Les soldats de Christie, ne pouvant s'imaginer que ce ne pût être qu'un jeu,

et animés par le succès, s'écrièrent : « Oh !
« que n'avons - nous des cartouches à
« balles ! »

Le prince se plaignit à l'ambassadeur que, même encore aujourd'hui, le système qu'il a introduit en Perse a un grand nombre d'adversaires; le plus puissant est Mohammed-Aly-Mirza, qui fait tous ses efforts pour le rendre odieux, aussi bien que sa discipline (*nozam*), aux Persans. Il cherche à montrer qu'en adoptant les coutumes des infidèles, il a subversé l'islamisme, qui, jusqu'ici, avait eu pour soutien le même cimeterre et la même discipline dont Mohammed s'était servi pour l'établir. « Pour renverser ses argumens, dit le prince, j'ai fait copier un passage du Korân favorable aux améliorations des moyens à employer pour attaquer les ennemis de la foi et se défendre contre eux; je l'ai fait approuver et sceller du sceau des chefs de la loi en Perse, et répandre dans le pays. »

Les officiers anglais employés en Perse, malgré le zèle du prince pour les améliorations du service militaire, rencontrent néan-

moins sur leur chemin de nombreux obstacles dans les idées étroites du prince sur l'art militaire. La nécessité d'une stricte subordination dans les grades lui paraît incompréhensible. Il ne peut concevoir pourquoi le lieutenant, le sergent, ou même le simple soldat, ne peuvent avoir la faculté de lui parler d'affaires concernant le service, et pourquoi toute chose doit être mise d'abord sous les yeux du commandant en chef. Il a été long-temps sans pouvoir saisir la véritable routine du service, et il n'a pu qu'avec beaucoup de lenteur reconnaître la nécessité d'obéir scrupuleusement aux réglemens qui, à ses yeux, sont un obstacle au service, plus qu'ils ne servent à le faciliter. Un jour, après avoir écouté avec beaucoup de patience tout le détail de nos lois et réglemens concernant le service militaire, il s'écria, en poussant un profond soupir : « Cette discipline est une chose bien difficile. » Ce mot prouve qu'il ne connaît que l'art de faire mouvoir des hommes en corps au simple mot de commandement, sans considérer tout le mécanisme caché

qu'il est nécessaire de tenir sans cesse en action pour produire un résultat si simple. L'objet de son admiration, les plus grands obstacles que nos officiers aient rencontrés dans leur chemin, sont la fourberie, et les intrigues des officiers persans chargés par le prince de les seconder dans leurs différens commandemens. Les soldats sont d'ailleurs dociles, traitables, bien plus tôt au fait des exercices que les Anglais eux-mêmes; mais, dès qu'un mirza ou un khân s'en mêle, il n'y a plus que troubles et discussions parmi les officiers. Un mirza, par exemple, chargé de payer les troupes, fera une retenue à chacun d'eux; un autre mettra dans le commerce ou prêterà à gros intérêts les sommes qui lui sont confiées; pour fournir à un corps les habits et les bagages nécessaires. Un officier supérieur fut trouvé coupable d'avoir volé deux fusils, et de pareils exemples seraient sans nombre.

Ces inconvéniens n'étaient pas les seuls; la méthode de lever des recrues est très-défectueuse. Elles sont prises d'ordinaire parmi les tribus nomades de l'Aderbaïdjân.

Les soldats tirés de chaque tribu se trouvent conséquemment très-unis entre eux, et toujours prêts à se soutenir les uns les autres dans les plus légères occasions. De là, une tendance naturelle à ce que nous appelons une mutinerie ; mais ils appellent cela faire un *arzé*, ou une exposition. Rien de meilleur pour faire d'excellens soldats que les Iliâts, accoutumés dès leur enfance à la vie des camps, habitués à toutes sortes de fatigues et à toutes les intempéries de l'air, ils sont naturellement soldats ; ils entreprennent des marches incroyables, presque sans vivres et sans le plus léger murmure. Sous ce rapport, ils égalent les meilleures troupes du monde ; mais ils sont entièrement étrangers au premier art du soldat, l'art de savoir mourir. Accoutumés à l'ancienne méthode de combattre, dans laquelle chaque homme, indépendant des autres, pense d'abord à sa propre sûreté avant de songer à tuer l'ennemi, ils ne peuvent être partisans de notre système. Un Persan, qui s'entretenait à ce sujet avec un de nos officiers, lui dit fort ingénument : « Ah ! si l'on n'était pas exposé à

« être tué, quel courage les Persans montreraient dans les combats ! » Leurs idées de courage sont d'ailleurs toutes différentes des nôtres ; selon eux, le courage est une qualité qu'un homme peut avoir ou non, puisqu'il peut ne le sentir qu'un seul instant. Un des généraux du roi, célèbre d'ailleurs par sa bravoure, n'eut pas honte d'avouer qu'un nombreux corps de troupes sous ses ordres avait été tenu en échec par deux soldats russes qui, en tirant alternativement leur coup de fusil, les avaient enfin forcés de se retirer. En parlant des Russes, ils disent qu'ils ont assez peu de sentiment pour préférer la mort à la retraite.)

Abbas - Mirza passe lui-même pour un homme fort brave ; et, dans diverses rencontres avec les Russes, il s'est exposé plus qu'il ne le devait. Il punit sévèrement la lâcheté, et nous en fûmes témoins. Un jour un de ses généraux, Mohammed-Beg, avait abandonné son poste dans une certaine circonstance, et s'était enfui ; le prince le cassa, lui fit lier les mains derrière le dos,

suspendre une épée de bois à son côté ;
asseoir sur un âne, tourné du côté de la
queue , et promener ainsi dans Tauriz.

Les premières visites de cérémonies étant
faites , l'ambassadeur , pendant un mois en-
tier , passa rarement un jour sans rester plu-
sieurs heures à converser avec le prince ;
dans ces entretiens l'étiquette et les forma-
lités étaient laissées de côté , et son altesse
royale entrait, sans la plus légère réserve ,
dans les plus petits détails du gouvernement.
Quoique la sincérité ne soit pas la qualité
du pays , et que nous n'ignorassions pas que
nous avions à faire à un Persan , on remar-
quait néanmoins dans toutes ses manières
un si grand air de candeur , accompagné
d'une affabilité si engageante , que nous
fûmes portés à croire qu'il était aussi supé-
rieur à ses compatriotes , du côté de l'intel-
ligence , qu'il l'est par ses qualités physiques.
J'ai rarement rencontré , dans aucun pays ,
un homme aussi charmant qu'Abbas-Mirza.
Ses traits sont très-animés , son sourire
agréable , sa conversation pleine de fran-

chise et d'agrémens. Ses habits le distinguent à peine des particuliers (1) ; il est ordinairement vêtu d'une simple caba en *kadek*, étoffe commune de coton qui sort des manufactures du pays ; un schâll de cachemire forme sa ceinture. Le plus beau bijou qu'il possède est un poignard à manche garni de diamans qui a appartenu à Loutf-Aly-Khân, et qu'il fut tenté de vendre, dans une occasion, pour payer à ses troupes quelques soldes arriérées. Il porte des bottes à l'anglaise ; il témoigna une grande admiration pour le casque de nos dragons légers, et je ne me ferai pas scrupule d'en porter, ajouta-t-il.

Ce prince est très-poli envers les Européens ; lorsque quelqu'un d'eux lui fait une visite, il entame de suite une conversation qui prouve son empressement à augmenter ses connaissances. Sa volubilité dans la pa-

(1) Sous ce rapport, il ressemble à Alexandre :
« Cultu, curâque corporis haud multùm suprâ pri-
« vati modum eminens. » (*Quinto-Curce*, Liv. 1,
ch. 4.)

role paraît d'abord affectée, mais chez lui elle est naturelle, et donne un air de sincérité à ce qu'il dit, ses paroles ne paraissant pas étudiées. Il aime beaucoup la lecture, mais ses études sont restreintes aux historiens de son pays, et le Châh-Namèh de Ferdoucy est son livre favori. Il cherche beaucoup à connaître les différentes puissances de l'Europe; il a réuni une nombreuse collection de livres anglais qu'il ouvre souvent sans pouvoir les entendre; il a beaucoup cherché à les faire traduire sans pouvoir y parvenir. On lui avait fait présent d'une Encyclopédie britannique, et le désir d'y trouver le plan d'une machine qu'il voulait faire fabriquer lui donna la patience de feuilleter tous les volumes jusqu'à ce qu'il eût trouvé ce qu'il cherchait. Il possède aussi une collection de cartes de l'imprimerie de Constantinople; il les a étudiées, et ce travail l'a rendu un des meilleurs géographes de son pays. Enfin, nous concluons, du caractère de ce prince, que s'il eût reçu une éducation brillante, et eût eu sans cesse devant lui des modèles d'hon-

neur et de vertu, non seulement il eût été l'ornement de son pays, mais eût pu tenir une place distinguée parmi les meilleurs des hommes, parmi les meilleurs des princes.

A notre arrivée à Tauriz, nous trouvâmes dans cette ville un officier russe, dépêché par le général russe de Ritscheff, commandant en Géorgie, à sir Gore Ouseley, avec des lettres dans lesquelles le cabinet de St.-Petersbourg exprimait l'intention d'entrer en négociations avec la Perse, sous la médiation britannique. De nouveaux troubles élevés en Géorgie, et favorables à la cause de la Perse, avaient tellement enflé l'orgueil du gouvernement persan, qu'il était bien loin d'être disposé à écouter les propositions que pourrait lui faire son adversaire; mais l'Angleterre interposant sa médiation dans cette affaire, le prince ne put se refuser au désir de l'ambassadeur. Son excellence, avec le consentement du prince, dépêcha donc l'honorable Robert Gordon à Teflis, accompagné de l'officier russe, pour apprendre du général de Rits-

cheff: quel était précisément l'ultimatum de la Russie, et si elle avait un ministre plénipotentiaire pour traiter. Dans une de nos conférences avec Mirza - Bozurk, où l'utilité de la Géorgie à la Perse, comme possession, fut discutée, ce ministre fit une remarque qui caractérise fort bien un logicien asiatique. « Ceci, dit-il, en touchant sa barbe, n'est pas utile, mais c'est un ornement. »

Peu de temps après, une lettre de M. Gordon, datée de Teflis, nous apprit que le général était chargé de pleins pouvoirs de son gouvernement pour négocier; il demandait de suite un armistice, et, pour l'effectuer, il venait de donner ses ordres pour arrêter toute incursion sur le territoire persan; il mandait que lui-même allait se rendre de suite sur la frontière pour entamer les négociations avec le prince. A l'arrivée de cette lettre, je fus chargé, par son excellence, de me rendre auprès du prince Abbas-Mirza qui était campé, depuis quelque temps, avec une partie de son armée, dans les pâturages d'Yam, à huit farsangs

de Tauriz, sur le chemin qui conduit à Marand et Nakhchivân.

Je partis, au coucher du soleil, avec deux domestiques et un guide; à dix heures, j'atteignis Soffian, où je fus forcé de m'arrêter pour me rafraîchir, ainsi que mes chevaux. On étendit pour moi un tapis, au sommet de la maison du ket-khoda, où je restai assis pendant une heure, au clair de la lune; on me donna pour rafraîchissement du lait de beurre (*âb-dough*), et, trois heures après, j'arrivai au campement du prince, dont la clarté brillante de la lune faisait distinguer de loin les tentes. Un calme profond y régnait; et on avait pris si peu de précautions que nous nous trouvions déjà au centre de mille pavillons blancs comme la neige, sans avoir encore été entendu de personne. Le hasard me fit découvrir la tente de M. Campbell, chirurgien du prince, où je me reposai jusqu'au lendemain matin, et celui-ci fut éveillé de bonne heure par l'ordre d'accompagner le prince à la chasse. Des cris, des voix rauques, le pas des chevaux, le bruit des gens qui se hâtaient,

et un mouvement dans tout le camp, me firent regarder par une fente de la tente; le premier objet qui s'offrit à mes yeux fut le prince lui-même, à cheval, déjà sorti sans en avoir prévenu ses gens, lesquels, à moitié éveillés, s'empressaient en toute hâte de le rejoindre. Le prince revint, vers midi, de sa partie de chasse. Il s'était rendu sur les hauteurs, dans l'espérance de rencontrer un tigre aperçu dans ce lieu, il y avait quelques jours, par des bergers. Cet animal existe dans cette partie de la contrée, car M. Campbell possède la peau d'un tigre royal tué dans ces lieux il n'y a pas long-temps; cependant on en voit très-rarement. Outre ses équipages de chasse ordinaire, le prince emmena avec lui un bataillon de son infanterie disciplinée, destinée à entourer la retraite de l'animal, et à le faire lever au moyen des tambours. Tous leurs efforts cependant furent sans succès; le prince et sa suite s'en consolèrent en tirant à balles dans une vallée sur une pierre en guise de but; cet exercice produisit une décharge continue de mousqueterie dont les Persans sont grands ama-

teurs. M. Campbell, témoin de la scène, me dit que c'était une chose vraiment extraordinaire de voir les endroits dangereux où le prince et sa suite poussaient leurs chevaux. Selon eux, un cheval peut marcher dans tous les lieux praticables pour un homme ; en conséquence, une montée, quelque rapide qu'elle soit, un terrain, quoique raboteux, ne les arrêtent pas. Dans cette occasion, ils parcoururent le sommet des montagnes jusqu'à un endroit où un immense précipice les arrêta. Le prince envoya un de ses gens pour voir s'il était possible de le traverser. Ce dernier poussa son cheval jusqu'au bord, et tendant le cou regarda dedans, et alla annoncer qu'il était difficile de le traverser, mais que cependant il pensait qu'on pouvait le franchir. A cette nouvelle le prince alla lui-même vérifier le fait ; et, après avoir tout examiné avec un grand sang froid, il avoua que le danger était trop grand pour se hasarder à le courir. Ils descendirent l'escarpement d'une montagne abrupte qui domine le camp, et le prince regagna sa tente après

avoir reçu le salut des troupes, au son de la musique.

Il avait à peine mis pied à terre, qu'il m'envoya en présent deux paniers de fruits, et bientôt après arriva un de ses officiers me priant de le suivre. Après avoir été introduit avec la cérémonie accoutumée, il me pria de m'asseoir sur le tapis en face de lui. Lui-même s'assit comme un tailleur, à une extrémité de la tente; à côté de lui était son bonnet, et il s'appuyait en forme de jeu sur ses genoux. A côté de lui étaient un encrier et quelques papiers, et, à l'autre extrémité de la tente, Haïder-Aly-Khân, un de ses officiers favoris. Après m'avoir adressé quelques paroles obligeantes, il me demanda les lettres dont j'étais porteur, et je les lui remis. L'une d'elles renfermait le modèle du traité récemment conclu entre la Russie et la Turquie, sur lequel il médita assez longtemps sans ouvrir la bouche; puis faisant signe à Haïder-Aly-Khân de sortir, il me pria de m'approcher de lui; il fit des remarques pleines de finesse sur plusieurs articles.

du traité, et me parut connaître parfaitement la nature des relations politiques existant entre les deux états. Au nombre des lettres dont j'étais porteur, était celle de M. Gordon, datée de Teflis, au contenu de laquelle il fit la plus grande attention; et, lorsque je lui eus appris que, pour répondre au désir du général russe, M. Gordon était sur le point de nous rejoindre, en passant par Karabâgh, Gandjâh et Chichâ, afin d'inspecter les possessions russes dans cette partie du pays, le prince s'écria : « Ah ! je connais bien toutes ces vieilles ruses; ils veulent faire croire à M. Gordon qu'ils sont en force, lorsqu'il en est tout le contraire. Ils enverront chaque jour devant lui les trou- pes qu'il aura déjà vues; on leur fera changer d'habits, comme si c'étaient des troupes nouvellement arrivées. » Il termina cette partie de la conférence, en me disant qu'il réfléchirait sur ce qu'il ferait, qu'il écrirait à l'ambassadeur, et que dans la soirée il m'en verrait dire quelle était sa détermination. Il s'entretint alors avec moi sur différents sujets; et, lorsque je lui exprimai quel sen-

sible plaisir m'avait causé la rencontre de ses artilleurs à cheval, auprès d'Odjân, et qu'à cette vue nous nous étions crus transportés en Angleterre, je vis briller ses yeux du plus vif plaisir, et il me dit : « Fort bien, c'est ce que m'a dit Mirza-Abouï-Hassân-Khân; il m'a assuré qu'en entrant dans l'Aderbaïdjân, il s'était cru en Angleterre, et que si les Persans voulaient voir l'Angleterre, ils n'avaient qu'à venir dans la province qui forme mon gouvernement. » Pauvre prince! pensais-je en moi-même, s'il pouvait seulement jeter un coup d'œil sur l'Angleterre, quelle révolution dans ses idées! quelle conséquence pour tout son pays, et peut-être même pour toute l'Asie! Après notre entretien, le prince m'envoya beaucoup de fruits dans des vases de porcelaines, rafraîchis dans de la glace, placés sur un plateau d'argent et couverts d'un schâll; en le recevant, je dis tout haut, selon la coutume de l'Orient : « Le bonheur du prince puisse-t-il augmenter! » Puis je fis présent de quelque monnaie à celui qui me l'avait apporté.

A neuf heures du soir, je reçus un message du prince, qui me prévenait que si j'avais fini de dîner, il m'enverrait chercher deux heures plus tard. En effet, vers minuit entra dans ma tente un domestique de confiance, armé d'une grosse lanterne; il me conduisit à son maître, que je trouvai assis à la même place que le matin; un flambeau éclairait sa tente. Il me fit asseoir à deux pas de lui, auprès de la lumière, et me dicta ce que je devais annoncer à l'ambassadeur. J'écrivis sur mon porte-feuille; je pris alors congé de lui, et, montant immédiatement à cheval, j'arrivai à Tauriz le lendemain matin à huit heures, à l'instant même où son excellence était à déjeuner.

A cette époque, les affaires entre la Perse et la Turquie prirent une tournure fâcheuse, et nous eûmes besoin de toute notre influence auprès de l'une et de l'autre de ces deux cours pour prévenir les hostilités.

On se rappellera que Abdoullrahmân-Pacha le Kourde, après son entière défaite par Mohammed-Aly-Mirza, entra en possession de Soleimaniéh, sa capitale, à

condition de payer un tribut de 50,000 toumâns à la Perse, et de donner des otages. Un tel arrangement porta ombrage à Abdoullah, pacha de Baghdâd; il sollicita auprès de la Porte un firmân qui lui donnât le droit de faire trancher la tête à Abdoulrâhmân-Pacha, et de réunir Soleïmaniéh à son gouvernement. Le firmân étant arrivé, Abdoullah sortit de la ville avec ses forces pour mettre ses ordres à exécution. Abdoulrâhmân vint à sa rencontre, et il s'ensuivit une bataille dans laquelle celui-ci ayant été battu complètement, se réfugia à Kermâncéh auprès de Mohammed-Aly-Mirza; pendant que sa capitale et tout ce qui lui appartenait furent saisis par le vainqueur. Mohammed-Aly-Mirza, qui cherchait depuis long-temps un prétexte pour engager son père à lui permettre d'attaquer Baghdâd, épousa sur-le-champ la cause du Kourde, réfugié auprès de lui; et s'efforça de prouver, dans les termes les plus forts, que l'attaque d'Abdoulrâhmân par le gouverneur turc était une insulte faite à la Perse; il représenta avec force que son

honneur était engagé à garantir au Kourde la possession de son territoire, et menaçait de venger sa honte dans son propre sang, si la cour ne lui fournissait les moyens de réinstaller Abdoùlrahmân-Pacha dans sa capitale. Le roi avait pour le moins autant que son fils le désir d'attaquer Baghdâd; mais ce qui l'empêchait de céder à son désir, était la crainte d'offenser l'ambassadeur anglais, qui s'était hâté d'interposer sa médiation entre les deux états pour les empêcher d'en venir à des hostilités. A la première sollicitation de son fils, le roi avait envoyé un corps de troupes considérable pour examiner le résultat de la contestation entre Abdoùlrahmân et le pacha de Baghdâd, et suivre en cette occasion la politique des anciens Parthes (1), et en même temps il donna secrètement au commandant de ces forces l'ordre de

(1) *Inter Cæsareas acies, diversa que signa
Pugnaces dubium Parthi tenuère favorem
Contenti fecisse duos.*

LUCAN., Lib. III.

se conduire de manière à ne pas prendre une part décisive avant le combat, et de s'unir au vainqueur : aussi le pacha étant resté victorieux, le roi se fit un mérite d'avoir assisté les Turcs, ce qui ne contribua pas peu à augmenter les discussions entre les deux pays furent des circonstances offensantes pour le roi, nées du traité de paix entre la Turquie et la Russie ; et l'influence personnelle, et la médiation pleine d'activité de notre ambassadeur purent seules empêcher le roi de recourir à des mesures coercitives pour faire réintégrer Abdoûl-rahmân-Pacha dans la possession de Soleïmaniéh.

Pendant le cours de ces négociations, le gouvernement turc eut un ministre résident à la cour de Perse, dans la personne d'Yassin-Zadèh-Effendi (1), qui ne s'en mêla que

(1) Le mot *effendi*, en turc, répond précisément à celui de *mirza* en persan : c'est un homme de plume ; c'est un titre honorifique qu'ajoute à son nom tout personnage remplissant une fonction civile ; il se met à la fin du nom, au lieu que *mirza* se place au commencement. (*Note du traducteur.*)

fort peu. Il se trouvait à Tauriz au moment où nous y étions ; on lui fit entendre de quelle utilité serait, aux intérêts de son gouvernement, une visite à l'ambassadeur britannique, dont la médiation toute puissante avait empêché les Persans d'attaquer Bagdad. L'effendi convint fort bien que son gouvernement avait de très-grandes obligations à son excellence ; mais il ajouta qu'il avait les ordres les plus positifs de ne pas faire la première visite ; que désobéir aux ordres à lui intimés, était risquer sa tête, et qu'ainsi il se tiendrait chez lui.

Je visitai Yasin-Zadéh, par ordre de l'ambassadeur ; l'hôtel du ministre ottoman était placé dans un quartier reculé de la ville ; on m'introduisit dans un appartement, où les coussins étaient placés contre le mur, coutume opposée à celle des Persans. L'effendi arriva bientôt après ; et, quoique nous fussions au milieu de l'été (3 juillet), il était couvert de fourrures. Ce vieillard a la figure sillonnée de rides ; il était fort propre dans ses habits ; son extérieur était calme, et ses manières polies.

Le peu de mots qu'il prononça au commencement de notre entrevue, furent des remerciemens pour les attentions de l'ambassadeur ; et , lorsque je le fis souvenir de la longue et ancienne amitié existant entre les cabinets britannique et ottoman , cette observation parut lui faire plaisir ; ses manières paisibles et méthodiques offraient un contraste frappant avec cette vivacité , ce ton animé auquel j'étais accoutumé avec les Persans ; mais peu à peu il devint plus communicatif, surtout lorsqu'il sut que j'avais longtemps habité Constantinople et lorsque je lui eus fait sentir que j'en connaissais fort bien toutes les localités. *Stamboul*, pour un Turc, est le centre des plaisirs d'ici-bas ; et , quand on venait à parler de cette ville , sa conversation s'animait. Il me fit une longue énumération de tous les sujets de plainte que lui avaient donnés les Persans , et de toutes les misères qu'il avait souffertes dans ce pays. « Combien l'eau est mauvaise , disait-il , le pain est détestable , le climat désagréable ; » Il regrettait les commodités de *Stamboul* , et brûlait d'envie de quitter la Perse. L'ap-

partement où nous nous trouvions avait vue sur un petit bassin d'eau, sur lequel se trouvait un petit navire garni de ses gréemens ; le vieillard se plaisait à le regarder, parce qu'il lui rappelait son cher Bosphore. Dans nos conversations sur la politique, j'e le trouvai d'une ignorance complète de tout ce qui se passait dans ce monde. Il m'adressait des questions sur des événemens arrivés plusieurs mois auparavant ; et, comme il avait resté six mois sans recevoir aucune nouvelle de son gouvernement, le peu qu'il savait, il l'apprenait des Tartats dépêchés de temps en temps de Constantinople à l'ambassade britannique.

Les affaires entre la Turquie et la Perse continuèrent pendant quelque temps à offrir une apparence mal assurée, malgré la cessation des hostilités sur la frontière de Bagdad. Cette tranquillité était due à une convention par laquelle le pacha de cette ville s'était engagé à payer comptant à la Perse une certaine somme pour dédommagement des dépenses où l'avaient entraîné ses mesures en faveur d'Abdoùrahmân-pacha.

Nous n'étions à Tauriz que depuis peu de temps, lorsque notre société fut grossie par l'arrivée des R.R. William Canning et Henri Martyn. Le premier était attaché à la légation comme aumônier; le dernier que nous avions laissé à Chirâz, occupé de la traduction du Nouveau-Testament en persan, après avoir terminé cet ouvrage, se rendait à Constantinople. Ces deux messieurs avaient beaucoup souffert de la chaleur pendant leur voyage depuis Chirâz. M. Martyn avait à peine eu le temps de se remettre auprès de nous de ses fatigues, lorsqu'il repartit. Il passa quelque temps avec le patriarche arménien d'Echtmiatzyn et les religieux, et sa mémoire est encore révérencée parmi eux; il eut encore un nouvel accès de fièvre en Turquie; et, faisant route avec un tartan, manière de voyager trop rude et trop violente sans doute pour la faiblesse de sa complexion, il fut forcé par la maladie de s'arrêter à Tocât où il mourut. Les Persans, frappés de son humilité, de sa patience, de sa résignation, lui avaient donné le nom de *Merdi-Khoadi*, un homme de Dieu; toutes

les actions de sa vie paraissaient avoir pour but l'intérêt de la religion chrétienne. Pendant le séjour qu'il fit à Chirâz, occupé de la traduction des Saintes-Écritures, on ne le vit jamais rechercher la société des habitans; jamais on ne le vit non plus les éviter; plusieurs d'entre eux se plaisaient à argumenter avec lui sur la religion, dans la vue de le persuader de la vérité et de l'excellence de leurs dogmes. Malgré leur orgueil, les principaux mollâhs, attirés par sa renommée, lui firent la première visite, et n'épargnèrent rien pour l'embarrasser. Il reconnut enfin que la meilleure manière de les réduire au silence était de composer une réfutation des argumens qu'ils employaient contre notre croyance en faveur de la leur. Ce traité a circulé en plusieurs parties de la Perse, et chacun se le passait de main en main pour y faire une réponse. Enfin il arriva jusqu'à la cour, et un mollâh de haute considération, qui résidait à Hamadân et passait pour un des plus fameux docteurs en fait de controverses qu'il y eût en Perse, reçut ordre d'y répondre. Au bout de plus d'un an parut la

réponse ; mais telle était la force des arguments apportés par M. Martyn , telle était la forte position dans laquelle il s'était placé , que les Persans eux-mêmes furent honteux de la futilité de leurs efforts pour les renverser ; car , après avoir envoyé la réponse à l'ambassadeur , ils la firent redemander , parce qu'on en préparait une autre (1) , et jamais cette seconde n'a paru. Cette circonstance nous permet de croire que si , outre les écritures , on composait en persan un traité complet sur les preuves évidentes du christianisme , suivi de celles de la fausseté de la doctrine de Mahomet ; cet ouvrage , étant répandu dans le pays , pourrait produire un très-bon effet. M. Martyn fit faire une très-belle copie de sa traduction , que l'ambassadeur remit de sa part au roi ; celui-ci la reçut très-favorablement. Une copie de cet ouvrage fut faite par Mirza-Baba ,

(1) J'ai appris , depuis mon retour en Angleterre , que le traité de M. Martyn avait été envoyé à un mollâh célèbre , résidant à Baghdâd , dans l'espérance qu'il serait plus heureux dans ses moyens de réfutation.

persan, qui nous avait donné des leçons de sa langue maternelle. Il nous dit que plusieurs de ses compatriotes lui demandaient permission de l'emporter chez eux pour quelques jours, et le rapportaient en témoignant toute l'édification que leur avait causée le contenu de ce livre. Mais, pendant qu'il était occupé à la transcription, il lui arriva plus d'une fois de recevoir des invectives des mollâhs, qui lui reprochaient de travailler à un tel ouvrage. En lisant le passage où Notre-Sauveur est appelé *l'agneau de Dieu*, ils témoignaient hautement leur mépris pour une telle qualification; sur leur bouche paraissait le sourire du ridicule, comme s'ils étaient tous fiers de la supériorité du titre pompeux d'*Aly*, appelé *Chyr-Khoda*, le lion de Dieu. Voici la réponse que leur fit Mirza-Baba : « Le lion est un animal impur, « il ne vit que de charognes, et vous craignez « de vous servir de sa peau, parce que vous « la regardez comme souillée; c'est un « animal féroce, cruel, et ennemi de l'homme. « L'agneau est au contraire *halal*, ou permis par la loi. Vous vous nourrissez de sa

« chair, vous portez sa peau sur votre
« tête (1); il ne fait aucun mal, c'est un
« animal chéri pour sa douceur; ne vaut-il
« donc pas mieux alors être appelé l'agneau
« que le lion de Dieu? »

À l'époque où Chardin écrivait, Tauriz (2)
était la seconde ville de Perse. Au récit de
ce voyageur, son enceinte contenait quinze
mille maisons, quinze mille boutiques, treize
cents caravanseraïs, deux cent cinquante
mosquées, des bazars couronnés de magni-
fiques coupoles, et renfermait cinq cent

(1) Les Persans ne portent plus le turban, mais
une peau d'agneau noire. La première de ces coif-
fures n'est plus en usage que parmi les Arabes qui
habitent les rivages du golfe Persique. (*Note du tra-
ducteur.*)

(2) Cette ville porte encore le nom de *Tabriz*;
composé des deux mots *Tâb*, fièvre, et *ris*, éloi-
gnant, dissipant, parce que Zobeïde, femme d'Ha-
roun-el-Rachid, étant tombée malade, recouvra la
santé par les soins de son médecin. Pour éterniser
sa reconnaissance envers lui, elle bâtit cette ville, et
lui donna le nom de *dissipant la fièvre*. Selon d'au-
tres, elle s'appelait *Chahastem*; mais un roi d'Ar-
ménie, nommé Cosroës, ayant puni un souverain

cinquante mille habitants (1). Mais, en évaluant même au dixième de cette étendue celle qu'elle a aujourd'hui, nous exagérerions sans doute encore. La ville moderne occupe précisément le centre de l'ancienne; car, à l'entour, jusqu'à une distance considérable, on aperçoit les ruines des rues des maisons, etc., etc., qui donnent une idée de l'étendue de la ville dont parle Chardin. Dans la vue qu'il en donne, la Mesjed-aly est placée presque au centre de la ville, et aujourd'hui ce qui subsiste de cet édifice forme une partie des fortifications. Tauriz a trois milles et demi de circonférence actuellement; un mur de briques cuites au soleil l'entoure; il est flanqué à des intervalles irréguliers de tours en briques aussi, mais cuites au four. On a cherché à donner à quelques-unes la

persan de l'assassinat commis sur sa sœur, changea son nom en celui de *Tauriz*, ou lieu de vengeance.
(Note du traducteur.)

(1) Ce nombre prodigieux ferait supposer que chaque maison renfermait trente-six personnes, proportion qui rend cette supputation très-douteuse.

forme de bastions, mais aucune ne porte de canon; et, lors même qu'il s'y en trouverait, il deviendrait inutile, parce que l'irrégularité des murailles est contre toutes les règles de la science militaire. On compte à Tauriz sept portes qui toutes ont un corps-de-garde. Elles se ferment régulièrement une heure ou deux après le coucher du soleil, et s'ouvrent le matin avant son lever; mais ces réglemens ne sont pas suivis avec cette stricte régularité de la discipline militaire de l'Europe, comme le prouve une aventure arrivée pendant notre séjour dans cette ville. Les clefs des portes se gardent chez le gouverneur, et un camp avait été formé en dehors de la ville. Un de nos sergens se rendant au camp, arriva trop tard à la porte, et, la trouvant fermée, alla chez le gouverneur pour chercher la clef. Il demande le gouverneur, on lui dit qu'il est chez lui; il s'avance et se trouve tout-à-coup sans le savoir dans le hârem, au milieu d'une troupe de femmes qui, à sa vue, poussèrent de grands cris et se cachèrent. Ils se trouva alors assailli par des armes que dirigeaient un homme et

plusieurs femmes ; se trouvant alors pressé de trop près, il asséna un coup de poing au premier sur la bouche. Il se trouva que c'était le gouverneur en personne, qui assura avoir perdu deux dents dans cette attaque. Il adressa sur-le-champ ses plaintes à l'ambassadeur, pour la liberté que son compatriote avait prise d'entrer dans un lieu si sacré pour un persan ; mais l'affaire fut assoupie, et le gouverneur l'oublia entièrement dès qu'on lui eut fait entendre que l'ignorance seule du sergent en était la cause.

On ne trouve aujourd'hui à Tauriz aucun édifice remarquable ; quant à ceux même dont font mention les anciens voyageurs, on en aperçoit à peine quelques ruines. Il existe néanmoins quelques vestiges du grand Meïdân ou place publique ; le bazar Kaïsariéh subsiste encore ; mais à son cintre voûté on a substitué une toiture en bois. *L'ark-Aly-Cháh* (1), la citadelle d'Aly-

(1) Il est assez remarquable de retrouver dans *Ark* le mot *arx* des Latins, avec la même signification. (*Note du traducteur.*)

Châh, est l'objet le plus curieux, parce qu'elle offre la preuve de ce que le travail et l'habileté de quelques Anglais ont été capables d'exécuter sous un si mauvais gouvernement, et même, pour ainsi dire, sans moyens. Cet édifice comprend dans son enceinte les restes d'une mosquée, édifice en brique dont la masse est énorme, le plus beau peut-être qu'il y ait au monde, et d'environ quatre-vingts pieds d'élévation. On a construit au sommet trois petites chambres, d'où l'on aperçoit la ville et les campagnes environnantes, comme sur une carte géographique. Le prince voulait faire d'abord de l'*Ark* sa résidence ; mais il a préféré le convertir en un arsenal, où nous n'éprouvâmes pas peu de plaisir en trouvant plusieurs de nos fabriques d'Europe en pleine activité. Dans la première cour, nous vîmes des rangs de canons et tous les équipages d'artillerie, des corps nombreux de charpentiers, et de charrons travaillaient avec des outils européens ; à leur tête était un mécanicien d'Europe ; plus loin une forge où le défaut de charbon

de terre faisait employer le charbon de bois; dans une autre cour, des piles de boulets et des ouvriers occupés à confectionner des cartouches et autres objets peu importants. On nous fit traverser une longue suite d'appartemens où se trouvaient des selliers, des tanneurs et des munitions sans nombre dans un ordre parfait, et toutes sortes d'approvisionnement.

Les Persans se plaisent beaucoup dans ce lieu. Le prince y fait de fréquentes visites, il prend beaucoup de plaisir à examiner tous les ouvrages et à apprendre l'usage et la propriété de chaque objet. Il est surtout une chose qui fait les délices du prince, c'est une machine à forer les canons, manœuvrée par un buffle, et qui sert pour des pièces de tout calibre.

Les détails dans lesquels nous venons d'entrer prouvent avec quelle rapidité une civilisation complète s'opérerait en Perse; et s'il est de la politique d'une nation européenne de donner une impulsion à l'activité avec laquelle ils ont déjà commencé à acquérir quelques-uns de nos arts, il n'est pas

douteux que la Perse entière n'offre dans très-peu de temps un aspect tout différent de celui d'aujourd'hui, et que ce commencement de civilisation ne contribue à étouffer peu à peu le fanatisme religieux dominant dans le pays.

Malgré tout le plaisir que nous éprouvons à tracer les premiers pas de ce peuple vers la civilisation, et à jeter même un coup d'œil sur ses progrès futurs, il ne faut pas néanmoins que nous nous bornions à considérer le tableau sous son point de vue favorable.

Plusieurs des prisonniers faits sur les Russes sont confinés dans l'Ark. Vingt ou trente cultivateurs arméniens, habitant le district de Karabâgh, se voyant réduits à la mendicité par les incursions sans cesse renaissantes de la cavalerie persanne, prirent le parti de venir se réfugier auprès d'Abbas-Mirza ; dans leur route, ils furent surpris par une troupe de cavaliers persans allant en maraude, qui, sans écouter leurs raisons, les firent prisonniers, et les envoyèrent à Tauriz où ils furent jetés dans les fers et mis en prison. Pendant le jour, on les fait sortir, et

on les mène comme un troupeau de bêtes travailler à des constructions en dehors de la ville ; la moindre remontrance , la moindre répugnance pour le travail leur attirent sur-le-champ des coups de bâton ; à la nuit ils rentrent dans leur prison. Si l'humanité des artificiers anglais qui travaillent dans l'arsenal n'était venu à leur secours , ils auraient déjà succombé aux maux réunis de la faim et d'un logement malsain.

Durant notre séjour à Tauriz , l'ambassadeur fut logé dans une maison que lui avait fait préparer le prince , mais qui appartenait à l'un des particuliers les plus opulens de la ville , vieillard dont le nom était Hadjy-Khân-Mohammed. Les gentilshommes attachés à la légation et tous les officiers anglais au service du prince occupaient chacun une maison séparée. Les propriétaires de ces maisons en avaient été dépossédés par les ordres du prince ; et , quoique dans la suite ils les aient recouvrés , ils n'ont reçu du gouvernement persan aucune indemnité. Depuis douze ans , Hadjy-Mohammed avait cessé de posséder sa maison , et peut-être ne devait-

elle plus lui revenir; car à peine une personne en était-elle sortie, que le gouvernement y plaçait de suite quelqu'autre; celle que j'occupais appartenait à une famille arménienne dont le chef était un *kichich* ou prêtre. Elle se composait de plusieurs appartemens, bâtis sur des terrasses élevées, qui donnaient sur les deux côtés d'une cour, et en outre plusieurs petites chambres isolées, placées d'un côté et d'un autre. A cette maison était attaché un jardin où se trouvaient des pommiers, des poiriers, des groseillers, des noyers, des jujubiers (1), et en outre des rosiers. Au-dessous des appartemens que j'occupais étaient deux petites chambres inférieures qu'habitait un des fils du prêtre, avec sa femme. Une des chambres servait de magasin pour l'arrack. Le mari buvait de cette liqueur autant qu'il en vendait. Mais, le prince en ayant défendu par un édit l'usage, aussi bien que celui

(1) Le jujubier se nomme en Perse *sendjed*. Il y en a plusieurs espèces. Le jujubier rouge du Khorassân est regardé comme un excellent remède contre la dysenterie.

du vin, sous des peines très-sévères, il n'en vendait que clandestinement, et aux personnes bien connues. Le bruit qui sortait des maisons voisines, donnait une idée fort juste de la vie intérieure des Persans. Non loin de moi, demeurait un vieux Persan, vieillard morose, qui gourmandait incessamment ses femmes; je distinguai la voix de l'une d'elles, qui, d'un ton criard et perçant, ne manquait jamais de le mettre dans une telle fureur, que la scène se terminait toujours par des coups dont le bruit, accompagné des lamentations des femmes, se faisait entendre distinctement à mon oreille.

Après du mur de mon jardin, à vingt pas environ de l'endroit où je m'asseyais, était une société de femmes, au nombre de cinq ou six; elles étaient épouses et esclaves d'un musulman, et étaient toujours, ou noyées dans les pleurs, poussant des cris comme des enfans, ou se livraient aux débauches les plus dégoûtantes; quelquefois elles chantaient à haute voix, en s'accompagnant d'un tambourin, et souvent il leur arrivait de se quereller, et, dans ces momens, elles n'épar-

gnaient pas les termes les plus orduriers. Le hasard me permit un jour de jeter un coup d'œil dans la cour où elles se tenaient habituellement ; j'aperçus trois femmes avec des enfans assises sur la pierre nue, et fumant le *gatéoun*. Un grand mouchoir de soie noir leur couvrait la tête, une chemise leur descendait jusqu'au milieu du corps, elles portaient un pantalon large, et, pour chaussures, des pantoufles vertes, à talons élevés ; cet habillement peut être regardé comme celui des femmes persannes dans le harem, durant les chaleurs de l'été.

Il est des bruits particuliers à chaque ville, à chaque pays ; il n'en est aucun qui soit aussi distinct et aussi caractéristique que ceux de la Perse ; d'abord, à la pointe du jour, les *muezzins* du sommet des minarets appellent, sur des tons de voix variés à l'infini, le peuple à la prière (1) ;

(1) Dans les villes de l'Orient, il n'y a ni cloches ni horloges : de là la nécessité des *crieurs* publics salariés par le gouvernement. Ils annoncent l'heure au peuple ; ils crient aussi, comme nos *aboyeurs* de

à ces cris se joint le son rauque du cornet à bouquin, fait d'une corne de vache, au moyen desquels les portiers des bains (*hammams*) avertissent les femmes qui veulent aller au bain avant l'heure fixée pour les hommes, que l'eau est chaude, et que tout est prêt pour les recevoir. Le bruit de cet instrument réveille les chiens qui y répondent par des hurlemens inspirant l'effroi. Au même instant commencent ordinairement à braire tous les ânes de la ville; à ceux-ci répondent tous ceux de la campagne. Tandis que le chant criard d'un millier de coqs se fait entendre, les gens s'appellent les uns les autres; ils frappent aux portes; les enfans poussent des cris perçans; et de tous ces bruits divers il naît un bruit inconnu aux oreilles d'un Européen. Pendant l'été, à tous ces bruits vient encore se joindre celui des domestiques qui, durant cette saison, font tout leur ouvrage au grand

Paris, les ordonnances du gouvernement; ceux du Caire sont chargés, de plus, d'aller reconnaître la hauteur des eaux au *Mekias*, et de l'annoncer par la ville. (*Note du traducteur.*)

air. La nuit, tout le monde couche au sommet des maisons; les lits sont étendus sur les terrasses, sans autre abri pour leur tête que la voûte des cieux. Rarement même le pauvre a-t-il un rideau pour se dérober à la vue des passans; et, comme nous sortions de très-bonne heure pour aller faire nos promenades à cheval, nous apercevions, sur les terrasses des maisons, des gens encore au lit, d'autres qui se levaient, et aucun de nous n'en paraissait étonné. Ce sont les femmes qui se lèvent toujours les premières, tandis que les hommes sont souvent encore dans leur lit long-temps après le lever du soleil. Cette habitude de coucher sur les terrasses est certainement une preuve en faveur du climat de la Perse, et certes nous trouvions que nous reposions beaucoup mieux en plein air que dans l'intérieur des appartemens. Ce qui me fait croire que cette coutume était aussi celle des Juifs, c'est au passage du deuxième livre des rois, à l'instant où David aperçut la belle Bethsabée, femme d'Urie, au bain. *Pendant que ces choses se passaient, il arriva que David,*

s'étant levé de dessus son lit, après midi, se promenait sur la terrasse de son palais (1).

Pendant notre séjour à Tauriz, nos fréquentes excursions à cheval nous mirent en état de connaître parfaitement tous les environs de cette ville ; la plaine où elle s'élève, est bornée, au nord-est, à l'est et au sud-est, par une chaîne de montagnes stériles qui se font remarquer de loin par la couleur rouge du sol abondant en ocre ; ces montagnes s'élèvent immédiatement derrière Tauriz ; en se retirant, elles forment une vallée profonde qui doit, aux eaux abondantes d'un joli ruisseau qui l'arrose, l'avantage d'être mieux cultivée qu'aucune autre plaine de la même étendue. En suivant le cours de cette petite rivière dans la vallée, des tableaux charmans et pittoresques qui en embellissent les bords,

(2) *Dum hæc agerentur, accidit ut surgeret David de strato suo post meridiem, et deambulet in solario domûs regiæ. (2^e Livre des Rois, ch. xi, v. 2.)*

récréent la vue. Un pont en ruines, un moulin à eau caché sous une épaisse touffe d'arbres, des chemins couverts de verdure, qui conduisent à un village, et d'autres objets champêtres, raniment l'œil fatigué de l'aspect aride de la Perse entière.

! En sortant de Tauriz, lorsqu'on entre dans la vallée, on trouve, sur la gauche et presque au pied des montagnes rougeâtres, les restes d'un château appelé *kalèh rachy dièh*, qui déjà était en ruines au temps de Chardin. Le point de vue dont on jouit du haut des vieilles tours n'est pas capable de payer la peine qu'on s'est donnée pour les gravir; mais, du moins, en visitant ces ruines, on peut se faire une idée du style de l'architecture au douzième siècle, qui surpasse de beaucoup en solidité et en force tout ce qu'on fait aujourd'hui.

Au sud-est, et au pied d'une colline abrupte, est un moulin à poudre, mu par l'eau, dont on doit la construction entière à un Persan, qui doit la connaissance de cet art, d'après son propre récit, au hasard qui lui fit voir un édifice semblable dans

les environs de Constantinople. Ce moulin est le plus bel édifice de Tauriz ; il est entré dans sa construction , de la brique , de la pierre et du marbre , et elle a coûté au prince une somme considérable. Le premier objet , néanmoins , qui se présente à l'entrée du moulin , est une porte en fer qui , dans un endroit si sujet aux accidens , est déjà très-déplacée. Mais l'architecte prétend qu'elle ne peut causer aucun malheur , parce que , lorsque la roue du moulin est en mouvement , on a l'attention de la tenir constamment mouillée. Nous fîmes remarquer à l'architecte que , les moulins à poudre étant susceptibles d'une explosion très-facile , on ne les construisait , en Europe , qu'avec des matériaux très-légers et à bon marché. Comme c'est un grand partisan de la prédestination , il s'écria : « *In châh alláh* , « s'il plaît à Dieu , il ne nous arrivera aucun « malheur : Voyez , ajouta-t-il , celui de « Constantinople , il y a bien long-temps « qu'il existe ; celui-ci durera certainement « aussi long-temps. » Un mur en terre ,

flanqué de tours rondes, ceint le bâtiment; mais tout auprès, et dans l'enclos même, on a placé un moulin à blé pour profiter de l'avantage que donne la rivière.

Au nord et à l'ouest se trouvent plusieurs villages entremêlés de vergers et de vignobles étendus. Ces derniers sont d'ordinaire enclos de murs élevés. Le vigneron persan fait tous ses efforts pour faire grimper sa vigne contre les murs, et la faire ressortir même de l'autre côté; c'est pour cela qu'ils attachent des pierres à l'extrémité de la tige; cette coutume n'est-elle pas susceptible d'éclaircir ce beau passage de la Genèse? *Joseph est une branche féconde; c'est une branche que fécondent les eaux d'un puits et dont les rameaux courent sur les murs* (1).


(1) M. Morier cite le chap. XLIX, v. 22, de la Genèse; mais, ou il s'est trompé de passage, ou il n'a pas entendu du tout celui qu'il cite. Le voici tel que le donne la Vulgate: « Filius accresceus Joseph, » filius accrescens et decorus aspectu: filiz discurre-runt super murum. » En voici la traduction par M. de Sacy: « Joseph croîtra et se multipliera tou-

On a soin, surtout en Turquie et en Grèce, de faire entortiller la vigne à des treilles autour d'un puits, et c'est là, c'est sous cet ombrage que s'assemble la famille dans les jours brûlans de l'été.

On peut dire qu'une partie de la population de Tauriz demeure dans les faubourgs, aussi deviennent-ils de jour en jour plus étendus, et se prolongent sur l'emplacement de l'ancienne ville. De toutes parts, dans le voisinage immédiat de la ville, se voient des blocs énormes de marbre noir, de forme oblongue et carrée, qui ont été autrefois des tombeaux, mais servent aujourd'hui à traverser les ruisseaux, pour les fondations des maisons, et deviennent des canaux pour les eaux, quand ils sont creusés, etc., etc. On trouve aussi parmi ces derniers des lions et des béliers en pierre. L'entrée d'une partie des jardins et des maisons de paysans, à Ispahân, Djoulfa

« jours de plus en plus. Son visage est beau et
« agréable; les filles ont couru sur la muraille pour
le voir. » (*Note du traducteur.*)

et Kachân , est formée par une vaste pierre.
Au village de Châh-Gazân, à deux milles
des murs de Tauriz, est une haute butte en
brique, restes d'un édifice considérable,
mais de l'âge musulman.



CHAPITRE XV.

Les dépêches du gouverneur général de la Géorgie arrivèrent enfin ; il faisait connaître son intention de se rendre sur la frontière pour traiter de la paix. L'ambassadeur quitta la ville ; en conséquence, et le 7 de septembre, nous partîmes pour aller rejoindre le prince royal qui devait attendre le général à *Aktappeh*. Comme le pays que nous traversâmes sur notre route est neuf en géographie, je m'attacherai à décrire, jour par jour, notre marche.

Notre première halte fut au petit village de Barandj, situé au pied des montagnes rougeâtres qui dominant Tauriz. Le lendemain, levés au point du jour, nous commençâmes à les gravir, par un chemin assez bon, jusqu'au sommet où nous trouvâmes le passage beaucoup plus difficile. Sans descendre, nous entrons dans une contrée sauvage,

aride et montagneuse, dont la vue n'est diversifiée que par les formes bizarres de leurs couches d'une hauteur considérable ; nous aperçûmes l'Agi, rivière salée, coulant au-dessous de nous dans une vallée profonde ; nous la traversâmes bientôt après à un gué, dans le voisinage d'un pont de trois arches, dont l'effet est pittoresque. Ce pont ne sert que pendant les inondations périodiques de la rivière qui, dans tout autre temps, n'est qu'un faible ruisseau. Dans plusieurs parties du chemin, nous remarquâmes des masses énormes de rochers, dont la surface paraissait avoir été emportée par l'action des eaux, de même que s'il eût été placé sur le bord de la mer ; le terrain, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, offre l'apparence d'avoir été abandonné tout récemment par la mer ; il est irrégulier, haché, désert ; enfin, on peut le comparer à des vagues de la mer, changées en terre, au moment de leur agitation.

Nous campâmes à Khadjèh, village situé sur une montagne ; il est fermé d'un côté par un mur ; l'eau en est saumâtre,

et en effet le sol de tout le pays environnant est tellement salé, qu'il communique cette qualité à tous les courans d'eau. Le 9, nous atteignîmes le petit village de Cheherek. Nous remarquâmes pendant la journée que le terrain s'élevait graduellement, et notre marche ce jour-là se termina à un petit mamelon qui s'élève au-dessus d'une hauteur. Les tentes furent dressées auprès; de ce lieu on jouit d'un point de vue très-étendu sur tout le pays que nous avons parcouru, depuis notre départ de Tauriz jusqu'aux montagnes de Sahand, qui sépare la plaine de Meragha de celle de Tauriz. Nous remarquâmes la vaste chaîne qui borne la plaine d'Odjân; le plateau de Tekeltèh et les montagnes majestueuses de Savalân formaient le fond du tableau du côté de l'est; la plaine située au-dessus de Cheherek est fort bien arrosée; la culture y est florissante, et dans cette saison elle abonde en troupes innombrables de *bokara-kara*, ou perdrix noires.

Depuis Cheherek, pendant la première partie de notre route, la chaîne des mon-

tagnes de Savalân s'étendait en droite ligne devant nous, et la lueur obscure du crépuscule leur donnait un caractère de sublimité qu'il est impossible de décrire: c'est dans ce moment que les grandes masses, n'offrant qu'un trait fugitif sans aucun détail, produisent sur l'ame un effet extraordinaire. Après nous être dirigés pendant quelque temps vers l'est, nous arrivons à des montagnes dont les formes abruptes et piquantes nous frappèrent d'étonnement. Elles se composent de schiste, poudingues, etc., etc. Après les avoir traversées, nous descendons graduellement dans une vallée bien arrosée que parcourt une petite rivière appelée *Ahar-chai*. Elle a sa source à six farsangs ou vingt-quatre milles, du côté de l'ouest, à Uzamdyl, et traverse la ville et le district d'Ahar. Nous campâmes à Gevendjik. De Gevendjik à Ahar, que nous atteignîmes le lendemain, le pays est très-bien cultivé; le melon d'eau (pastèque) y est surtout l'objet des soins des paysans; et, au moment où nous passâmes, ils nous en vinrent offrir. L'ambassadeur fut reçu par le chef d'Ahar,

à la tête d'une troupe de cavaliers sauvages et grossiers, dont la tête était couverte d'un haut bonnet en peau d'agneau noir, et qui, par leur extérieur, se distinguaient facilement des Persans.

Aux portes d'Ahar et au sommet d'un tertre s'élève un édifice qu'on aperçoit de très-loin : c'est le tombeau de Cheykh-Chaâb-ed-Dyn, précepteur du Cheykh-Sefi, fondateur de la dynastie seféwienne, ou, comme nous l'appelons en Europe, des Sofis (1). Nous nous détournâmes un peu du chemin pour l'examiner, et personne ne nous empêcha d'y entrer, quoiqu'un grand nombre de dévots fussent occupés à prier à genoux dans de grandes cours et autour des tombeaux qui y sont disséminés.

Le mausolée est en briques élevé sur un fondement en pierres; sur le devant règne

(1) Plusieurs personnes se sont trompées en croyant que le mot sofis dérivait de σοφς, sage; il vient de *souf*, qui veut dire laine, parce que les religieux qui s'emparèrent du trône de Perse portaient des habits de laine. (*Note du traducteur.*)

un élégant portique flanqué de deux minarets (1) revêtus de tuiles vertes (2). Sur le derrière de l'édifice une petite, porte en bois s'ouvrit pour nous ; elle nous introduisit dans le lieu qui renferme le tombeau du Cheykh ; une balustrade en pierres, travaillée à jour, l'environne , et tout à l'entour on remarque des arabesques sculptés, du meilleur goût. Le tombeau est couvert d'une belle pièce de marbre , sur laquelle est une inscription arabe en relief. Au tombeau est attachée une mosquée ; mais elle est placée dans une partie distincte du mausolée. La propreté de l'intérieur , les ornemens qui y sont pro-

(1) Nous ferons ici une remarque sur une coutume de l'Orient, que bien peu de personnes ont connue jusqu'ici ; c'est que les minarets, chez les Chiites, sont attachés à la mosquée, tandis que les Sunnites les en détachent. (*Note du traducteur.*)

(2) Le vert est la couleur favorite des musulmans de toutes les sectes, parce qu'elle était celle du prophète ; voilà pourquoi l'étendard du grand-seigneur est vert : cette couleur est aussi celle des turbans des *chérifs* ou descendants réels du prophète ou qui se donnent pour tels. (*Note du traducteur.*)

digués, prouvent que le personnage à la mémoire duquel il a été élevé est en grande vénération parmi les gens du pays. D'Herbelot, à l'article de Scheabeddyn, cite plusieurs docteurs savans de ce nom; mais je n'y ai rien trouvé qui puisse se rapporter à celui dont nous parlons ici. Ahar est la principale ville du Kara-dâg (1); elle est ceinte de murailles, et son étendue est assez considérable. Il existe, au rapport des naturels, des mines de fer dans les montagnes du voisinage. Le prince a résolu de les faire exploiter, et d'établir des fourneaux dans l'endroit le plus commode pour mettre en œuvre les produits (2). Le minéral y est dans une telle abondance qu'on peut lui appliquer ce passage de l'Écriture: *Une terre dont les pierres sont du fer, et des montagnes de laquelle on tire les métaux d'airain* (3).

(1) Kara-dâg, montagne noire. Ces deux mots sont turcs. (*Note du traducteur.*)

(2) Voy. l'Appendice C. L. D.

(3) Quorum lapides ferrum sunt et de montibus ejus æris metalla fodiuntur. (*Deutéronome*, ch. VIII, v. 9.)

Le nom d'Ahar pourrait faire supposer avec plus de raison que c'est là l'ancienne ville d'Hara, l'une des trois dont il est fait mention dans la première chronique, v. 26, et où les tribus de Ruben, de Gád, et la moitié de la tribu de Manassès furent transportées par Tilgath-Pilneser, roi d'Assyrie, plutôt que Tarom, ou Tarim, que le major Rennell a adopté dans ses lumineuses recherches sur le placement des anciennes tribus juives (1). Les lettres dont se compose le mot *Hara* se retrouvent dans Ahar, et la transposition de syllabes ou de lettres ayant le même son est très-commune dans l'Orient; ainsi on a *lezghy* pour *leghy*, *corbal* pour *colbar*; *tilgath-pilneser* s'écrit aussi *tiglath-pilèser*. Sa position relative avec Khalcal et Abhar favorise encore la conjecture.

D'Ahar nous arrivons à Kichlak, et nous faisons cette route le long des bords de la rivière Ahar. Toute la contrée était couverte des tentes des Ilôts, dont les troupeaux

(1) Rennell's Geogr. syst. of Herodotus, p. 397.

paissaient à l'aventure sur les hauteurs voisines. Nos tentes étaient dressées dans un site charmant sur les bords de la rivière qui coule dans une vallée profonde ; sur l'escarpement des montagnes, et hors de la vue de notre campement, s'élève le village de Kich-lâk. Des montagnes éloignées dans le sud et l'est, étaient couvertes de bois taillis ; espèce de végétation à laquelle nos yeux n'étaient pas accoutumés sur les plaines arides de la Perse. Un paysan m'apprit que la rivière Ahar reçoit, à Vergahân, à six farsangs de là, un courant d'eau appelé *Kara-sou* (1), lequel va se jeter dans l'Araxes, à *Hassan - Khânsenger*, dans le Moghân, à sept ou huit milles *menzils*, ou haltes de cet endroit.

Le 13, nous atteignons Ahmedbeglou, après une course ennuyeuse de trente milles. Nous nous levâmes à trois heures du matin, et commençâmes par nous égarer dans un labyrinthe de montagnes, ce qui attira à

(1) Kara-sou, rivière noire. Ces deux mots sont turcs. (*Note du traducteur.*)

notre guide une volée de coups rudement appuyés de la part de notre mihmândâr. Toute l'ambassade fut obligée de grimper par un chemin non frayé pour retrouver la véritable route ; mais la scène pittoresque qui s'offrit à nos yeux , nous rendit notre bonne humeur. La rivière Ahar roulait ses eaux à travers un vallon agreste, formé par des rochers , et dans un lit profondément encaissé. Au sommet des rochers élevés étaient perchés des aigles. Les Persans , dont les fusils sont toujours amorcés et chargés , tirèrent en vain sur eux. Nous quittons enfin les montagnes pour entrer dans la plaine , à l'extrémité de laquelle se trouve Ahmed-beglou ; nous campons dans le voisinage , et nos tentes blanchâtres se laissaient apercevoir d'une grande distance. Les îliâts et leurs troupeaux couvraient cette plaine ; un courant d'eau vint arrêter notre marche, il était formé par l'inondation des rizières , dont les eaux surabondantes avaient si bien couvert la route , que nous fûmes obligés de faire un long détour pour regagner nos tentes. Dans le voisinage de notre campement coulait le

Mechkin-Chai, petite rivière qui emprunte son nom du district qu'elle arrose, et dont la source, me dit-on, est dans les montagnes de Samânlou, à six farsangs de là, et du côté du sud, d'après l'indication que me donna de sa main la personne de qui je reçus ces informations; non loin d'Ahmed-beglou, ce ruisseau se jette dans la rivière Ahar; notre première station Kichlak, et celle où nous nous trouvions pour lors sont l'une et l'autre dans le district de Mechkin.

Notre première halte fut au petit village de Bâdjah, situé sur une éminence auprès d'un arbre dont la forme est pittoresque. Un arbre est toujours une rareté; et ceux qui se trouvent dans le pays deviennent un point de reconnaissance. Quoique dépourvu de ce trait indispensable à un tableau pittoresque, le pays que nous avons traversé depuis notre départ d'Ahar n'est pas sans quelque beauté. Une charmante verdure couvrait les plaines; les montagnes affectaient les formes les plus pittoresques, et la douceur du climat avait un charme qui servait à nous rendre agréable l'aspect sauvage et nu que le pays offrait à

nos yeux de toutes parts. Dans cette journée nous trouvâmes la culture répandue sur le pays par parties isolées, et de distance en distance paraissait un village entouré de saules et de peupliers. Il arriva une fois que nous établîmes notre campement auprès des tentes noires des Ilîats; et, comme j'étais occupé à prendre la vue de ce campement, de l'arbre et du village, un petit drôle, à moitié nu, et pouvant à peine prononcer, me salua de l'épithète de *kesipek-oglou*, ou enfant de chien. Alors arriva un vieux berger, qui, d'un regard dur et soupçonneux, me dit: « Il y a ici dans ces tentes des chiens qui vous mordront si vous restez plus long-temps dans ce lieu. » A ces mots je le retins pour me servir de sentinelle contre les chiens, ce qui ne parut pas lui faire beaucoup de plaisir; je reconnus de là facilement que ce n'était pas l'intérêt qu'il prenait à ma sûreté, mais plutôt une manière détournée d'exprimer la jalousie pour les femmes sales et vilaines que renfermaient les tentes.

Le 15, nous faisons quatre milles, jus-

qu'au village de Karakiah situé au sommet, et sur la pente d'un rocher noir fort curieux. Nos tentes paraissaient dressées dans un endroit si rapproché du Savalân, que plusieurs personnes de la société se préparaient à y monter, lorsque des villageois nous apprirent qu'il était au moins à quatre farsangs de distance, qu'il n'existait aucun chemin qui y conduisît, et qu'il ne fallait pas espérer d'être de retour avant le lendemain. Telle est l'erreur des distances où vous jette la hauteur des montagnes dans une contrée découverte et sans bois, et où nulle succession d'objets ne peut aider l'œil à calculer les distances relatives.

Le mont Savalân est en grande vénération parmi les Persans; selon eux, un des précipices neigeux du sommet renferme le cadavre d'un homme gelé et dans un état parfait de conservation, il n'y manque qu'une dent et une partie de la barbe. Selon eux, c'est le corps d'un *peyghember* ou prophète, dont cette montagne a retenu le nom. Quoique ce conte se trouve dans la bouche de tout le monde du village, et que plusieurs habitants

m'assurassent avec confiance qu'il avait été vu de nombre de personnes, je n'en ai jamais rencontré un seul qui l'eût vu lui-même. Nous détruisîmes dans leur esprit l'idée de miracle, en leur apprenant qu'un corps se conservait parfaitement, tant qu'il restait gelé, et qu'ils n'avaient qu'à voir le marché de Saint-Petersbourg pour être convaincus du fait.

Le lendemain, nous campâmes dans un lieu découvert, au centre de montagnes affreuses; nous avons apporté avec nous des provisions de la dernière halte, parce qu'ici tout est désert. Sur la gauche du chemin, je remarquai des rochers de formes extraordinaires que nous supposâmes de basalte.

Le 17 septembre, le temps fut froid, et même glacé; un brouillard épais couvrait la contrée, et nous arrivâmes au camp du prince royal, à Aktappén. L'ambassadeur fut reçu par un grand corps de cavalerie, commandé par les principaux officiers du prince; et, à notre arrivée à nos tentes, on servit sur de vastes plateaux un déjeuner splendide, composé de toutes sortes de mets

et de sorbets ; distinction que nous ne pouvions assez apprécier, selon les Persans, puisqu'elle nous était faite directement par le prince.

Le camp du prince était placé dans un vallon cou rant nord et sud, sur les bords d'un petit ruisseau d'une eau excellente, dont la source est dans le voisinage immédiat. Il avait été dressé sous les yeux et d'après les conseils des officiers anglais, et sa régularité était une chose inconnue aux Persans. Les petites tentes d'un régiment d'infanterie disciplinée en formaient le front ; venait ensuite la ligne des tentes des officiers anglais, et derrière celles-ci un vaste pavillon cramoisi servait de *dywân khawâh* ou salle d'audience. Tout auprès était placée la tente du prince environnée d'un serperdeh (1) qui servait à la distinguer. A droite et à gauche de sa tente étaient tendus de vastes pavillons appartenant au vèzir, aux secrétaires, aux

(1) Le *serperdeh* est une enceinte en canevas qui environne une tente : le roi seul et ses fils (à moins que cette faveur n'ait été accordée à quelque grand) ont droit de s'en servir.

officiers civils et militaires, et enfin par derrière, les tentes petites, mais nombreuses des domestiques du prince. L'artillerie persanne couvrait la gauche, et la cavalerie la droite; à une petite distance, dans un fond, le *ordou bazar* (1) ou le marché du camp, qui, déjà, au temps de Cyrus (2), accompagnait le camp; le même ordre y régnait que dans celui de l'antiquité (3), et les paysans d'alentour venaient y apporter leurs provisions. L'ambassade campa à un demi-mille des tentes du prince; à une légère distance, sur la lisière du chemin, nous remarquâmes le tombeau d'un saint Persan entouré de murs de construction grossière; auprès, un petit buisson, aux branches duquel étaient suspendus des haillons et des restes de vêtemens divers. Les Persans croient que le voisinage d'un saint communique à ces haillons des qualités particulières contre les maladies. On en ôte quelques-

(1) *Ordou*, mot tartar, d'où vient le mot français *horde*. (*Note du traducteur*.)

(2) *Anabasis*, L. I, c. 3.

(3) *Cyropédie*, L. IV, c. 5.

uns de temps en temps, on y en substitue d'autres, et on les porte sur soi comme des talismans. Cette coutume n'a-t-elle pas quelque rapport avec ce que l'Écriture rapporte de l'apôtre saint Paul: *et Dieu faisait des miracles extraordinaires par les mains de Paul, jusque-là même que les mouchoirs et les linges qui avaient touché son corps, étant appliqués aux malades, ils étaient guéris de leurs maladies, et les esprits malins sortaient du corps des possédés* (1).

L'ambassadeur, accompagné de toutes les personnes de la légation, alla faire une visite au prince, deux jours après son arrivée. Nous fûmes, comme d'ordinaire, charmés de notre réception, de ses manières affables, et de sa conversation agréable. En parlant avec la volubilité qui lui est particulière, il effleurait une foule d'objets que la vivacité de son débit me faisait perdre, surtout

(1) *Virtutesque non quaslibet faciebat Deus per manum Pauli, ita ut etiam super languidos deferentur à corpore ejus sudaria, et semicinctia, et recedebant ab eis languores, et spiritus nequam egrediebatur.* (*Act. apost.*, ch. XIX, v. 11 et 12.)

quand il fallait le rendre en anglais. Il parla d'abord des Tatars-Ouzbeks; nous venions de convenir avec lui de la facilité avec laquelle la Perse, actuellement pourvue d'une bonne artillerie, pourrait les subjuguier.

« Ah ! s'écria-t-il tout-à-coup, ce serait, »
 « certes, une chose assez facile ! Trouve- »
 « rait-on chez eux des soldats exercés »
 « aux manœuvres de l'artillerie, et capables »
 « de tirer dix coups à la minute ? Je me »
 « rappelle l'époque à laquelle les Persans »
 « étaient aussi mauvais soldats que les Ouz- »
 « begs ; le châh, mon père, assiégeait un fort, »
 « et n'avait qu'un canon et trois boulets ; »
 « encore c'était une chose extraordinaire. »
 « Après avoir tiré deux coups, il envoya »
 « sommer le fort de se rendre ; les assiégés »
 « qui n'ignoraient pas qu'il ne lui restait »
 « plus qu'un boulet, lui répondirent en ces »
 « termes : Pour l'amour de Dieu, tire ton »
 « dernier coup, et nous serons sauvés. Alors »
 « le prince continua ainsi : Les Ouzbeks »
 « avaient, il n'y a pas long-temps, parmi eux, »
 « un prêtre célèbre appelé *Beg-Djihân*, qui »
 « leur fit croire qu'il était un saint ; il les

« excita à s'emparer des forts, et à résister
 « aux ennemis, en leur promettant le pa-
 « radis pour récompense. Ils le suivirent
 « avec ardeur partout où il les conduisit, et
 « reçurent la mort avec courage. Beg-Djihân
 « décrivant un jour les plaisirs du paradis,
 « un Ouzbeg lui demanda : Y a-t-il du butin
 « à faire dans le paradis? — Non, répondit
 « Beg-Djihân. — Dès-lors je ne veux point
 « du paradis, reprit l'Ouzbeg. »

Le prince nous parla ensuite de son gou-
 vernement de l'Aderbaïdjan et des efforts
 qu'il avait faits pour l'améliorer. « Le pre-
 « mier pas, dit Ablias-Mirza, à l'établisse-
 « ment d'un bon gouvernement, est de pro-
 « téger le paysan ; et, dans la vue de rendre
 « plus doux le sort de cette classe d'habitans,
 « j'ai aboli dans cette province la coutume
 « établie dans tout le reste de la Perse, de
 « mettre à l'enchère les gouvernemens. Vous
 « ne sauriez croire combien j'ai éprouvé de
 « difficultés pour y parvenir. Par exemple,
 « je confie à un homme le gouvernement
 « d'un district, celui de Maragha, je sup-
 « pose, et lui donne dix ou douze mille tou-

« mâns d'appointemens ; je détermine la
« somme que chaque paysan doit payer au
« gouvernement pour ses contributions ; je
« fixe celle que mon délégué lèvera, et il
« lui est défendu d'extorquer un *dinâr* de
« plus, sous quelque prétexte que ce soit.
« Tel est le caractère persan, que ce gou-
« verneur préférerait avoir la permission de
« fouler aux pieds, de tyranniser les *rayats*,
« pour se payer de la manière qui lui serait
« la plus convenable, que de recevoir, sans
« les embarras qui accompagnent les extor-
« tions et les châtimens, la somme fixe et
« assurée que je lui alloue. Il est entouré
« d'une foule de sycophantes qui le raillent
« et lui disent : Quel gouverneur êtes-vous
« donc, vous n'avez pas le droit de battre ces
« *rayats* ? Personne ne fait attention à vous,
« vous n'êtes que le gouverneur du *mastofis*
« (officier civil). Dans le fait, un Persan pré-
« fère le pouvoir à l'argent, ou plutôt il con-
« sidère le premier comme synonyme de
« l'autre. »

Nous passions à la chasse la plus grande
partie de notre temps, et nos excursions

nous mettaient en état de connaître tout le pays qui environne le camp. A la distance de cinq ou six milles, du côté de l'ouest, les montagnes qui sont calcaires affectent les formes les plus bizarres et les plus agrestes ; elles sont boisées en partie, et cet avantage leur donne un aspect pittoresque et magnifique. En allant à la quête des sangliers dont le pays abonde, nous aperçûmes des fraises en grande quantité ; après les sangliers, la gazelle est le gibier le plus commun, ainsi qu'une grande bête sauvage que les Persans appellent *maral* et dont la chair est un excellent manger.

Le 22 septembre, arriva, au camp du prince, un général russe pour régler le cérémonial de l'entrevue du prince et du commandant en chef des troupes russes ; Abbas-Mirza annonça qu'il ne pouvait quitter son campement actuel, ayant, à cet effet, reçu des ordres du roi.

L'officier général russe, sans faire attention au rang supérieur du prince persan, dit que le commandant passerait l'Araxes, ferait

une verst (1) en deçà, mais qu'il n'irait pas plus loin. En conséquence, le général, après avoir fait une visite au prince pour prendre congé de lui, s'en retourna au bout de quelques jours; mais n'étant pas accoutumé aux manières persanes, il prit son grand uniforme, son pantalon collant et ses bottes militaires (2). L'ambassadeur britannique lui fit observer très-amicalement que, le tapis servant aux Persans de siège et de table, il serait beaucoup plus honnête de substituer à ses bottes les *tchaktchour*, ou bas de toile rouge, qu'on met dans des occasions pareilles. Le général répondit que le seul costume, dans lequel il devait paraître, était celui qu'il portait devant son propre souverain; il ne tint compte de cet avis, et alla s'asseoir tout botté sur le tapis du prince. Aux yeux des Persans, la

(1) Une verst équivalent à un quart de lieue de France. (*Note du traducteur.*)

(2) Ces bottes sont celles que nous appelons en France bottes noires ou bottes à la Suwarow. (*Note du traducteur.*)

plus grande marque de mépris qu'on puisse affecter pour eux, est de se présenter sans ôter ses souliers; aussi le prince entra-t-il dans une si grande fureur, qu'après le départ de l'officier, il fit donner à son maître de cérémonies la bastonnade jusqu'à la mort.

S'apercevant bien que l'entrevue définitive et diplomatique, entre le prince et le général en chef, ne pouvait avoir lieu, les Russes proposèrent d'envoyer de part et d'autre un plénipotentiaire qui se rencontreraient à Aslandous, sur les bords de l'Araxes. Les Persans y consentirent, et le prince nomma, à cet effet, Aboul-Kaçem son vézir. Il fut aussi décidé que je me rendrai de suite au camp russe, pour avoir un entretien à ce sujet avec le général en chef, et que j'accompagnerai son plénipotentiaire jusqu'au lieu du congrès.

Je fus accompagné du trésorier de l'ambassade, arménien de Tefliz; dix soldats de l'artillerie à cheval et dix cavaliers du prince formèrent mon escorte.

CHAPITRE XVI.

Nous partîmes le 4 octobre de très-grand matin, par un brouillard épais, très-commun dans cette partie du Karadâg, mais qui, se dissipant à mesure que le soleil monta à l'horizon, nous permit de jouir de la vue d'un petit ruisseau charmant qui, prenant sa source auprès d'Aktappeh, devient par degrés assez considérable, et va enfin tomber dans l'Ahar-Chai, lequel se jette à son tour dans l'Araxes à Aslandons. Le pays où nous entrons était couvert d'Iliâts qui nous reçurent dans leurs tentes avec beaucoup d'hospitalité, et nous servirent pour déjeuner le produit de leurs troupeaux. Une femme étendit des tapis pour que nous pussions nous asseoir, et alluma près de nous un feu de joncs et de roseaux. Dans ces tribus nomades, ce sont les femmes qui

font tout l'ouvrage, et montrent plus d'empressement que les hommes à être utiles aux étrangers. Le lieu où étaient campés ces Iliâts peut être appelé chaud, comparative-ment au vallon qu'occupait le prince; et, quoique depuis le camp nous n'eussions fait que dix ou douze milles, il nous parut cependant sensiblement plus chaud.

Plus loin nous fîmes la rencontre d'un Indien, qui, seul, à pied, sans autres armes qu'un bâton, s'en retournait à Benarès, en retour de Bakou, où il avait été en pèlerinage (1); il marchait avec une vitesse extraordinaire, et il nous salua d'un air de gaieté qui annonçait un homme satisfait de lui-même. Je crois qu'un acte religieux, tel que celui-ci, est particulier au caractère des

(1) Cet Indien était sans doute un des Guèbres qui viennent de temps en temps adorer le feu aux sources de naphte enflammées qu'on trouve aux environs de Bakou. Ces sources sont très-abondantes; et les habitans, en le mêlant avec de la terre, en font des boules grosses comme une grenade d'artillerie, dont trois suffisent pour chauffer un four.
(Note du traducteur.)

Indiens; car, quelle différence entre un voyage à la Mekke, en caravane dans la société de ses semblables, et celui d'un homme qui, sans être effrayé par la distance et la solitude, sans être encouragé par l'exemple, persévère jusqu'à la fin dans son objet.

Nous atteignîmes, au milieu d'un déluge de pluie, une station de cavalerie persanne, à trois farsangs de là, sur le même bord de l'Araxes, et je m'établîs dans la vaste tente d'un khân (officier général), pendant que mon bagage qui m'avait précédé d'une nuit, et dont une partie était tombée dans une rivière, séchait dans la mienné. Mes compagnons s'établirent dans une autre partie du camp. Je comptai repartir de suite pour Aslandous; mais, la pluie continuant à tomber, je me déterminai à passer ici la nuit, et à ne me mettre en route que le lendemain au matin. Je passai le reste de la journée dans la société d'officiers persans qui me parurent très-curieux de connaître la nature des négociations entamées entre leur gouvernement et la Russie; et, l'expérience

leur ayant appris quelle était leur impuissance contre les forces supérieures de leurs ennemis, ils me parurent désirer sincèrement la paix. Ils étaient dans le mois de ramadhân pendant lequel ils ne peuvent ni manger, ni boire, ni fumer avant le coucher du soleil, et c'était une chose très-plaisante de remarquer avec quelle impatience ils attendaient ce moment. Tous les officiers du camp s'assemblèrent pour dîner; et parmi eux se trouvait Pyr-Kouly-Khân, leur *sardâr* ou général. Après s'être entretenu sur divers objets peu importants, ils tirèrent leurs montres, les comparèrent les unes aux autres, calculèrent le temps qui restait à s'écouler jusqu'au coucher du soleil; et, pour faire diversion à leur appétit, ils s'étendirent, avec beaucoup de chaleur, sur les meilleurs mets, et discutèrent le mérite d'une foule de plats. L'heureux moment arrivé, la conversation cessa de suite, et ils mangèrent avec une voracité égale à leur impatience.

Nous atteignîmes Aslandous le lendemain de très-grand matin; au lieu d'un village

nous ne trouvâmes qu'une réunion de huttes temporaires faites de roseaux et de nattes, occupées par un petit nombre de misérables Iliâts, qui avaient abandonné dernièrement le territoire russe. On trouve dans cet endroit une éminence artificielle de forme conique, attribuée à Tamerlan (1); les Persans l'ont fortifiée récemment avec des palissades, dans la vue d'en faire une position pour défendre les gués de l'Araxes, qui se trouvent dans le voisinage. Le commandant du poste demeure dans une cahutte découverte en bois et en roseaux, élevée de terre sur quatre colonnes. Nous apprîmes que ces cabutes sont très-usitées sur le sol marécageux du Ghilân; les habitans de cette province, pour se défendre contre les mousquites, dont il y a une multitude inconcevable, brûlent, au-dessous, du chaume dont la fumée les chasse.

Une partie de l'escorte resta à Aslandous; l'Arménien, mon domestique anglais, les

(1). Tamerlan est la corruption de deux mots: *Timour* et *Lenk*, le boiteux. (*Note du traducteur.*)

artilleurs , et un ou deux Persans m'accompagnèrent jusqu'au camp des Russes. Nous n'avions plus qu'un demi-mille pour atteindre l'Araxes, et nous trouvâmes en y arrivant un tronc d'arbre creusé pour nous passer de l'autre côté. Je passai d'abord avec l'Arménien ; car il n'y avait pas de place pour plus de trois personnes, en comptant le maître du bac qui le dirigeait à l'arrière. Il transporta ensuite le bagage de la troupe en plusieurs voyages ; pour les chevaux , les coups les forcèrent de se jeter dans la rivière et de la traverser à la nage.

Après avoir passé l'Araxes, nous entrâmes sur le territoire russe , et dans la province de Karabâgh, que son sol, son climat et ses eaux rendent un des plus beaux pays du monde ; mais les incursions et les pillages des Bersans en avaient fait un désert. Nous n'avions encore vu une seule personne, pas un seul endroit habité, quand nous aperçûmes, dans le lointain, au sommet d'une hauteur, les vedettes russes. Dans ce pays solitaire erraient des troupes nombreuses de

gazelles et d'autres bêtes fauves, et le faisan, oiseau dont l'Araxès paraît être la limite, puisque nous n'en aperçûmes pas un seul au sud de ce fleuve, s'y trouvait en une quantité extraordinaire.

Dès que les Russes nous eurent aperçus, un grand corps de cavalerie arriva sur notre troupe; cette manœuvre ne parut pas faire une impression agréable sur quelques-uns de mes compagnons, qui ne comprenaient pas que telle pût être la nature d'un armistice. Leur frayeur se dissipa cependant, lorsqu'ils virent que le parti avancé était une troupe de cosaques amis, et qu'ils entendirent l'officier nous annoncer avec beaucoup de politesse qu'il était envoyé par le commandant en chef pour nous souhaiter le bonjour. Enfin nous atteignîmes le camp, placé dans un site pittoresque, entouré de collines verdoyantes, au pied de deux éminences très-élevées; selon les habitans, c'est un ouvrage de Tamerlan. Pour laisser à la postérité un monument capable d'attester le nombre immense des troupes sous ses

ordres, il ordonna, disent-ils, à ses soldats de remplir de terre le *tobrah*, ou sac de leurs chevaux, et de le vider dans ce lieu.

On me conduisit dans une tente qui avait été préparée pour moi, et un instant après je fus introduit chez le général de Rtischeff, commandant en chef des troupes russes, qui me reçut avec beaucoup d'honnêteté, et m'annonça que, pour le moment, nous ne nous occuperions pas de l'objet qui m'amenait; sa tente se trouva bientôt remplie de généraux et d'officiers auxquels je fus présenté tour à tour. Ils étaient tous chargés de croix, de décorations et de rubans; et parmi eux se trouvait un Géorgien de distinction, parent du général Bagration, et revêtu comme lui du titre de prince. J'appris que tout personnage allié aux anciennes familles, avaient ce titre, et que cette distinction tombait souvent en partage à des hommes qui, pour nous servir d'une expression française, *ne paraient pas d'apparence*.

Le souper ayant été annoncé, nous passâmes de la tente du général dans une autre

beaucoup plus vaste, y attenante, où était dressée une longue table; à l'exception de la nape, des serviettes, des couteaux, des fourchettes, des verres et du vin, on n'apercevait rien qu'une vaste soupière de cuivre, que le général promena à la ronde en la présentant aux convives. La table était occupée par une foule d'officiers placés dans l'ordre de leurs grades respectifs, depuis le général en chef, tout brillant de décorations, jusqu'au lieutenant des cosaques et au prince géorgien. Quelque extraordinaire que me parut cette réunion, il ne laissa pas néanmoins de me frapper, surtout lorsque le vieux général, sur la figure duquel respirait la honte, me dit tout haut, de manière à ce que la société entière pût l'entendre : « Vous voyez cette société et ce camp; « tels que vous nous voyez, nous n'avons « qu'un Dieu, un seul souverain, un seul « cœur. »

A la soupe succédèrent un grand nombre de plats substantiels qu'on présenta à la ronde; le festin fut souvent interrompu par les toasts du général, portés quelques-uns à

son nouvel hôte par politesse , et tous susceptibles de produire une excellente harmonie.

Le lendemain je fus réveillé par le bruit d'une musique militaire qui jouait des airs très-gais ; en regardant au loin , j'aperçus , au lieu de mulets et de chameaux , des chariots et des voitures ; les longues barbes et les peaux d'agneau étaient remplacées par des habits galonnés et des plumes flottantes. Je crus revivre , en apercevant des êtres et des objets qui me rappelaient l'Europe ; dans ce moment , presque toutes les traces des manières et des traits asiatiques disparurent , et il fallut un petit effort d'imagination pour jouir de l'illusion d'être éloigné de la Perse et de ses grossiers habitants. Ceux des Russes qui habitent depuis long temps ces contrées, ne me parurent avoir adopté aucune des coutumes étrangères à leur pays , à l'exception de la pipe longue qu'ils ont empruntée aux Turcs.

Aussitôt que j'eus pris une tasse de café , déjeuner ordinaire des Russes , j'eus une conférence avec le général , et jamais affaire

d'état ne fut traitée avec plus de secret. Je le trouvais en grand uniforme, l'épée au côté et son chapeau à la main ; c'est là son costume habituel quand il a un entretien officiel. Dès que l'affaire qui m'avait amené eut été terminée, il frappa avec un air de contentement les deux mains l'une contre l'autre, en me disant : « Quittez votre épée et mettez-vous à votre aise, » et il me montra d'exemple en ôtant la sienne et en quittant son chapeau. Le secret que l'on garde pour les affaires en Russie, offre un contraste frappant avec la publicité qu'on leur donne en Perse. Je ne pus ouvrir la bouche avant que le général ne fût allé fermer la porte, tandis qu'en Perse les affaires les plus importantes sont interrompues à chaque instant par des domestiques qui entrent avec des pipes.

A midi, la même compagnie avec laquelle j'avais soupé la veille s'assembla ; les mets qu'on y servit étaient presque les mêmes que ceux de la veille, mais le repas fut bien plus tôt terminé. Le général fit ensuite sa *sieste*, puis à son réveil il joua aux cartes ; pour moi, je profitai de cet instant pour aller

examiner les environs du camp. Je recontrai dans ma promenade deux soldats russes, qui, malgré la pluie assez violente qui tombait, imitaient leurs officiers, et jouaient aux cartes assis sur l'herbe derrière un buisson.

Je partis le lendemain matin avec le général Akverdoff, chargé par le commandant en chef de le représenter dans les négociations qui allaient s'ouvrir; mais je ne dois pas oublier ici qu'avant mon départ, le général de Rischeff, qui n'avait pas cessé un instant de m'accabler d'honnêteté, me donna ce qu'il aimait à appeler un déjeuner anglais, et composé des mets suivans : du thé, du bistek, du pouding (1), de la soupe au poisson, du vin de Madère et du vin de Porto.

Notre cavalcade se composait d'individus de plusieurs nations; car, outre les Russes et

(1) Le pouding est du riz cuit dans de la graisse ou du beurre, et accommodé avec du poivre et du raisin de Corinthe; c'est à peu près le pilau des Orientaux. (*Note du traducteur.*)

les Anglais, nous avions avec nous des cosaques du Don, des cosaques du Terek, des Circassiens, des Géorgiens, des Arméniens, des Persans et des Tartars kalmouks.

Je montai avec le général en carrosse, et nous fîmes ainsi la route jusque sur les bords de l'Araxes, tandis que le reste de la société courait çà et là dans la plaine, en prenant le plaisir de la chasse. Les chiens du général prirent deux gazelles, ce qu'on doit attribuer au sol marécageux où elles couraient, car les chiens n'y faisaient aucune impression, tandis que le pied pointu de la gazelle enfonçait à chaque pas.

Je traversai l'Araxes pour me rendre à mes tentes; je laissai mon compagnon sur le bord que je venais de quitter, et il y campa. Pour se mettre à l'abri du soleil, les cosaques eurent bientôt établi une tente temporaire, composée de trois lances fichées en terre, qui se réunissaient au sommet, et qu'ils couvrirent de leurs manteaux.

On vint se plaindre de toutes parts, comme à l'ordinaire, que le bétail était sans nourriture, qu'on ne trouvait rien dans ce lieu,

et que tout y manquait. Nous apprîmes que les domestiques du vézir du prince , qui venaient d'arriver pour dresser les tentes de leur maître et tout préparer pour sa réception , avaient apporté du blé avec eux. Je dépêchai en conséquence mes domestiques et les artilleurs persans pour les prier de me céder quelques vivres pour mes animaux. Il y avait à peine quelques instans qu'ils étaient partis , lorsque tout-à-coup j'entendis des cris de douleur au loin dans la plaine ; arriva de suite un de mes gens qui , plein d'épouvante , nous apprit que les gens du vézir , non contents de leur refuser du blé , les avaient encore battus , et que si nous n'allions de suite à leur secours , ils pourraient bien périr , parce que la querelle , surtout avec les artilleurs , devenait très-sérieuse. Nous partîmes donc en toute hâte ; et , quoique la nuit fût très-noire , nous fûmes bientôt arrivés sur le champ de bataille , où le combat continuait avec vigueur des deux côtés. Les chevilles des tentes volaient dans toutes les directions , et les coups vigoureusement assénés de part et d'autre se faisaient en-

tendre distinctement. Dans le fort du combat , nous aperçûmes , à la lueur d'une lanterne , un Persan fort bien mis , sur le point d'être frappé avec un piquet de tente par un artilleur , et le coup fut si vigoureusement porté , que l'homme renversé à terre par sa violence nous parut mort ; nous nous précipitâmes alors pour prévenir un second coup , et notre démarche eut un plein succès ; nous relevâmes ce Persan , qui se trouvait être le principal domestique du grand-vézir ; et , après avoir calmé le soldat d'artillerie , nous quittâmes le champ de bataille.

Le lendemain, le vézir arriva, et le général russe traversa l'Araxes. Comme on en était convenu , le vézir fit la première visite ; il y épuisa tous les termes de flatterie en faisant l'éloge du général et de son pays. Une heure auparavant je l'avais entendu parler des Russes de la manière la plus grossière ; cette fausseté me fit connaître toute la valeur des complimens persans. Le même soir, le général alla rendre sa visite, et les deux parties entrèrent en négociations ; ils commencèrent par échanger en forme leurs pleins

pouvoirs, mais les prétentions de l'un et de l'autre étaient trop élevées pour laisser l'espoir de voir la paix se conclure, dans l'état actuel des affaires. Ils se déterminèrent donc à cesser toute négociation, et convinrent d'un certain nombre de jours, à l'expiration desquels devaient recommencer les hostilités.

Au commencement de la visite, on servit les rafraîchissemens ordinaires, le café sans sucre que les Persans appellent *talkhy* ou l'amer, le thé sucré avec du sirop auquel ils donnent le nom de *chyrin*, doux; ce dernier se sert toujours le premier, et le café vient ensuite. Le vézir me dit en parlant du général : « Comme nous ne sommes pas
« encore en paix, permettez que nous
« commençons par le *chyrin*, afin que sa
« douceur soit favorable à nos affaires, et
« qu'elle se communique à nos paroles. » Mais la conférence s'étant terminée sans succès, le vézir demanda le café, et dit :
« Nous allons boire actuellement le *talkhy*
« ou l'amer ensemble »; et il en offrit une tasse au général.

Pendant notre séjour dans ce lieu, un de nos domestiques fut mordu par un serpent évidemment venimeux, puisqu'il s'ensuivit les symptômes ordinaires, la lassitude, l'assoupissement, etc., etc.; mais nos médecins le guérèrent parfaitement. On en aperçut plusieurs, et nous eûmes l'occasion de reconnaître en quelque sorte la vérité de l'assertion des Persans, qui prétendent que les environs de Moghân sont infestés de ces reptiles. Leur nombre força une fois Abbas-Mirza de changer l'emplacement de son camp, et plusieurs passages de l'histoire de Perse attestent aussi la multitude prodigieuse de ces reptiles.

Le 11 octobre, je retournai au camp du prince; et, une chose remarquable, c'est que l'intensité de la chaleur fut si grande pendant la route, qu'elle fit élever des ampoules sur la peau dans la partie du corps qui y était exposé. Je fus saisi en chemin d'un épanchement de bile qui me causa une violente indisposition. Quoique la chaleur n'eût pas agi aussi immédiatement sur le domestique anglais qui m'accompagnait, elle

lui occasionna une éruption de bile, qui, après quelques jours de maladie, le conduisit au tombeau. La chaleur du soleil est si pénétrante en Perse, qu'elle est insupportable à ceux même qui ont habité l'Inde; et, sous le rapport de la santé, le plus grand soin qu'un étranger puisse prendre est de s'y exposer le moins possible.

L'ambassadeur leva son camp, trois jours après mon retour, et repartit pour Téhéran, par la route d'Ardebyl; quant à Abbas-Mirza, il se dirigea sur Maranlou, ville à trois farsangs environ de l'Araxes, pour commencer ses opérations contre les Russes.

Le premier jour de marche, nous nous dirigeâmes sur notre ancien campement dans les montagnes. Le lendemain, nous nous trouvions à Aridjeh, laissant sur notre droite, le chemin qui mène à Ahmedbeglou et Tauriz. Après quatre heures de marche dans cette direction, nous traversons une rivière appelée Karâ-Sou (1), et atteignons

(1) Rivière noire. Ces deux mots sont turcs. (Note du traducteur).

le village de Dadabeglou, laissant à l'ouest Lary, grand village situé sur une hauteur au milieu d'une touffe d'arbres; nous dépassons Lahar, dans le voisinage d'une petite vallée où nous trouvâmes quelques campemens d'Iliats très-rapprochés l'un de l'autre. Nous nous arrêtâmes auprès de l'un d'eux pour examiner la tente du chef de l'obah ou famille. La carcasse est de lattes disposées en cercle; elle est fixée dans la terre, et recouverte de feutre attaché avec des cordes, et ornée de glands de différentes couleurs. Un rideau grossier, travaillé à l'aiguille par les femmes avec beaucoup d'art, et de diverses couleurs, pend sur la porte. Dans les tentes du roi de Perse sont suspendus de magnifiques *pardaks* ou rideaux travaillés à l'aiguille, de même que sur les portes des grandes mosquées en Turquie. Cette combinaison de circonstances servira à expliquer ce passage de l'Exode: *Vous ferez aussi un voile de couleur d'hyacinthe, de pourpre, d'écarlate teinte deux fois, et de fin lin retors, au*

vous tracerez un ouvrage de broderie avec une agréable variété (1).

Nous arrivons le lendemain à Arhâb, village dans une situation charmante, sur les bords d'un petit ruisseau qui coule entre deux chaînes de hautes montagnes rocailleuses, et prend sa source, à ce que me dit un paysan, à huit farsangs, dans une direction presque constamment au sud. Nous remarquâmes la construction simple d'un aqueduc destiné à porter l'eau d'un bord de cette rivière à l'autre, au moyen de conduits en bois supportés par des pieux enfoncés dans le lit de la rivière.

Nous atteignons *Konâk-Kerran*, mots turcs, qui signifient le meurtrier des hôtes. Sur la route de Ardâb à ce village, on rencontre une montée escarpée qui passe dans un chemin rocailleux et dangereux. Nous fûmes forcés de descendre de cheval; le *takhtreoudn* ou litière, où était portée l'am-

(1) *Facies, et velum de hyacintho, et purpurâ coccoque bis tincto, et bysso retortâ, opere plumario et pulchrâ varietate contextum. (Exode, ch. xxvi,*



bassadrice, fut placée sur les épaules des paysans envoyés pour cela d'avance dans ce lieu. Les femmes de chambre anglaises, qui étaient dans le *bedjâouys* ou panier, voulaient en sortir, et gravir à pied le rocher; mais le Persan qui les conduisait ne voulut pas y consentir, et, poussant son mulet dans le sentier périlleux, il s'écria : « Qui, certes, si je vous laisse descendre, qui fera le contre-poids de l'autre côté ? » Ce manant traitait nos compatriotes comme sa femme; et ce trait unique suffit pour faire connaître les sentimens des Persans à l'égard du sexe.

Le 19, nous campons à Ardebyl, qui est actuellement une ville très-peu considérable; elle a 4,500 pas de circonférence; cette étendue peut faire juger combien elle est déchue depuis l'époque où Olearius la visita; elle renferme aujourd'hui 700 maisons et 4000 habitans. Sa forme est irrégulière; à l'extrémité méridionale se trouve un fort carré à quatre bastions, construit à l'européenne par les officiers du génie français attachés à l'ambassade du général Gardanne. Ses ma-

ériaux sont de *kah-gil* ou briques cuites au soleil; mais les Persans y ont ajouté le parapet garni de meurtrières pour la mousqueterie, qui caractérise leurs fortifications. On a employé, pour les fondations, des tombeaux antiques composés de blocs de pierre oblongues, et sur plusieurs on remarque encore les inscriptions tournées en dehors.

La ville est environnée de murs, flanqués de trente-neuf tours rondes, à des intervalles inégaux; on compte cinq portes, sans compter celle qui conduit dans le fort carré. Au pied des murs, coule une petite rivière qui nourrit la vendeise et le goujon, poissons les plus communs en Perse; elle s'appelle *haluk-ahai* ou rivière poissonneuse; sa source est dans le mont Savatân, elle joint le Kara-Sou (rivière noire) qui a la sienne dans la plaine d'Ardebyl, et va se jeter dans l'Araxes auprès d'Aslandous. Feth-Aly-Khân, gouverneur de la ville, nous reçut avec beaucoup de politesse; entre autres présens, il envoya à l'ambassadeur un saumon frais qui venait de lui arriver de

la mer Caspienne, auprès de Telich. On compte d'Ardebyl à la mer Caspienne trente milles en droite ligne.

Le principal objet de curiosité que renferme Ardebyl est le mausolée de Cheykh-Seï, fondateur de cette dynastie sefféviennne, qui a donné tant de princes illustres à la Perse. Il vivait à Ardebyl, à l'époque où Tamerlan vainquit Bajazet, et jouissait d'une si haute réputation de sainteté, que le fameux conquérant, plein d'estime pour lui, relâcha, à sa prière, les prisonniers qu'il avait faits dans l'Asie-Mineure, et qu'il réservait pour les faire égorger dans quelque occasion extraordinaire.

Pour aller visiter le mausolée, on sort par la porte à l'angle nord-ouest de la ville; elle conduit à un mur en briques sur la gauche, et des logemens des prêtres attachés au mausolée, sur la droite (1). Nous

(1) Au tombeau des personnages célèbres par leur sainteté, est attaché ordinairement, dans l'Orient, un certain nombre de prêtres ou derviches chargés de prier pour l'âme du défunt. (Note du traducteur.)

passâmes alors sous un petit portique, dont les linteaux sont en marbre de Tauriz; puis nous entrâmes dans une petite cour remplie de tombeaux; leur nombre atteste la haute réputation dont jouit le cheykh parmi les Persans. En se faisant enterrer auprès de lui, ils espèrent, par ce moyen, faire partie de sa suite quand il ira habiter le paradis au jour de la résurrection. Toute la partie extérieure des tombeaux qui se laissent voir de cette cour, offre l'apparence de ruines. La petite coupole qui couronne le mausolée du cheykh, a éprouvé des dégradations en plusieurs endroits; une partie de ses tuiles vernies ont disparu, pendant que les fentes des murs annoncent leur destruction prochaine.

En entrant dans la première grande salle, nous fûmes arrêtés par une balustrade d'argent, là nous dûmes quitter nos souliers, et nous remarquâmes la vénération des Persans pour le seuil des lieux sacrés; vénération qu'ils ont presque même pour celui de leurs propres maisons. Avant de se hasarder à le passer, ils s'agenouillèrent et le baisèrent en

apportant beaucoup d'attention à ne pas le toucher avec leurs pieds. Voici une phrase dont ils se servent communément, lorsqu'ils écrivent à un prince ou à un grand personnage : « Permettez-moi de prendre de la « poussière de votre seuil pour en faire un « *sarmieh* (collyre) pour mes yeux. » Cette grande salle est superbement ornée de peintures; du sommet pendent des lampes d'argent, et des lanternes faites en talc; le plancher est couvert de tapis sur les bords desquels se trouvent placées plusieurs copies du Korân, mais que le temps et l'usage ont mis presque hors d'état de service. À l'extrémité de cette salle est le tombeau du cheykh-sefi; pour en approcher, on monte un escalier élevé, là on est arrêté par une nouvelle balustrade d'argent, puis on arrive à une porte plaquée d'or, au-delà de laquelle il n'est pas permis d'avancer. Ce fut par cette porte que nous découvrîmes le tombeau, couvert de brocards et de schâls, et au sommet duquel sont placés des bouquets de plumes, des œufs d'autruche et autres ornemens. Entre autres offrandes, on remarque

une algière d'or, couverte de pierres précieuses, présentée, dit-on, par Humayoun-Châh; ce prince était fils de Sultan Babour, descendant en droite ligne du grand Timour, et occupait le trône de l'Inde, en 1530; mais une conspiration, formée par son frère et son vèzir, le força de se réfugier en Perse, à la cour de Châh-Thahmâs; avec l'assistance de ce prince, il recouvra son empire; et mourut en 1552. Il fut le père de Djellâ-ed-Dyn Akbar, et l'ancêtre de Djihân-Guyr, Châh-Djihân, Aureng-Zeyb, et des autres princes connus sous le nom de *Grands-Mogols* (1).

Auprès du tombeau du cheykh, sont placés ceux de ses fils; ce furent eux qui commencèrent, dit-on, ces édifices, lesquels ont été terminés par l'illustre Châh-Abbas; ce prince se plut à les agrandir et à les décorer. A la gauche, dans une petite chambre sombre, est le tombeau de Châh-Ismaël, premier roi de la dynastie seffévienne. Sur la pierre est incrustée une espèce de mosaïque.

(1) Voyez d'Herbelot à l'article *Humayoun*.

que, composées d'ivoire, d'écailles de tortues, de turquoises, dans laquelle sont inscrits des passages du Korân; c'est, à notre avis, l'objet le plus précieux et le plus curieux que renferme ce mausolée; c'est encore un présent d'Humayoun-Châh.

Du tombeau on nous conduisit dans un vaste salon enrichi de peintures et de dorures; sur le plancher sont placés un grand nombre de vases de porcelaine, etc., etc. On y trouve aussi plusieurs coupes de jade et d'agate dont le style d'exécution ne paraît pas musulman. On conserve aussi une fort belle collection de livres, don de Châh-Abbas; ils occupent deux vastes armoires placées dans le mur; il nous fut permis de les examiner. Les livres sont très-bien conservés; ils se composent des meilleurs ouvrages persans, et quelques-uns sont parfaitement écrits et ornés de superbes vignettes. Sur la plupart on voit le sceau de Châh-Abbas; sur le premier feuillet blanc, au commencement, quelques lignes d'écriture préviennent qu'ils sont à l'usage des personnes qui voudront les lire sur les lieux,

mais suivent des malédictions contre celui qui se permettrait d'en emporter. Ces donations portent le nom de *ouakf* (legs), et c'est une opinion généralement répandue parmi les Persans, que celui qui détruirait ou gâterait une propriété sacrée, comme celle-ci, s'exposerait aux plus grands malheurs; c'est à elle que nous devons attribuer la conservation de la bibliothèque; nous reconnûmes que les gardiens sont vivement pénétrés de cette idée, puisqu'ils refusèrent de disposer de quelques-uns de ces manuscrits, quelque prix qu'on leur en offrit.

La dernière curiosité qu'on nous montra, est un korân qui a six cents ans d'antiquité; il est fait de papier de soie épais du Kâtaï, et si vaste et si pesant que deux hommes à peine pourraient le soulever; on nous montra encore un manuscrit en caractères koufiques contenant plusieurs chapitres du Korân, qui a été écrit, comme on nous l'assura, par Aly en l'an 7 de l'hégire.

Ce mausolée jouit de 18,000 toumans de rente; sa dotation, de même que celle des mosquées, se compose de terres inalié-

nables, dont les revenus sont affectés à l'entretien des prêtres ou mollahs.

En quittant Ardebyl, nous campâmes à Korchim après une marche de six heures, par un bon chemin, dans un pays cultivé. Au milieu des vallons exposés aux rayons brûlans du soleil, nous aperçûmes plusieurs tentes d'iraks, dont les troupeaux couvraient l'escarpement des hauteurs environnantes. Le 22 nous atteignîmes Saigavah; après avoir traversé une étendue de terrain aride et d'un aspect mélancolique; le vent du sud nous soufflait avec violence dans le visage; et le lendemain nous étions à Iris, situé dans un pays bien cultivé qui produit du blé en abondance. En nous avançant vers Iris, nous aperçûmes, pour la première fois, dans le sud-est, le mont Ak-Dagh, dont le nom turc signifie montagne blanche; il le doit à son sommet couvert de neiges éternelles. Quand on l'aperçoit pour la première fois, son pic ressemble à celui du Demawend vu de Téhéran; mais vu d'Iris, il paraît beaucoup plus étendu; et reste au sud 40° est de ce village. Nous fûmes en

état de juger combien peu est connue la géographie de la Perse, lorsqu'un trait aussi remarquable que cette montagne a été négligé; car je ne me rappelle pas qu'il ait été indiqué sur aucune des cartes publiées jusqu'à ce jour. Un vieux paysan m'apprit que la ville de Harab est presque aussi vaste que celle de Zengân, et son nom pourrait servir de base à des recherches sur la position de l'ancienne Hara.

Nous venions d'entrer dans le district fertile de Khalkal, regardé comme le premier de l'Aderbaïdjan, et la plus belle partie du gouvernement d'Abbas-Mirza. Le 24, nous arrivons à Ahmed-Abâd, village dans une position élevée; et, avant d'y parvenir, nous fûmes obligés de faire plusieurs détours. L'Ak-Dagh reste dans le sud 50° est de ce village. A mesure que nous avançons dans l'intérieur du Khalkal, nous voyions augmenter la richesse du sol et l'étendue de la culture. En quittant les terres hautes, nous commençâmes à descendre graduellement sur les bords du Kizil-Quzen; nous fîmes halte au village de Paras, où se trouvent plusieurs

masses de rochers de forme remarquable; du sommet de l'une d'elles, nous jouissions d'un point de vue très-étendu; à nos pieds coulait en serpentant le Kizil-Öuzen dans une vallée profonde, et, à une grande distance, les montagnes de Sahand se dessinaient à l'horizon. Une des extrémités de cette chaîne nous restait au sud 82° ouest, et l'autre au nord 76° ouest.

Sur la route de Paras, nous rencontrâmes une troupe d'ânes chargés de sel gemme, se rendant à Ardebyl. Les conducteurs nous apprirent qu'ils le coupaient dans une montagne dans le voisinage de Maman. Ne me portant pas bien, je précédais d'ordinaire la cavalcade; et, dans cette occasion, je passai auprès des tentes de quelques Iliats placées sur la rive de la route, et j'entendis les lamentations de leurs femmes qui, avec beaucoup de chaleur et de gesticulations, s'emportaient en invectives contre l'injustice du gouverneur, qui les forçait de contribuer à fournir des vivres à l'ambassade; coutume dont, selon elles, les Iliats sont exempts de temps immémorial.

De Paras, nous arrivons à Maman, après avoir traversé le Kizil-Ouzen à un gué très-commode, à trois milles environ de cette ville. Le tableau qui s'offre aux regards, quand on descend de Paras, est magnifique; de toutes parts, des précipices profonds et des rochers menaçans. Maman est un grand village domifié par un fort placé sur une hauteur. Après l'avoir quitté, nous arrivons à Ahmedabad; là nous ensevelîmes mon domestique anglais, qui, malgré tous nos soins et l'attention continuelle de notre chirurgien, fut emporté par une fièvre bilieuse invétérée. Le 2 novembre, nous entrâmes dans le chemin élevé qui conduit à Téhéran et Aukkend.

Ayant déjà décrit en détail le reste de la route jusqu'à Téhéran, je me contenterai de dire ici que nous arrivâmes le 20, après une marche de trente-neuf jours depuis Aktapeh. Avant notre arrivée, nous apprîmes la déroute complète des Persans que le 31 octobre, auprès d'Aslandouz, on en avait tué plus de six mille. On en avait pris un grand nombre de prisonniers, et on avait saisi une grande quantité d'armes et de munitions.

CHAPITRE XVII.

DANS l'état incertain où étaient les affaires entre la Russie et la Perse, il parut essentiel que l'ambassadeur se fixât d'ant en lieu d'où il pût entretenir une communication facile avec la cour de Perse; il fut donc résolu qu'il irait passer l'été à Hamadân, pendant que le roi s'établirait à Sultaniéh. Nous fîmes donc les préparatifs nécessaires; Kerym-Khân, un des officiers de la cour, fut nommé pour nous accompagner en qualité de mihmândâr; et des ordres furent expédiés au gouverneur d'Hamadân pour qu'il eût à préparer les meilleures maisons de la ville pour la réception de l'ambassade. Nous partîmes le 26 de mai; et, après avoir traversé un pont à Karadj, nous quittâmes la route de Kaswin pour entrer dans celle qui conduit à Hamadân; notre première halte fut à Pitkinah, village entouré d'un

mur en terre, au pied d'une hauteur de forme conique, au sommet de laquelle se trouvent quelques vestiges d'édifices appelés par les Persans *Takht-Kaïkaous*, ou le trône de Kaïkaous; une éminence toute semblable à celle-ci, à trois milles de distance, s'appelle *Takht-Roustem*; l'une et l'autre se laissent apercevoir de Téherân (1). Au pied du *Takht-Kaïkaous* est un sépulcre blanchâtre qui renferme les restes de l'un des descendants de l'Imâm-Kaçem. Nous emportâmes avec nous des provisions pour notre halte prochaine, qui fut à un village en ruines appelé *Chirinabâd* (le lieu de la douceur); quoiqu'il se trouve placé au milieu du désert salé de Zarend; c'est sans doute ce désert dont veut parler Polybe, quand il dit que Cosroës fut persuadé qu'Antiochus ne chercherait jamais à faire passer à ses troupes le désert qui s'étend au-delà d'Ecbatane (2); nous n'y trouvâmes pas une seule goutte d'eau potable, et c'est

(1) Voyez l'article *Caïkas* dans d'Herbelot.

(2) Polybe, Liv. x, ch. 24.

ainsi qu'il en était dans l'antiquité. Comme j'étais malade, je partais toujours avant le reste de la société, pour éviter la chaleur brûlante du soleil; dans cette occasion, mon guide perdit son chemin durant la nuit au milieu des montagnes les plus rudes et les plus difficiles qu'il soit possible de s'imaginer. Nous ne pûmes en sortir qu'aux premiers rayons du jour, alors nous regagnâmes le chemin sur les bords d'un courant d'eau considérable très-salé.

De Chirinabâd, nous continuâmes à marcher au travers du désert jusqu'à Zavièh, grand village entouré de plusieurs autres, et aux environs duquel se déroule une étendue de terrain cultivé en proportion. Nous trouvâmes une petite maison que le roi y a fait construire pour sa commodité, parce qu'il vient chasser fréquemment dans ces lieux. Mon indisposition me fit accorder par le chef du village la permission d'y loger; il m'aida lui-même à descendre de mon mulet, me conduisit à ma chambre, s'informa de l'état de ma santé avec un intérêt visible, et se conduisit avec une honnêteté, une politesse

que je ne crois pouvoir être surpassées chez les peuples les plus civilisés du globe. Mon logement se composait d'un grand appartement cintré et entouré de plusieurs pièces plus petites pour les domestiques ; les fenêtres consistaient en de lourds châssis de bois , elles s'ouvraient sur un petit jardin qu'arrosait un ruisseau d'une eau limpide , dans un lit de briques , et sur les bords duquel des fleurs exhalaient une odeur délicieuse ; on y voit aussi des végétaux.

De Zaviéh nous gagnons Amrabâd , puis Kachek ; après avoir fait vingt milles par un pays stérile ; la route qui conduit d'Ispahân à Tauriz le coupe , et nous la traversâmes un petit nombre de milles après avoir quitté Amrabâd. De Kachek , on jouit d'un très-beau point de vue sur le Demawand , qui nous restait dans le nord 71 est , et qui s'élevait avec majesté au-dessus des autres pics qui l'entourent. Le 4 juin , nous dressons nos tentes à Bywarân , situé sur une hauteur remarquable. Cette position le ferait prendre pour un village turc , parce que les paysans de cette nation construisent

généralement leurs villages sur la croupe d'une hauteur, tandis que les Persans bâtissent les leurs dans la plaine. Après avoir dépassé le village de Gulek, sur le chemin de Kachek, nous traversons un ruisseau qui se dirige du nord au sud; et, dans le voisinage de Biwarân, en est un autre portant le nom de Bend-Omar.

Quoique le pays n'offre rien qui soit susceptible d'exciter l'intérêt, nous avançons néanmoins sans le plus léger obstacle. Les gouverneurs des différens districts où nous passions semblaient rivaliser à qui traiterait mieux l'ambassadeur. Notre camp était régulièrement fourni de provisions abondantes. Mais en arrivant à Resak, dans le district de Mouzdekân, nous fûmes reçus bien différemment. A notre approche, les habitans s'enfuirent dans les montagnes avec leurs femmes, leurs familles, leurs bestiaux, leurs provisions et leurs meubles, ne laissant derrière eux que les murailles de leurs maisons. Ceux des villages voisins les imitèrent. Nous et nos chevaux aurions été obligés de nous passer de manger ce jour-

là, sans la bonté de notre hôte du village précédent. Ayant appris ce qui nous était arrivé, il vint de suite à notre secours avec des mulets et des ânes chargés de tout ce dont nous manquions. Vers le soir, quelques habitans dont nous avions gagné la confiance par notre conduite, (l'ambassadeur avait défendu que leurs champs ne fussent ni foulés par les pieds des chevaux ni qu'on les y fit paître) sortirent de leurs retraites, et nous apprimes d'eux qu'ayant été prévenus que l'ambassadeur était escorté de deux mille cavaliers qui dévastaient tout sur leur passage, ils avaient cru chercher leur sûreté dans la fuite. Malheureusement le même conte nous avait précédés à la halte suivante; et, à notre arrivée, nous ne trouvâmes que des maisons abandonnées; les chiens et les chats en étaient restés les seuls habitans. Ce village se nomme Mobareken; il est situé dans un district bien peuplé où la culture est florissante. Nous envoyâmes chercher des vivres dans les quinze villages qui l'entourent, mais en vain; tous étaient pareillement abandonnés, et nous fûmes

obligés de nous contenter de ce que le hasard nous avait fait emporter avec nous. Supposons qu'il en arrive autant à une armée, et l'on sentira facilement qu'il lui serait impossible de s'engager par grandes divisions dans un tel pays. Cette méthode de chercher dans les montagnes un refuge contre l'oppression et la tyrannie est fréquemment indiquée dans l'Écriture et dans l'Histoire ancienne. Ce fut le cas des rois de Sodôme et de Gomorre après leur défaite. *Le roi de Sodôme et le roi de Gomorre furent mis en fuite, et ceux qui s'échappèrent s'enfuirent sur une montagne* (1). Syenesis fit de même avec tous les habitans de la Cilicie à l'approche de Cyrus (2). Le prince d'Arménie, qui redoutait Cyrus, envoya son jeune fils Sabaris, son épouse, celle de son fils et ses filles dans les mon-

(1) Itaque rex Sodomorum, et rex Gomorrhæ terga verterunt, cecideruntque ibi; et qui remanserant, fugerunt ad montem. (*Genèse*, chap. XIV, v. 10.)

(2) Xénophon, *Anabasis*, Liv. 1, ch. 2.

tagnes ; ils emmenèrent avec eux tous les meubles et les effets du prince , les provisions, et celui-ci les fit escorter par un corps de troupes (1). La simplicité des mœurs de l'Asie rend une émigration très-facile ; on n'a qu'à faire un paquet de quelques tapis, des draps, des ustensiles de cuisine, à les charger sur des mulets et des ânes, et tout part.

A la halte suivante, nous eussions manqué de provisions, si le fils de Nasr-Allah-Khân, l'un des principaux chefs de la tribu des Karagouzoulous (2), et propriétaire du village, ainsi que du territoire de Djianabâd, n'était venu à notre secours, et ne nous eût fourni des provisions. Nous arrivâmes à ce village le 8, après avoir traversé un ruisseau

(1) Cyropédie, Liv. III, ch. I.

(2) Les principales tribus nomades qui habitent la Perse sont : les *Kadjars*, qui occupent aujourd'hui le trône ; les *Afchârs*, dont sortait Nadir-Châh ; les *Zends*, que les Kadjars ont presque entièrement détruits, et dont était membre Kerym-Khân ; les *Abdallyes*, dont sortait Ahmed-Châh-Dourâny, fondateur de l'empire de Caboul, les *Bakhtiarys* et les *Karagouzoulous*. (Note du traducteur.)

assez considérable appelé la rivière *Hamadân*, sur les bords de laquelle est situé le grand village de Kerouâr. La population de Djianabâd est nombreuse, l'extérieur des maisons est agréable, et elle offre l'aspect d'une ville qui jouit de la protection d'un personnage important. Il s'élève dans une partie de la plaine, qui forme une belle prairie, et dont le sol est imprégné de sel. Non loin de là coule le Kara-Sou ; et, entre autres rivières dont il reçoit le tribut, il faut compter la rivière Hamadân. A une petite distance de notre camp, s'élevait une légère éminence, qui marque l'emplacement de trois sources d'une eau très-limpide, qui sortent comme un gros ruisseau d'une caverne naturelle. L'intérieur en est d'une agréable fraîcheur ; l'eau qui lui communique cette qualité, a une transparence toute particulière.

Le lendemain, nous atteignons Surkhâbâd, grand village situé à l'extrémité de la plaine d'Hamadân ; des arbres l'entourent de toutes parts, et il abonde en eaux courantes. Hamadân se laisse apercevoir plu-

sieurs milles avant qu'on arrive à ce village , et le pic élevé de l'Elwend au pied duquel elle est placée se voit de plusieurs haltes. L'aspect du pays ne pouvait que nous charmer, au sortir d'un désert stérile, sans arbres et sans verdure. Aucune partie de la Perse ne s'était encore offerte à nos yeux avec une plus grande apparence de prospérité. La plaine dans toute son étendue, laquelle peut être de neuf milles de large sur quinze de long, n'est qu'une suite continuelle de champs en pleine culture et de vergers ; et, sans la vue monotone du peuplier, seul arbre qui croisse aux environs, rien ne manque à ses beautés pittoresques. Les Persans plantent le peuplier de préférence à tous les autres arbres, et il leur sert de bois de charpente. A notre départ de Surkhabad pour gagner notre campement dans le voisinage de la ville, nous traversâmes d'abord un pont, puis nous passâmes par Cheverân, village dont la population se compose d'Arméniens.

C'est dans ce lieu qu'est la maison de campagne de Hadjy-Mohammed-Hoçein-Khân,

gouverneur de la ville d'Hamadân, et du district environnant; ce khân se distingue par le surnom de *Karagouzoulou*, et il est chef de la tribu de ce nom. La qualité de chef d'une tribu aussi considérable le fait craindre du roi, et il voit son amitié recherchée avec empressement par Mohammed-Aly-Mirza, gouverneur de Kermân-châh, à cause du grand corps de cavalerie qu'il peut lui fournir en cas de guerre. Had-ji-Mohammed-Hoçein-Khân passe pour un grand *Rayat-perouar* ou protecteur des paysans, fait que confirme l'aspect florissant de son territoire, quoique nié par quelques Arméniens qu'il protège cependant, dit-on. Ceux de leurs compatriotes que nous interrogeâmes à ce sujet, se plaignirent de sa tyrannie à leur égard, et nous assurèrent que, quoique leur nombre ne s'élève pas à plus de vingt familles, ils sont tous les jours exposés à ses extorsions. Aucun d'eux ne peut sortir d'Hamadân sans une permission par écrit, ce qui rend leur condition très-peu préférable à l'esclavage. Cet homme passe pour l'un des plus fiers,

des plus riches et des plus puissans personnages de la Perse ; et une de ses premières actions, à l'arrivée de l'ambassade, servit à confirmer ce qu'on disait de lui. Il refusa d'abord d'aller au-devant de l'ambassadeur, feignant d'être malade, et offrant d'envoyer à sa place ses fils et ses parens ; mais ayant appris que sir Gore Ouseley ne voulait recevoir aucune *Istakball* ou députation, s'il ne se trouvait à sa tête, il jugea convenable de céder sur cet article. Pour moi, confiné dans ma tente par mon indisposition, je ne pus faire sa connaissance ; mais on en parla, du reste, comme un homme affable dans ses manières et sans aucune ostentation ; et, quoique habitué de longue main au commandement, il n'oublia aucune des attentions, aucune des honnêtetés qu'il devait à ses hôtes.

Nos tentes furent dressées dans une prairie découverte et verdoyante, appelée *Tchâr-bâgh* (1), aux portes de la ville. Il fallut toute la vigilance des gardes placées

(1) Les quatre jardins. (Note du traducteur.)

auprès de nous par le gouverneur pour pouvoir contenir la foule immense des curieux accourus pour nous voir, errant sans cesse autour de nous; et, quoiqu'ils aient déjà été témoins du passage de trois ambassadeurs anglais; une fois M. Manesty, et deux fois le général Malcolm, on aurait cru qu'ils nous prenaient pour des monstres d'une espèce inconnue. Je me rappelle à ce sujet que, passant un jour à cheval dans les rues de Téherân, avec quelques autres Anglais de la légation, un Persan, nous rencontrant tout-à-coup à un détour de rue, jeta sur nous un regard de surprise, et dit à son compagnon : *Inha Chiny end?* Sont-ce des Chinois?

Le lendemain de notre arrivée, nous allâmes voir les maisons qui avaient été préparées pour notre réception; et, quoiqu'elles passassent pour les meilleures de la ville, elles étaient réellement en si mauvais état, que nous prévîmes de suite que la résolution de passer l'été à Hamadân ne pourrait être mise à exécution.

Par sa situation au pied du mont Elwend,

Hamadân ressemble parfaitement à Brouze , placée dans un site charmant sur l'escarpement de l'Olympe d'Asie. Quoique l'Elwend ne puisse , ni par sa hauteur ni par sa forme , entrer en comparaison avec cette dernière montagne, Hamadân a dû sans doute être une ville immense ; mais elle n'offre aujourd'hui qu'un amas de ruines confuses dont l'aspect est mélancolique ; les chemins qui conduisent aux parties inhabitées serpentent au milieu d'une suite prolongée de murs renversés ; l'apparence de leurs fragmens prouve qu'il se trouvait autrefois dans ces lieux des édifices superbes. De même que l'Olympe , l'Elwend abonde en sources d'une eau limpide ; un torrent qu'elles forment par leur réunion traverse la ville et s'écoule dans le pays plat ; ce qui rend Hamadân une des villes les mieux arrosées de la Perse. Ses maisons sont entremêlées de bosquets nombreux ; ce qui diversifie le site, et donne même une certaine beauté à cette ville , dont l'aspect pourrait bien , sans cela , n'être rien moins qu'agréable. Outre le peuplier, le *nerouand*,

espèce d'orme, y est encore très-commun. Ils croissent naturellement dans un ordre si régulier, qu'on serait tenté de l'attribuer à l'art. Aux portes de la ville, du côté de la montagne, est un jardin d'une immense étendue où l'on nous conduisit; au centre est une allée de peupliers, de saules et de narouend dont l'étendue est de près d'un mille; outre la foule des curieux qui se pressaient pour nous voir, nous y trouvâmes des habitants occupés à chanter et à se livrer au plaisir; nous aperçûmes entre autres un groupe de personnes assises sous les arbres autour d'un bassin d'eau; toutes se levèrent au moment où nous passâmes; un seul homme resta assis; il était absorbé dans la lecture d'un livre. Les ordres de notre mihmândâr ne purent rien sur lui; mais cet officier ayant reconnu le livre pour un Korân, on lui permit de continuer.

Le plus bel édifice d'Hamadân est la *Mesged-djemah*, vaste mosquée qui tombe actuellement en ruines. Au-devant est un *Meidân* ou place publique, où se tient un marché. Chaque jour, avant le lever du

soleil, une foule nombreuse de paysans se rassemblent avec leurs bèches à la main ; on m'apprit qu'ils attendaient qu'on vint les louer pour aller travailler dans les campagnes des environs. Cette coutume, que je n'avais vue dans aucune autre partie de l'Asie, me frappa par ce rapprochement heureux avec la parabole du maître de la vigne proposée par Notre-Seigneur dans le vingtième chapitre de S. Mathieu, lorsque, passant par cet endroit vers le soir, *nous en trouvions encore d'autres sans rien faire*, nous nous rappelions alors ces mots : *Pourquoi demeurez-vous là tout le long du jour sans travailler ?* comme les plus susceptibles de s'appliquer à leur situation. Lorsque nous leur faisions la même question, ils nous répondaient : *Parce que personne ne nous a loués.*

Dans le voisinage de la Mesged-Djemaah, dans une cour remplie de tombeaux, s'élève un édifice appelé *le tombeau d'Esther et de Mardochée*. Il est construit en briques et se compose de deux chambres, dont l'une n'est, pour ainsi dire, qu'une entrée, une

antichambre, et paraît un ouvrage moderne en comparaison du reste de l'édifice. On ne peut faire cependant remonter le monument entier au-delà des premiers siècles du mahométisme. Une coupole le couronne; sa forme est elliptique, comme celle de toutes les coupôles construites actuellement en Perse, et le style de l'architecture offre d'ailleurs tous les traits d'une origine postérieure à l'invasion des Sarrasins. Sir Gore Ouseley a copié et traduit une inscription hébraïque (1) grossièrement exécutée sur

אדר בש גר' ד'ח'ע'ד ל'ע'י'ר'ח בש'נ'ר' מ' ל'ה'ר'ש' ב'ה' (1)
 מ'ש'ו' א'ל'י'הו' ו' מ'ד'כ'י' ו'א'מ'ת'ר' צ'ל'י'ד' ג'ש'ל'ם' ח'י'ק'ו'ד'ה'ר'מ'ן'
 צ'י'ן' א'ר'ל' כ'א'ש'ו'ו'כ'ח' ש'מ'ו'א'ל'י'ב' צ'ה'מ'נ'י'ד' א'ה'ך' ה'נ'צ'י'מ'ם'
 כ'א' ב'ה' י'ש' ר'

En voici la traduction :

« Le jeudi quinziesme jour du mois d'Adar de
 « l'année 4474 de la création du monde, par les
 « soins des deux frères, Elias et Samuel, fils de feu
 « Ismaël de Kachân, a été terminée la construction
 « de ce temple sur les tombeaux de Mardochée et
 « d'Esther. »

Cette date, qui est en lettres numériques et con-

une pierre, et incrustée dans le mur de la pièce intérieure; elle apprend que cet édi-

forme à la chronologie des Juifs, donne à ce dôme onze cents ans d'antiquité.

Outre cette inscription, on en trouve encore deux composées de deux passages de la Bible; les voici :

« Il y avait au palais de Suchân un certain juif,
« nommé Mardochée, fils de Jaïr, fils de Chemey,
« fils de Kich Benjamite. »

Cette inscription est un peu altérée. Voy. la Bible, *Livre d'Esther*, ch. II, v. 5.

Voici la seconde :

« Quant à Mardochée le juif, il devint le premier
« personnage de l'empire, après le roi Assuérus; il
« fut grand parmi ses frères et aimé généralement
« de tous ses frères, ne cherchant qu'à faire du
« bien à sa nation, et ne parlant que pour la prospé-
« rité de toute l'Asie. » (*Livre d'Esther*, ch. x, v. 13.)

Dans la Bible, le dernier membre du verset dit :
Ne parlant que pour la paix de son peuple. Le mot
plus général, *Asie*, a sans doute été ajouté par la
vanité de celui qui a tracé l'inscription; mais il est
possible aussi que cette dernière partie du verset ait
été traduite inexactement. Il n'existe parmi les
Juifs d'Hamadân aucune tradition donnant la rai-
son pour laquelle les cendres d'Esther et de son oncle

sité a été construit en l'année 4474 de la création, par deux Juifs pieux de Kachân, sur les tombeaux de Mardochée et d'Esther. Mais le vieux rabbin qui nous accompagnait, ne se doutant pas d'abord que l'ambassadeur pourrait déchiffrer cette inscription, lui assura avec beaucoup de sang-froid que les os de ces deux saints personnages reposaient dans ce lieu, et que le mausolée était dû au zèle religieux du fils d'Ardechyr. Cependant, dès qu'il se vit pris en défaut, il avoua ce qu'il ne pouvait cacher plus long-temps, et convint avec nous

qu'elles se trouvent dans cet endroit. Elles y furent sans doute transportées de Suze après la mort d'Artaxerxès (l'Assuérus de l'Ecriture, l'Ardechyr des Persans). La fête juive de Parim, qui se célèbre les treizième et quatorzième jours du mois d'Adâr, en commémoration du massacre que les Juifs firent de leurs ennemis en ce jour, a encore lieu; et, dans cette journée, on voit accourir au tombeau de Mardochée et de sa nièce une foule de pèlerins juifs; ce pèlerinage a lieu depuis plusieurs siècles.

(Le traducteur a extrait cette note de l'*History of Persia* du général sir John Malcolm, premier volume, page 260.)

qu'il serait difficile de déterminer l'endroit où sont déposées ces reliques.

L'effet de ce mausolée, au sommet duquel est un nid de cigognes, est très-pittoresque. On y entre par une porte faite d'une seule pièce très-large, qui s'ouvre en glissant la main par un trou pratiqué à cet effet. La première pièce sert de dépôt pour les emblèmes de la mort; outre les lampes, nous trouvâmes aussi le *tâbout*, ou litière en bois, qui servait à transporter les cadavres aux cimetières, et d'autres objets funéraires. On entre dans la seconde pièce par une porte d'environ un pied et demi de haut, et nous trouvâmes dans cet endroit deux figures en bois couvertes de caractères hébraïques sculptés; leur forme se rapproche de celle des anciens sarcophages; on nous dit que c'étaient là les tombeaux. Sur le mur sont tracés des passages du Talmud, les caractères sont en stuc; cette pièce est éclairée par de petites ouvertures pratiquées dans la coupole. Les pauvres juifs ne furent pas peu charmés de nous voir occupés de leurs ancêtres, tandis que les musulmans furent

indignés au contraire de nous voir prendre tant d'intérêt à une nation si avilie dans toute la Perse ; en effet, ils forment une race abjecte et ne se soutiennent que par un petit commerce qu'ils font en colportant des objets de peu de valeur (1). Deux cents familles vivent à Hamadân dans la plus grande misère , payant une contribution de vingt toumans par mois (400 fr.) au gouverneur ; il leur est défendu de cultiver la terre et d'avoir aucun bien-fonds.

Les deux meilleures autorités, MM. d'An-

(1) Les Juifs sont encore plus molestés , plus vexés, plus ravalés dans les états barbaresques que dans aucun autre pays de l'Orient ; mais peu leur importe : que ne peut *l'auri sacra fames* ? L'un d'eux, qui a habité quelque temps Alger, me racontait que, revenant un jour de la campagne vers le soir, il rencontra sur la route, à une distance assez considérable de cette ville, un musulman qui, harassé de fatigue, sauta sur son dos à califourchon, et le força à coups de pieds, à coups de poing, de le porter ainsi jusqu'à son logement. S'il se fût permis de se plaindre au magistrat, la bastonnade serait sans doute venue aggraver son malheur. (*Note du traducteur.*)

ville et Rennell (1), ont décidé que Hamadân occupe la position de l'ancienne Ecbatane, et que le mont Elwend est l'Orontes des géographes anciens. Les observations que j'ai faites sur les lieux concourent à appuyer cette opinion. La situation d'Hamadân, qui ne ressemble en rien à celle d'aucune des autres villes de la Perse, suffisait pour lui donner des droits à une origine reculée, si l'on considère le penchant des anciens à construire leurs villes dans des positions élevées. Ispahân, Chirâz, Téherân, Tauriz, Khoi, sont toutes dans des plaines; pour Hamadân, le sol qu'elle occupe est très-haché; ainsi que Rome et Constantinople, elle pourrait compter les collines sur lesquelles s'élèvent ses édifices. Sa position se rapporte à celle d'Ecbatane, placée sur l'escarpement de l'Orontes, selon Polybe (2); cette opinion est conforme à celle d'Hérodote, qui, en décrivant ses murs s'élevant en cercle les uns

(1) *Anc. Geog. media v. Geograph. syst. of Herodotus*, p. 272.

(2) *Liv. x*, p. 24.

au-dessus des autres, ajoute que ce mode de construction était favorisé par la situation du lieu, qui est couvert d'éminences, *πολλὰ ὑψηλὰ ὄν* (1). L'assiette du lieu, qui s'élève *ex colline* de Larcher, exprime avec bien plus d'exactitude la nature du terrain qu'un *sol s'élevant avec grâce*, que Beloe a adopté dans sa traduction.

A sept milles environ de notre camp, sur la surface d'un rocher et sur la pente escarpée du mont Elwend, se laissent apercevoir deux tablettes, chacune desquelles est divisée en trois compartimens longitudinaux, dont le caractère est à têtes de clous de Persepolis. Ces inscriptions portent, parmi les Persans, le nom de *Gendj-namèh*, ou contes d'un trésor. Au pied du rocher coule un ruisseau qui sort de la montagne, et plus haut, au-dessus des tablettes, on aperçoit le commencement de plusieurs autres.

Le hasard nous a fait découvrir, en parcourant les environs de cette ville au nord,

(1) Clio, 98.

un monument qui atteste sa haute antiquité ; c'est la base d'une petite colonne ; l'identité de ses formes avec celles des colonnes de Persépolis est remarquable , et elle paraît être de la même espèce de pierre. Cette découverte nous en fit faire une autre beaucoup plus importante ; tout auprès de ce fragment est une terrasse ou plate-forme vaste et irrégulière , évidemment un ouvrage de l'art , et peut être la base de quelque édifice considérable , qui s'élevait sans doute autrefois dans ces lieux. La situation de ce lieu correspond exactement à celle que Polybe (1) dit être celle du palais du roi de Perse ; placée , au rapport de cet historien , au-dessous de la citadelle. Aujourd'hui les ruines du château moderne qui occupe sans doute l'emplacement de l'ancien , sont dans une position beaucoup plus élevée que la plate-forme , et en sont assez rapprochées pour qu'on puisse dire que la plate-forme est placée au-dessous.

Des Persans nous conduisirent au château ;

(2) Liv. x , 24.

et, de cette hauteur, appelée *Mossella*, nos regards embrassaient la ville entière qui, de même que le palais, est située au-dessous. Un fort persan très-considérable occupait autrefois cette éminence, mais il a été détruit par Agha-Mohammed-Khân; ce prince n'a laissé, qu'une tour pour attester sa force première. Si Ecbatane occupait autrefois l'emplacement d'Hamadân, c'est dans ce lieu que devait se trouver le fort où, selon Arrien (1), Alexandre fit porter, comme en un lieu sûr, tous les trésors de la Perse, et le sens commun suffit seul pour l'indiquer comme l'unique endroit où pût se trouver un tel édifice; j'ajoute foi au récit de Ptolémée, qui dit que les fortifications en étaient d'une force extraordinaire, et j'imagine que c'étaient là ces sept enceintes circulaires de murailles où, selon Herodote (2), était renfermé le trésor royal.

Sur l'emplacement du château se trouve une petite plate-forme carrée que les Per-

(1) Expédition d'Alexandre, Liv. III, ch. 7.

(2) Clio, 98.

sans appellent *Takht-ardechyr* ; la façade extérieure est en pierres blanchâtres, dont la maçonnerie se compose de pierres communes liées par du mortier ; il a toute l'apparence d'être un édifice sassanide, dynastie dont Ardechyr-Babegân (1) fut le fondateur. Ceci nous mènerait à supposer que, depuis le temps des Sassanides au moins jusqu'au moment où nous écrivons, ce lieu a toujours été regardé comme celui où s'élevait la forteresse.

En fait d'antiquités musulmanes, Hama-

(1) Ardechyr-Babegân, fils de Sassan, est le même prince que l'Artaxercès des Grecs. Les successeurs de ce prince se nommèrent Sassanides, à cause de son père, qui se nommait Sassan. Le surnom de Babegân lui venait de son grand-père maternel, qui bâtit la ville de Bâbek dans le Kermân. Cette dynastie, qui est la seconde, était composée de trente-un rois qui régnèrent cinq cent vingt-sept ans, suivant le *Djâân-ara*. Suivant Deguignes (*Histoire des Huns*, tom. I^{er}, p. 401), Ardechyr commença à régner en 225 ou 226 de l'ère vulgaire, et Yezdegerd, troisième du nom, et dernier prince de cette dynastie, fut tué à Mèrou en 651 de J. C. (*Note du traducteur.*)

dân en possède un grand nombre et de très-diversifiées ; ce sont des pierres sépulcrales , des tours , de vieilles mosquées , d'anciens bazars et des inscriptions koufiques , qui se rencontrent partout. On voit encore le tombeau d'Avicenne ; j'ai eu le bonheur de trouver plusieurs médailles des princes Arsacides (1) et Sassannides qui se trouvent en grande quantité à Hamadân , de même que dans un village à trois farsangs de cette ville ; je me procurai aussi plusieurs cornalines gravées , et nombre de talismans musulmans. Une pierre de forme cylindrique , ornée de figures persepolitaines et de caractères (2) , tomba entre nos mains ; on nous apporta plusieurs médailles des Seleucides ;

(1) La dynastie achkanienne se divise en deux parties : la première est composée de deux rois achkaniens qui régnèrent cent soixante-cinq ans ; la seconde , de huit rois achkaniens , ou Arsacides proprement dits. Leur empire dura cent soixante-trois ans. (*Note du traducteur.*)

(2) M. Morier ne dit pas quels sont ces caractères ; mais on peut présumer que ce sont des caractères à têtes de clous. (*Note du traducteur.*)

mais aucune n'était rare ou bien conservée. Hamadân offre du reste à l'antiquaire plus d'objets de recherches qu'aucune autre des villes persanes que j'ai visitées, et tout porte à croire qu'on pourrait faire quelques découvertes précieuses dans ces excavations, surtout dans la partie que je suppose avoir été le palais des anciens rois de Perse.

Le principal article qui sort des manufactures de cette ville est une espèce particulière de tapis en feutre appelée *nemmad*, dont les Persans font beaucoup de cas; le prix ordinaire de la paire est de cinquante réales, ou cinq liv. sterl. (120 fr.). Elle est fameuse aussi pour ses tanneries; le cuir qui en sort en grande quantité sert à couvrir des coffres, des selles, des attaches de tentes, etc., etc., etc.


Hamadân ne compte qu'un petit nombre de marchands établis; mais elle est le grand passage des négocians des provinces du nord qui y viennent en se rendant à Baghdâd par la route de Kermâncâh, et on y voit arriver tous les jours de nombreuses cara-

vanes ; il s'y en rassemble aussi très-souvent ; il en était déjà de même au temps d'Alexandre , car nous voyons un grand nombre de marchands de la Médie et de la Perse réunis à Ecbatane (1) ; entre autres étrangers , nous trouvâmes dans cette ville un Grec natif de l'île de Zante , qui serait sans doute mort d'une fièvre bilieuse sans les soins du chirurgien de l'ambassade. Il l'avait gagné sur la route d'Astrakhan à Baghdâd , où il se rendait pour vendre du safran et du caviâr ; il avait pour 3000 roubles de ces marchandises , et avait entrepris ce voyage sans connaître un seul mot d'une autre langue que la sienne. Les Arméniens s'étaient chargés de prendre soin de lui ; ils l'avaient logé dans leur église , ce qui est un grand acte de charité de leur part , car les Grecs sont à leurs yeux des hérétiques.

Hamadân est célèbre aujourd'hui par la fraîcheur dont on y jouit durant l'été. Ecbatane le fut jadis sous les rois de la Perse ; ils y venaient passer l'été. Suze était leur rési-

(1) Arrien , Liv. ix, ch. 2.

dence pendant l'hiver. C'est ainsi que le roi de Perse actuel quitte Téherân au commencement de l'été et va passer cette saison à Sultaniéh. La chaleur était cependant étouffante sous nos tentes ; mais il n'y a aucun doute que , dans les maisons situées sur la montagne ; la chaleur soit moins forte.



CHAPITRE XVIII.

DES nouvelles arrivées de la Géorgie à l'ambassadeur rendant nécessaire une entrevue avec le roi, le camp fut levé le 16 juin, et nous nous arrêta mes à Mahadjerân, première halte au-delà d'Hamadân, sur la route de Sultaniéh; grâce à l'abondance des eaux dans ces cantons, nous trouvâmes les campagnes, sur notre route, fort bien cultivées, et couvertes de villages. A deux milles d'Hamadân, nous passons un ruisseau considérable, et nous le rencontrons une seconde fois en arrivant à notre halte. Le pic de l'Elwend, au pied duquel est située Hamadân, gît dans le sud 40° ouest de Mahadjerân.

Le lendemain, nous arrivons à Kabout-Reheng, village situé dans un beau district, fertile en blé qui était alors mûr. Les chaleurs, pendant cette marche et la précé-

dente, furent étouffantes; à trois heures de l'après midi, le thermomètre marquait sous nos tentes 92 ($26\frac{1}{2}$) et 93 (27). L'extrême rareté du bois force les paysans de se servir, pour combustible, du khor-chatter ou épine commune qui couvre toute la campagne; ils le mettent en bottes pour l'hiver.

Le 18, nous traversons un pays plat jusqu'à Kaléh-Yogh, dont les habitans fournirent un trait de perversité dont on ne peut rencontrer d'exemple que dans un gouvernement despotique. Depuis que les villageois avaient abandonné leurs habitations à notre approche sur le chemin d'Hamadân, l'ambassadeur se détermina à ne plus recevoir le *soursat* ou provision accordée par le gouvernement à la légation aux dépens des paysans et paya tout ce qui lui fut fourni; mais les paysans, sans faire réflexion que nous pouvions en exiger gratuitement, ne voulurent jamais vendre du pain à nos domestiques, et mirent dans leur refus une obstination dont nous ne pûmes rendre compte qu'en supposant qu'ils appréhendaient qu'en recevant de l'argent, leur gou-

verneur ne saisit ce prétexte de lever sur eux de plus fortes contributions qu'auparavant. Arrivé à une légère distance, sur le chemin de Gadj-Sawar, village situé dans un district plus frais, nous tendîmes nos tentes dans un *tchemen* ou pâturage. La culture, dans cette partie de la contrée, surpasse les besoins de la population; mais aussi est-il obligé de fournir une grande partie des provisions nécessaires au roi, à sa maison et à ses troupes, quand il se trouve à Sultaniéh. C'est ainsi que les dix milles Grecs, dans leur retraite, arrivèrent à un endroit où étaient amassés une énorme quantité de provisions et d'orge pour les chevaux, le tout destiné pour le satrape de la province (1).

La connaissance de la position de l'Elwend nous fit trouver le gissement d'Hamadân; cette ville nous restait dans le sud 31° ouest de notre campement.

Nous continuons notre route dans un pays frais et charmant, et arrivons à Tchi-

(1) Xénoph., Anabas., Liv. III, ch. 4.

bokoglou, à un mille ou deux du chemin, sur le côté, parce que la maison qui sert de halte ordinaire avait été détruite, ou, pour nous servir d'une expression persanne, *kharab kerd* par un jeune Châh-Zadéh (prince) et sa suite qui avait passé par cet endroit. Sady connaissait bien ses compatriotes lorsqu'il écrit le charmant conte de Nouchirvân dans lequel on trouve ces vers :

« Qu'un monarque mange une poire du jardin
« d'un paysan, ses domestiques arracheront aussi-
« tôt l'arbre jusqu'à la racine.

» Et s'il leur permet de demander cinq œufs, ils
« mettront à l'instant cent poules à la broche (1). »

GULISTAN.

Dans le sud 49° ouest de cet endroit, en est un autre appelé *Takht-Soleïmân* (le trône de Salomon), situé dans le voisinage d'un village dans la partie opposée de la plaine. Nous devions y trouver des ruines, au rapport des habitans; mais on n'aperçoit rien autre chose qu'une ancienne inscription

(1) Voy. l'Append. E.

péhlyv presque entièrement effacée, objet de la vénération des Persans. Une belle plaine, qui est apparemment la continuation des pâturages, s'étend vers le nord et va se confondre avec l'horizon.

Nous nous dirigeons vers les montagnes qui séparent cette plaine de celle de Sultanièh, et nous faisons halte à Djahryn. Le 21 juin, nous arrivons au camp du roi à Sultanièh, après avoir traversé un long défilé qui, dans quelques parties, offre à l'œil un tableau montueux et sublime.

A notre arrivée à Hamadân, nous trouvâmes dans cette ville un ambassadeur turc qui, parti de Baghdâd, se rendait à la cour de Perse, chargé par la Porte de réclamer l'argent, les effets, les troupeaux, etc., etc., enlevés par les Persans à la prise de Soleimanièh, et demander à la cour de Téherân la restitution de la somme qu'avait été obligé de payer le pacha de Baghdâd. Il partit bientôt après; nous avons à peine eu le temps de savoir qu'il se rendait au camp du roi, la bouche toujours pleine d'expressions fières et orgueilleuses, bouffi de hautes pré-

tentions dont il avait fait parade dans la route, pour se venger des manières peu honnêtes des Persans à son égard. Il arriva à Sultanieh quelque temps avant nous, et s'établit, selon le désir de la cour, auprès des tentes du grand-vézir où il fut surveillé de si près qu'il nous fut impossible d'avoir avec lui la plus légère communication.

La conduite des Persans, envers l'ambassadeur turc, doit donner une idée de leur sentiment national à l'égard des Ottomans; sentiment qui réunit tout ce que les préjugés, le mépris, et la haine même peuvent inspirer à un peuple fanatique; mais du reste, il est bien payé de retour par le Turc qui s'abandonne avec plaisir, contre les Persans, à toutes les malédictions que lui suggère son esprit brutal.

Comme il était toujours question de négociations pour la paix entre la Russie et la Perse, sous la médiation de l'Angleterre, il fut résolu, que le roi s'avancerait avec toute son armée vers Odjan, et qu'il y camperait tout le reste de l'été, pendant que l'ambassadeur britannique se rendrait à

Tauriz, afin d'être en état de communiquer plus facilement avec les autorités russes en Géorgie. Le 9 juillet, nous étions à Tauriz, et, le 15, le monarque persan se trouvait à Oujân.

Les charges extraordinaires que l'accroissement d'une si grande multitude allait faire peser sur le gouvernement, et les habitans de l'Aderbaïdjân, causait une inquiétude mortelle au prince Abbâs-Mirza. Dans quelque partie de ses états que voyage le roi, les dépenses qu'occasionne son passage sont supportées par les habitans; et, en vertu des anciennes lois de l'hospitalité, auxquelles est sujet le pauvre Turkoman dans sa tente noire, aussi bien que le vice-roi dans son palais, le roi, ses fils, ses ministres, ses troupes, enfin tout ce qu'il traîne à sa suite, devinrent les *mehmâns* ou hôtes du prince.

Les provisions destinées au roi et à sa suite étaient apportées des différentes parties de l'Aderbaïdjân. De même qu'à la cour de Salomon (1), on en fournissait tous les jours

(1) Erat autem cibus Salomonis per dies singu-

un certain nombre de mâtis ou mesures, elles se composaient, outre la viande, la volaille et le gibier, de fleur de farine pour le roi, et de farine ordinaire pour sa suite; on apportait aussi une énorme quantité d'orge et de paille pour les bestiaux. C'est encore aujourd'hui, comme dans l'antiquité, les deux principaux articles de la nourriture des chevaux : *ces officiers faisaient aussi porter l'orge et la paille, pour les chevaux et les autres bêtes, au lieu où était le roi, selon l'ordre qu'ils avaient reçu* (1).

Le prince royal désirait vivement faire au roi une réception dont il pût être satisfait, et on n'oublia rien pour causer au roi une grande surprise, lorsqu'il serait témoin des améliorations opérées dans l'Aderbaïdjân. L'édifice d'Odjân fut agrandi, on y prodigua les peintures et les décorations les plus riches. Le prince réunit toutes ses troupes, infanterie,

los triginta cori simīlæ, et sexaginta cori farinæ.
(3° Livre des Rois, ch. iv, v. 22.)

(1) Hordeum quoque et paleas equorum et jumentorum deferabant in locum ubi erat rex, juxta constitutum sibi. (3° Livre des Rois, ch. v, v. 28.)

cavalerie et artillerie pour saluer sa majesté à son arrivée ; mais c'est surtout dans l'*Istakball* qu'il donna une preuve de son respect et de son dévouement. Quand le roi arriva, il se jeta au pied de son cheval, et baisa la terre en signe d'obéissance. C'est ainsi qu'*Absalon* se présenta devant le roi, et se prosterna en terre devant lui (1). Il s'avance alors pendant un mille devant le roi, un fusil sur l'épaule, et il ne monta à cheval que lorsqu'il en eut reçu l'ordre de son père. Quand le roi approcha d'Odjan, toutes les troupes formèrent la haie sur la route, pendant que des salves continuelles de l'artillerie saluaient le monarque ; et, en approchant du palais, il était précédé de tambours et de fifres jouant des airs anglais, partie de la cérémonie qui, dit-on, lui fit le plus grand plaisir. La vue des troupes disciplinées lui plut extrêmement aussi, et ce tableau produisit sur lui une partie de l'effet qu'en es-

(2) Vocatusque est Absalon, et intravit ad regem, et adoravit super faciem terræ coram eo. (2^e Livre des Rois, ch. XIV, v. 33.)

pérait le prince royal, en diminuant en lui le désir de faire la paix avec la Russie.

A notre arrivée à Tauriz, nous y trouvâmes M. Brown, le voyageur en Afrique, qui nous attendait. Il arrivait de Smyrne, ayant suivi la route directe par l'Asie-Mineure jusqu'à Tocât, d'où il était venu à Tauriz par Arz-Roum et Erivân. Son plan était de pénétrer dans la Tartarie, de voir s'il était possible Balkh et Samarkand, et de passer de là dans l'Inde. Nous avions eu déjà occasion de nous entretenir sur une entreprise de cette nature, avec les ministres persans, et ils convinrent tous que cela était impossible. Le grand-vézir Mirza-Chaffey dit même qu'il n'hypothéquerait pas dix *châhis* sur la tête d'un homme qui se rendrait à Balkh; nous fîmes, en conséquence, tout notre possible pour dissuader M. Brown d'une pareille entreprise, mais il insista, et l'ambassadeur fit connaître de suite ses intentions aux ministres persans qui promirent leur assistance. Un mihmândâr fut nommé pour le conduire jusqu'à Mechehed, et le roi lui donna un firmân pour le gour-

verneur Vely-Mirza, prince et gouverneur de Mechehed et de tout le Khorassân, lui intimant l'ordre de protéger ce voyageur, et de le faire accompagner jusqu'aux limites de la juridiction persanne. M. Brown portait l'habit turc, et son déguisement était complet. Connaissant toute la haine que les Persans ont pour cette nation, nous lui conseillâmes de ne pas voyager sous cet habit, mais d'endosser le vêtement persan ou anglais, mais il se crut ainsi en sûreté jusqu'à Téherân, et différa de changer de costume jusqu'à son arrivée dans cette ville. Il partit donc de Tauriz, en compagnie de deux domestiques persans qu'il avait loués pour ce voyage, et se rendit au camp d'Odjân pour y chercher son mihmândâr, et y prendre son firmân et ses lettres. Il y fut retenu quelques jours; et, ennuyé de ce délai, il partit sans son mihmândâr, qui lui promit de le rejoindre en route. Il était parti depuis une semaine, lorsqu'un de ses domestiques de retour nous apprit que son maître avait été pillé et tué. Des recherches nous apprirent qu'à la quatrième journée de marche,

après avoir traversé le Kizil-Ouzen, il avait été attaqué par un parti de dix cavaliers persans, qui le saisirent, lui et ses domestiques, leur bandèrent les yeux, lièrent leurs mains derrière le dos et les entraînèrent dans un vallon solitaire, à quelque distance du grand chemin. Dans la soirée, ils relâchèrent les domestiques, mais retinrent M. Brown, et, le plaçant en croupe derrière l'un d'eux, l'entraînèrent beaucoup plus loin; ils lui prirent son fusil, ses pistolets, ses habits, la caisse renfermant ses livres, ses instrumens d'astronomie qui nous furent rapportés par ses domestiques, et lui enlevèrent 200 toumâns en or (4000 fr.).

A cette triste nouvelle, l'ambassadeur fit part au gouvernement persan de ce qui venait d'arriver, et demanda qu'on fit les recherches nécessaires pour saisir les voleurs. Plusieurs personnes furent dépêchées sur les lieux pour suivre leurs traces; mais tout ce qu'ils purent retrouver se réduisit à quelques lambeaux de vêtemens sur les bords du Kizil - Ouzen, ce qui fit supposer que le meurtre avait été commis dans ce lieu, et le

cadavre précipité dans le fleuve. Les soupçons tombèrent sur beaucoup de personnes, principalement sur les Chabisevends, tribu qui habite les bords du Kizil-Ouzen ; mais nous trouvâmes si difficile de leur attribuer ce crime d'une manière certaine sans risquer de punir un innocent, que nos recherches pour découvrir les coupables restèrent sans succès.

Pendant son séjour à Tauriz, M. Brown, secondé de M. Monteith, capitaine de génie à l'armée de Madras, et de M. Snodgrass à celle de Bombay, travaillèrent à trouver la longitude de Tauriz ; ils en déterminèrent la position au $47^{\circ} 17' 46''$ à l'est du méridien de Greenwich, position que j'avais reconnue et adoptée dans mon voyage de l'Aderbaïdjân.

La cour de Perse avait renoué les négociations avec la Russie, mais tout ne se traitait que par lettres. Enfin il fut décidé que des plénipotentiaires nommés par les deux puissances s'aboucheraient de nouveau pour dresser un traité préliminaire de paix. Le général de Rüscheff, gouverneur général

de la Géorgie, fut choisi par le cabinet de Saint-Pétersbourg pour agir en son nom; Feth-Aly-Châh nomma de son côté Mirza-Aboûl-Hassan-Khân pour le représenter. Gulistân, dans le Karabâgh, fut désigné pour le lieu de l'entrevue.

Les affaires étaient dans cet état avancé, lorsqu'un major russe, premier aide-de-camp du général de Rtischeff, escorté d'un détachement des cosaques du Don, arriva à Tauriz; il était chargé par son général de conduire le plénipotentiaire persan, au lieu des conférences. Quelques discussions étant encore nécessaires pour la fixation définitive des bases des préliminaires, l'ambassadeur et l'aide-de-camp russe, l'un après l'autre, se rendirent au camp du roi à Odjân.

La distance qui sépare Tauriz d'Odjân est de 30 milles; et, dans les circonstances actuelles, la route entre cette ville et le camp était journellement remplie de personnes de toutes conditions. Nous trouvâmes la plaine d'Odjân couverte de tentes; et, longtemps avant d'atteindre le camp, ou même de l'apercevoir, nous le distinguions à la

vapeur épaisse qui s'en élevait. Toutes les approches étaient remplies de bétail ; auquel on permettait de chercher au loin de la pâture, car les campagnes dans le voisinage immédiat qui, lors de notre premier passage, étaient couvertes d'une herbe superbe, n'offraient plus qu'un aspect désert et dévasté. La position et l'apparence générale du camp de Darius, avant la bataille d'Issus, telles que les décrit Quinte-Curce, peuvent donner une idée juste et exacte du camp persan à Odjân (1). *En revenant, le parti envoyé en reconnaissance par Alexandre, aperçut à une certaine distance cette multitude; les feux commencèrent à briller dans le camp des Perses, qui semblait en proie à un incendie général. Le bétail augmentait beaucoup l'étendue de l'espace que couvrait cette masse irrégulière. Vu de nuit, à une certaine*

(1) Sed quùm speculatores reverterentur, procùl ingens multitudo conspecta est; ignes deindè totis campis collucere coeperunt, omniaque veluti continenti incendio ardere visa; quùm inconditâ multitudo, maximè propter jumenta laxiùs tenderet. Lib. III, c. 8.

distance, un camp persan, ou même un camp asiatique, par les feux sans nombre qui brillent de toutes parts, semble représenter au naturel un incendie général.

Le palais du roi est situé dans la partie orientale de la plaine; il occupe un tertre qui, de même que celui de Sultaniéh, est artificiel. Il se compose d'une salle d'audience, formant la façade principale de l'édifice, et d'un *anderoun* ou appartemens particuliers pour le hârem. Le salon est supporté par deux colonnes de bois doré; la vue donne sur un jardin distribué en allées et qu'ombragent des peupliers et des saules; le tout est couronné par un *bala-khanéh* ou appartement supérieur fermé par des rideaux, où le roi va respirer un air frais et voir ses troupes.

A l'entour de cet édifice, et à des intervalles divers, s'étendait le camp jusqu'à une distance considérable; il se composait de tentes et de pavillons de toutes couleurs et de dénominations différentes. On avait donné ordre que les tentes fussent tendues de manière à ce que l'entrée fût exactement

face au palais, et toute personne qui en sortirait devait faire le *ser fetou* ou inclination de tête devant l'habitation du roi; raffinement d'honneur que surpassent à peine ceux que se fit rendre Alexandre. Le roi devint donc réellement l'essieu d'une roue immense, et il était si bien environné de ses troupes que, si dans cette position un ennemi eût paru, il lui eût été impossible de pénétrer jusqu'à ce prince sans se frayer un chemin à travers ce labyrinthe de cordes et de tentes qui l'entouraient.

Les princes étaient logés dans de vastes pavillons entourés de leurs *serperdehs* distinctifs; les vézirs et autres grands officiers occupaient des tentes semblables, mais sans *serperdeh*, et de petites tentes de toutes grandeurs contenaient les troupes. Comme l'armée du roi se composait principalement de soldats tirés de tribus différentes, chacune d'elles occupait une division séparée; les Bakhtiârys, les Afchârs, les Irâkys, les Chahypésends, étaient placés par petites masses distinctes ou espèces

de compartimens; mais la régularité qu'on avait eue en vue dans cette distribution n'empêchait pas que le mélange confus d'hommes, de bestiaux, de tentes, de boutiques, de bains chauds, de tous les instrumens de guerre et des ustensiles de ménage, n'ôtât toute apparence d'ordre. Les tentes de la cavalerie se faisaient reconnaître aux longues lances suspendues à l'entrée; celles de l'infanterie, par les mousquets et les arquebuses. Au milieu des tentes et de cette masse confuse étaient placées douze pièces d'artillerie; et, quoique en ligne, rien n'aurait pu les tirer du camp, si on en eût eu besoin sur-le-champ en cas d'attaque subite. De même que tous les anciens monarques persans, le roi mène avec lui, dans ses voyages, ses femmes, mais non pas en aussi grand nombre (1). Les Persans ont dans leur camp autant de commodités que

(1) Quinte-Curce, Liv. III, ch. 3.

Nota. Nadir-Châh, pour ne pas encombrer de femmes son camp, avait défendu à ses officiers d'en emmener plus d'une à l'armée; pour lui, il se contenta de deux. (*Note du traducteur.*)

dans leurs maisons; et leurs migrations particulières leur ont enseigné la méthode la plus facile de transporter leurs bagages. Plusieurs des grands personnages ont dans leurs tentes des fourneaux qu'ils convertissent en bains chauds dès qu'ils sont fixés dans un lieu pour un certain temps; et nous pouvons supposer qu'il en était ainsi dans les temps les plus reculés, puisqu'il est fait mention, dans la Cyropédie, que les Mèdes et les soldats de Tigranes prenaient des bains dans le camp, tous les objets nécessaires pour cela y étant réunis (1).

Le nombre des Persans réunis à ce camp s'élevait, dit-on, de 80 à 90 mille hommes, dont la moitié seulement étaient des soldats, et le reste se composait des suivans. Cet accroissement, dans la population de la province, se fit bientôt sentir; les vivres devinrent rares et conséquemment chers. Cette circonstance doit donner une idée des difficultés qu'éprouverait une armée européenne dans les parties même les plus flo-

(1) Cyropédie, Liv. iv, ch. 3.

rissantes de la contrée, et lors même que le gouvernement du pays l'appuierait de tous ses moyens.

A notre arrivée à Odjân nous trouvâmes l'aide-de-camp russe qui, nous ayant prévenus, nous attendait avec impatience. Il vivait dans une petite tente qui lui avait été fournie par le grand-vézir. On l'avait accablé de politesse, et il se plaignit de la quantité de confitures qu'il avait reçue, et dont l'excès avait causé des indigestions à tous ses cosaques. Il y eut des discussions sans nombre et très-vives avant que tout eût été arrangé à la satisfaction des deux partis; tout étant enfin convenu, et le départ du plénipotentiaire persan étant fixé, l'oubli d'un simple point de l'étiquette persanne fut sur le point de tout brouiller.

Après une longue négociation, le monarque consentit que l'officier russe lui fût présenté, et ce fut sur l'endroit plus ou moins rapproché, où il devait s'arrêter à l'audience, que roula toute la difficulté. L'ambassadeur anglais, qui désirait faire honneur au gouverneur général de la

Géorgie, dans la personne de son aide-de-camp, insista pour qu'il occupât la même place que lui-même; mais les Persans ne voulurent pas entendre parler d'une si grande distinction, et indiquèrent un endroit au milieu du jardin comme le *nec plus ultra* de ce que pouvait obtenir le Russe. Cette discussion allait être suivie des mots les plus piquans, lorsque le roi fit disparaître toute difficulté au moyen d'un expédient. Il se détermina à prendre place dans le *châh-nichyn* pendant que l'ambassadeur et l'officier russe resteraient dans la chambre au-dessous. Pour qu'on puisse comprendre cela facilement, il est nécessaire de dire que le *châh-nichyn* est une espèce de tablette placée dans un coin, vers le milieu de l'appartement, et qui ne sert que dans des occasions particulières. C'est là que le roi alla se placer; et, comme nous conduisions le Russe qui sauvait le monarque à certains intervalles fixés par l'étiquette, le long de l'avenue qui conduit à la salle d'audience, nous apercevions la tête et les épaules du monarque qui s'élevaient au-dessus des bords du *châh-nichyn*.

Lorsque nous entrâmes dans l'appartement, le roi, en nous regardant, adressa des paroles flatteuses à l'aide-de-camp; il s'informa, en particulier, de la santé du général de Rtischeff; et, au moment où nous nous retirions, sa majesté m'appela par mon nom, et, en présence de l'ambassadeur, me témoigna que ce n'était qu'en faveur de son excellence qu'il avait oublié ce qu'il se devait à lui-même, et que jamais, dans aucune autre occasion, il ne le souffrirait.

Nous retournâmes à Tauriz immédiatement après, et quelques jours s'étaient à peine écoulés, lorsque l'aide-de-camp russe et le plénipotentiaire persan se mirent en route pour se rendre à Goulistân, lieu de l'entrevue. Nous demeurâmes à Tauriz jusqu'au 21 d'octobre, dans l'espérance d'apprendre la signature du traité; mais comme il se présenta beaucoup plus de difficultés que nous ne nous y attendions, nous partîmes pour Téherân, par la route de Méragha.

CHAPITRE XIX.

Nous partîmes de Tauriz de bonne heure dans la matinée du 21 octobre ; notre première halte fut au village de Serd-Roud. De la même manière dont Cyrus fut accompagné à son départ de la Médie, l'ambassadeur le fut par Feth-Aly-Khân, gouverneur, jusqu'à deux milles de cette ville, cérémonial dont l'omission eût été regardée comme la marque d'une grande négligence.

Serd-Roud, qui est un grand village, offre un aspect charmant quand on l'aperçoit du sommet d'une éminence située à un mille avant d'y arriver ; il occupe le pied d'une hauteur qui porte les ruines d'un fort. Nous trouvâmes les paysans occupés à éplucher le coton et la baie d'huile de castor, deux plantes qu'on trouve assez généralement dans le voisinage l'une de l'autre en Perse ; la dernière est une espèce de plante

grimpante qui s'attache à l'autre. Ils étaient pour lors occupés à labourer la terre ; et, dans quelques cantons, la herse, qui n'est autre chose qu'une solive attachée transversalement au manche du joug, rend moins pénible le labour. Dans quelques endroits, des enfans suffisent pour diriger la charrue ; et, lorsque le sol exige deux paires de bœufs, un enfant s'assied sur le devant du joug pour diriger ces animaux dans leur marche. Quoique situé aux portes de Tauriz, ce village appartient à Ahmed-Khân, chef de Mérageha, célèbre par ses richesses.

D'une hauteur de forme conique, qui dominait notre camp, je pris plusieurs relevemens géographiques ; à ma droite étaient Tauriz et sa montagne rougeâtre ; devant moi s'étendaient les deux longues chaînes de hauteurs semblables par leur forme et leur sol, entre les bases desquelles est le chemin qui conduit à Nakhchivân et Erivân ; et à ma gauche, dans le lointain, j'apercevais la péninsule de Chahy qui se projette dans un lac de même nom. L'œil suivait la rivière Agi roulant ses eaux séléniteuses dans une

plaine aride, depuis l'endroit où elle quitte les campagnes cultivées de Tauriz jusqu'à sa perte dans le lac. La conformation de la plaine et des terres qui l'environnent, jointe à l'extrême salure de son sol, ferait supposer que le lac couvrait jadis de ses eaux cet espace, et baignait le pied des deux montagnes dont nous avons parlé ci-dessus, et même aujourd'hui que ses dimensions sont fixées d'une manière certaine; tels sont les effets trompeurs du *serâb*, ou mirage, qui se joue sans cesse sur ces déserts séléniteux, qu'il est difficile à celui qui est témoin de ce phénomène de se persuader que ce n'est pas l'eau, mais une vaine vapeur qui frappe les regards; c'est à quoi fait allusion ce passage du 24^e chapitre du Korân : *Mais les actions des infidèles sont comme une vapeur dans la plaine; le voyageur mourant de soif la prend pour de l'eau, il s'approche et ne trouve rien* (1). Quinte-Curce, en décrivant la marche d'Alexandre dans les déserts de la Sogdiane, peint cette illusion et l'état

(1) Korân, ch. 24, et note de Sales.

de l'atmosphère sur un désert séléniteux , durant les chaleurs brûlantes de l'été , avec tant d'exactitude et de vérité, qu'il doit en avoir été témoin lui-même, ou avoir puisé ses renseignemens à des sources authentiques. Il fait mention d'un fait qui doit se présenter à l'esprit des personnes qui parcourent l'Orient ; c'est qu'au moment où l'on entre dans un désert, l'idée de trouver de l'eau allume la soif avant même qu'elle ne soit excitée par la nature ; il compare ensuite la chaleur du soleil dans les sables (où tout se dessèche) à celle d'un four à chaux brûlant sans interruption, image qui rend bien plus frappante encore la description exacte qui la suit immédiatement. Les exhalaisons qui s'échappent de cette vaste étendue de sol ardent qui se présente aux yeux de l'observateur comme la surface de la mer, produit une vapeur épaisse qui obscurcit le soleil (1). Des observations aussi exactes faites dans le pays paraissent être dues au talent d'un historien à qui on a fait

(2) Quinte-Curce, Liv. vii, ch. 5.

l'injuste reproche de s'abandonner à son imagination, de faire des descriptions extravagantes, dont l'autorité a été conséquemment dépréciée en raison du peu d'exactitude qu'on a cru remarquer dans son ouvrage.

L'évêque Lowth a rendu, par le mot de *sable ardent*, l'expression de *terre aride*, qu'on trouve dans nos Bibles (Isaïe xxxiv, 7), et le mot qu'il a choisi donne une idée juste et exacte du *Serâb* (1).

De Serd-Roud à Khosrou-Châh (2) onze milles. Ce village est l'un de ceux qui s'élèvent dans la belle et fertile vallée d'Ouz-Koh. En longeant la base de la même chaîne de hauteurs qui ceignent Tauriz et forment une branche de la montagne de Sahand, nous remarquâmes un village, des champs cultivés, dans tous les enfoncemens qui peuvent jouir de l'avantage d'être arrosés

(1) Voy. l'Isaïe de Lowth, ix, p. 88.

(2) Khosrou-Châh, le roi Khosrou. Khosrou est le même prince que les Grecs appellent Cosroès, en dénaturant son nom. (Note du traducteur.)

par quelque ruisseau. Onz-Koh , qui donne son nom à la vallée ainsi qu'au district , surprend les voyageurs accoutumés à l'aspect aride du reste de la Perse ; les hauteurs des environs , revêtues de belles forêts , ses villages cachés sous des bosquets touffus , son sol fertile et cultivé , tout rappelait à notre esprit ces contrées où un homme est comme un arbre ^{qui vit} planté par les eaux des rivières , qui produit du fruit de la saison , dont la feuille ne sèche jamais , et qui prospère toujours. Quoique la hauteur des arbres qui ombragent cette vallée ne soit que médiocre , les pics neigeux du Saband , qui s'élève brusquement au-dessus de la plaine , ont un effet grand et pittoresque.

Le lendemain , nous atteignons Dehkargân à dix-huit milles au-delà de Khosrouchâh ; jusqu'ici nous n'avions pas perdu de vue la montagne de Tauriz , mais ici elle disparut au moment où nous tournions un coude de la chaîne de montagnes sur notre gauche , elle nous restait au nord-est. Nous escaladons une hauteur pour jouir de la vue du lac de Chahy , parce qu'on nous avait

appris que de ce côté son lit est bas et profondément encaissé, mais nous fûmes trompés dans notre attente. A quatre milles de Khosrou-Châh, nous dépassons le village d'Elkbydjy ; nous chassâmes dans cet endroit un renard avec nos chiens ; d'immenses troupes de *bokara-kara* se firent aussi voir. Cet oiseau est très-rusé, il a soin de ne se laisser jamais approcher de trop près par un homme à pied armé d'un fusil ; pour les personnes à cheval, elles ne lui causent aucune appréhension. Non loin de Dehkhargân parut enfin le lac, il étendait ses eaux bleuâtres dans un pays sauvage, au milieu d'éminences abruptes, dont le trait le plus saillant est une immense chaîne de montagnes neigeuses qui borne l'horizon dans ces lieux.

Dehkhargân est une ville murée ; les arbres et les jardins occupent autant d'espace que les maisons ; l'approche en est très-pittoresque ; nos tentes ayant été dressées à l'une de ses extrémités, nous fûmes obligés de traverser les rues ; et, à notre grande surprise, loin d'apercevoir de temps à autre

une figure humaine regarder par-dessus un mur, comme dans toutes les villes de Perse, ou un groupe solitaire, les rues étaient encombrées de gens dont l'air occupé et les mouvemens animés nous apprirent qu'il se passait dans ce lieu quelque chose d'extraordinaire. C'était un *rouzy-bazar* ou jour de fête, preuve de la prospérité du pays, dont je n'avais pas encore été témoin, et qui nous confirma dans la bonne opinion que nous nous étions formée de la manière dont est administré ce district.

Sur le Meïdân, où les paysans s'étaient rassemblés, nous remarquâmes une mosquée terrassée, soutenue par des colonnes de bois. Nos tentes étaient placées au milieu de jardins dont les arbres, revêtus de leurs habits d'automne, diversifiaient agréablement la couleur générale et monotone du pays. Nous en trouvâmes les fruits excellens; ils sont abondans, surtout les raisins, les poires, les pêches; ces deux dernières rivalisent en bonté et en grosseur avec celles d'Ispahân; le meilleur vin que fabriquent

les Arméniens de Tauriz se fait avec le raisin de Dehkhargân.

Ce village est l'un des plus riches de ceux placés sous la juridiction de Ahmed-Khân; le maître de la maison où logea l'ambassadeur à Tauriz, l'un des plus riches fermiers de l'Aderbaïdjân, a de grandes propriétés dans ce village.

Le 24, nous nous dirigeons sur Chiramyn, village situé auprès du lac, et distant de trois farsangs de la halte précédente. A un farsang du chemin sur la droite, est une source d'eau ferrugineuse, et une seconde à deux farsangs plus loin. Après avoir découvert le lieu par où le lac épanche ses eaux, nous nous détournâmes du chemin pour aller visiter les pétrifications.

Cette curiosité naturelle consiste en plusieurs lacs ou marais extraordinaires, dont les eaux paresseuses, par une marche lente et régulière, se croupissent, réunissent leurs molécules et se pétrifient; leur concrétion produit une pierre d'une belle transparence, connue sous le nom de *marbre de*

Tauriz, dont sont composés une partie des plus beaux tombeaux de la Perse, et qui forme le principal ornement de tous les édifices remarquables de cette contrée. Ces marais, qui se trouvent placés l'un à côté de l'autre, occupent une étendue de terrain d'environ un demi-mille, et leur position se fait reconnaître aux amas confus et aux éminences formées de cette pierre dont les fragmens se sont accumulés en proportion des fouilles qu'on y exécute. Je n'ai rien aperçu en Perse qui mérite autant l'attention du naturaliste; et je n'ai jamais autant regretté mon ignorance dans cette matière, parce que j'ai senti combien il était important que ce fût un savant qui les fit connaître; cependant, plutôt que de passer sous silence la description d'un lieu que peut-être aucun autre Européen n'a eu l'occasion de visiter, et dans la description duquel je ne me suis pas borné aux renseignemens, je me hasarderai à donner les détails suivans de notre visite, en laissant au lecteur le soin de rectifier ce qu'il s'y trouverait d'imparfait.

Aux environs de ce lieu, la terre rend un

son sourd ; tout est sec et calciné ; et , quand on parvient à l'endroit même , on voit sourdre des marécages une source minérale considérable ; l'œil peut suivre toute la marche de la pétrification depuis le commencement jusqu'à la fin. Ici l'eau est limpide , là elle est déjà plus épaisse , et comme stagnante ; plus loin , elle est tout-à-fait noire , et , au terme de ses changemens , elle paraît comme une gelée blanche. Un de ces marécages qui est pétrifié , ressemble à une couche de glace ; et , avant que l'opération ne soit entièrement terminée , une pierre , lancée sur cette croûte , la brise et fait ressortir l'eau qu'elle recouvre. Quand l'opération est complète , une pierre ne fait plus aucune impression , et un homme peut marcher dessus sans crainte de mouiller ses souliers. En taillant cette pétrification , on peut suivre facilement les progrès curieux de la concrétion , et on reconnaît les différentes couches disposées comme autant de feuilles de papier les unes sur les autres. Telle est la tendance constante de cette eau à se pétrifier , que , dans les endroits où elle transsude par

bulles, la pétrification prend la forme d'un globule, comme si un enchantement les arrêtait dans leur course et les métamorphosait en marbre. Les bulles de pierres qui forment les échantillons les plus curieux de cette carrière extraordinaire contiennent quelquefois des particules de la terre par laquelle l'eau a transsudé.

La substance produite ainsi, est très-cassante, transparente, et quelquefois richement veinée de diverses couleurs, telles que le vert, le rouge et le jaune de cuivre. Elle se laisse tailler en pièces d'une dimension prodigieuse, et est susceptible d'un très-beau poli. Excepté le jonc, je n'ai vu croître dans cette eau aucune plante. La définition la plus correcte et la plus exacte qu'on puisse donner de ces marais, est de citer celle que donne Quinte-Curce du lac Ascanius: *Aqua spontè concrescens* (1).

La famille royale de Perse actuelle, dont les princes ne dépensent pas des sommes immenses en constructions d'édifices publics, n'a pas tiré beaucoup de pierres

(1) Liv. XI, ch. 12.

de ce lieu, mais les pièces immenses de ce marbre, taillées par ordre de Nadir-Châh, et qui gissent actuellement négligées au milieu d'innombrables fragmens, attestent la grandeur des projets de ce monarque. Cette pierre est d'ailleurs regardée comme un article de luxe si recherché, que le roi et les princes seuls, à l'exception des personnes auxquelles il accorde un firmân spécial pour cet objet, ont la permission d'en enlever; et, pour prouver combien quelquefois l'orgueil l'emporte sur l'avarice, il suffira de dire que la ferme de ce marbre n'a jamais paru sur les registres des finances de ses possesseurs actuels.

Un excellent point de reconnaissance pour se rendre aux marais dont nous venons de parler, est un pic dans les montagnes voisines, immédiatement au-dessous duquel elles sont situées. Elles se trouvent dans le nord, 30° ouest du village, et à deux milles de distance des bords du lac.

De notre campement de Chiramyn, nous jouissions d'un point de vue très-étendu sur le lac que borne au nord une chaîne de

montagnes. Sur ses bords, sont situés la ville de Salmas et le district fertile de Chehbester. La plaine de Tauriz, le désert séléniteux, les hauteurs et les vallées d'Ouz-Kob, l'enferment à l'est, tandis que la chaîne majestueuse des montagnes du Kourdistân, couvertes de neige, le termine à l'ouest. Un plateau et de vastes pâturages forment sa limite méridionale. On l'appelle communément *Deria-Châhy* ou la mer Royale; elle emprunte ce nom d'une péninsule d'environ douze farsangs de circonférence qui s'y projette au loin; il porte encore communément le nom de *Deriah-Meragha* ou *Deria-Ourmiah*, d'après celui des deux grandes villes qui s'élèvent dans son voisinage; on le désigne encore quelquefois sous celui de *Deriacheh* ou petite mer. Selon Mirkhond dans son *Adjaib-al-bouldân*, il est renfermé dans les limites de l'Arménie, et cet historien l'appelle *Deria-Armenistân*. Sa circonférence est, dit-on, de huit farsangs ou deux cent quatre-vingts milles (1), et tous les

(1) Il y a sans doute ici une erreur; huit far-

renseignemens que j'ai pris le représentent comme rempli de bas-fonds et d'écueils; sa plus grande profondeur n'excède pas trois ou quatre zers ou coudées; dans quelques endroits même, il en a à peine un seul. Ces renseignemens me furent communiqués par une personne envoyée à l'ambassadeur par le gouverneur de Meragha, pour lui servir de *cicerone*, et qui nous assura qu'il s'était rendu à Ourmiah en bateau. De plus il existait jadis, nous dit-il, une chaussée conduisant du village de Tchaouân à la ville d'Ourmiah. L'eau la couvre aujourd'hui, mais elle paraît encore assez dans les bas-fonds surtout, pour qu'on ne puisse douter de son existence; et notre homme prétendit qu'on peut traverser le lac sans avoir besoin de bateau. Comme cette chaussée n'a jamais servi aux habitans actuels, il ne put déterminer l'époque à laquelle elle a disparu, et

sangs, à une lieue et demie chacun, font douze lieues; ce qui donnerait quatre-vingt-seize milles anglais, à raison de trois à la lieue. (*Note du traducteur.*)

je ne me rappelle pas qu'aucun des plus anciens voyageurs en ait fait mention. Sa construction doit donc remonter à une époque très-reculée, puisque, si l'on en excepte le grand Châh-Abbas, aucun des princes modernes, qui ont régné sur la Perse, ne s'est distingué par des travaux d'utilité publique.

La même particularité qui se fait remarquer dans la mer Caspienne, la mer Morte et plusieurs lacs du globe, se retrouve ici. Le lac d'Ourmiah reçoit tous les jours une énorme quantité d'eau, et on ne lui connaît aucun débouché ; pas moins de quatorze rivières, de grandeurs différentes, se jettent dans son bassin ; et, quoique le caractère des rivières de la Perse en général me fasse supposer qu'aucune d'elles ne roule un aussi grand volume d'eau que le Jourdain (1), prises collectivement, elles ne pourraient manquer de le surpasser en grandeur. Eh bien ! loin de croître, ce lac a éprouvé une diminution visible ; ce qui me fait supposer que l'évaporation emporte une masse d'eau plus con-

(1) Shaw, Vol. II, p. 256.

sidérable que ne lui en fournissent les rivières qu'elle reçoit dans son bassin. Chahy, qui était autrefois entouré d'eau, a, pendant les deux ou trois années dernières, été attachée à la terre ferme, par un marécage empiétement évident de la terre ferme sur l'eau. La ville de Tchaouân et les districts de Dynâb, où l'on trouve aujourd'hui d'immenses plaines de sel, a été évidemment abandonnée par les eaux. La tradition locale, jointe à la conformation des montagnes environnantes, atteste qu'elles arrosaient jadis le pied des terres hautes du voisinage. Tout prouve qu'il s'est opéré des changemens considérables dans la profondeur des eaux du lac; la première autorité est la chaussée qui fut élevée sans doute à l'époque où ce lac n'était qu'un immense marécage; viennent ensuite les diminutions dont nous avons parlé plus haut; on peut en rendre compte, en supposant que les rivières qui alimentent son bassin en ont éprouvé elles-mêmes, la masse de leurs eaux dépendant presque entièrement du volume des torrens descendus des montagnes. Les rivières de la

Perse s'élèvent un jour au-dessus de leurs rives, et le lendemain à peine méritent-elles le nom de ruisseaux. Il devient donc ainsi impossible de calculer la proportion des eaux que reçoit le lac et celle qu'enlève l'évaporation. J'imagine que le moment de l'année où les eaux du lac sont les plus considérables est le printemps, époque de la fonte des neiges ; c'est alors que les torrens descendent avec violence du sommet des montagnes. La nature du petit lac salé qu'on aperçoit à droite du chemin, entre Odjân et Tauriz, donne à cette opinion une nouvelle force ; au printemps il reçoit ses eaux de la montagne, et pendant l'été l'évaporation seule suffit pour le mettre complètement à sec.

Le lac d'Ourmiah offre plusieurs ressemblances frappantes avec le lac Asphaltites ou mer Morte, d'après ce qu'en a dit Sandys (1), de même que celles de celui-ci, ses eaux sont épaisses et lourdes, et feu M. Brown, par l'analyse, y a trouvé le sel.

(2) Voyages de Sandys, 7^e édit., p. 110.

en proportion plus grande que dans les eaux de la mer même. Si les rivières y entraînent quelque poisson, il meurt sur-le-champ, au rapport des habitans. Nous avons vu des cygnes sur le lac d'Ourmiah auprès de la côte voisine de Chiramyr. Il fournit, ainsi que la mer Morte, tous les environs d'un sel d'une belle transparence, quoique les habitans préfèrent généralement le sel gemme qu'on tire des mines qui se trouvent dans le voisinage des pétrifications.

En outre de Chahy qui, quoique péninsule, porte néanmoins dans le pays le nom d'île, ce lac renferme quatre îles de hauteur et de grandeur différentes; elles sont petites et stériles, mais leur sommet blanchâtre les fait distinguer facilement de loin, et, par un temps clair, on les aperçoit de la montagne qui domine Tauriz. Il n'y a pas long-temps, nous apprit-on, ces îles renfermaient une race d'ânes sauvages que les Sefis y avaient autrefois lâchés, mais elle est actuellement détruite. Ils ont été remplacés par des serpens venimeux et autres reptiles; et ces îles ne sont utiles que parce qu'elles

fournissent une petite bruyère et d'autres combustibles à ceux des habitans qui veulent se donner la peine de les emporter. Chahy, nous dit-on, est habitée et contient douze villages; la petite vérole passe pour être inconnue parmi les naturels. Ils parviennent à un âge avancé sans la redouter; malgré cet avantage, elle est pour les Persans ce que fut jadis, pour les Romains, l'île de Gyarus; c'est là que le prince Abbas-Mirza envoie de temps en temps en exil ceux qui se sont rendus coupables, et cette punition est en horreur aux Persans.

De Chiramyn, nous nous rendons à Tchaoouân, en traversant une chaîne de montagnes stériles et de couleur sombre, et où l'on n'aperçoit quelques arbres que dans le voisinage des villages; l'argile domine dans le sol de ces montagnes, et dans quelques parties le chemin que nous suivions passe au milieu des couches profondes de rochers où le talc se fait reconnaître. Avant de quitter le pays plat qui s'étend autour du lac, nous aperçûmes le marécage qui joint Chahy à la terre. Bientôt il eut disparu à

nos yeux, ainsi que le lac lui-même ; mais quelques instans après il se fit encore voir, et se déploya à nos regards sur une plus grande surface, lorsque nous descendîmes des montagnes, vers Tchaouân. De cet endroit nous apercevions toutes les îles qui, placées en cercle, offraient l'apparence d'un petit archipel.

De Tchaouân on compte huit villages situés au-dessous ; les plus considérables sont Geltapéh, Djakler, Ayoub, Chyhr et Chirâz. Les tentes et les troupeaux de Baharlou couvraient la plaine ; une tradition répandue parmi les gens de cette tribu les fait émigrer de Turquie en Perse. Tchaouân est un grand village situé sur les bords d'une rivière considérable pour le pays ; elle prend sa source dans les montagnes de Sahand, et elle est une des quatorze que j'ai dit plus haut se jeter dans le lac. Elle s'appelle *Kaleh-Chai*, traverse la plaine où s'élève le village de Chicheouân et coule dans le voisinage de ce dernier. Trois bateaux entretiennent une communication entre Tchaouân et Ourmiab ; ils sont chacun du port de 50

à 60 *kherouárs* (20 tonneaux), et vont à rames et à voile.

Le lendemain, nous faisons halte au village d'Alkou, village situé sur une éminence, à trois farsangs de Tchaouân; de cet endroit nous voyons l'extrémité de la plaine s'étendre dans le nord. Elle se termine ici par des marécages, et un vaste terrain séléniteux, lequel, vu de la hauteur où nous nous trouvions, nous paraissait d'une blancheur éclatante. De ce village on aperçoit non seulement toute l'étendue du lac, mais encore le district fertile de Dynâb, qui se dessinait sur le sol desséché des plaines environnantes et le nombre de ses villages cachés par ses vastes vergers sous l'ombrage des arbres, et au milieu de riantes campagnes.

Nos tentes étaient déployées auprès d'un lieu que je crois ressembler beaucoup à l'*aire*, dont il est si souvent fait mention dans l'Écriture; c'est le *karmân gâh*, lieu où se réunit la récolte d'Ahmed-Khân; c'est là que se rend tout le blé récolté dans les

environs; il y est vanné, et envoyé ensuite dans ses magasins. Tout auprès s'élève une tour en briques crues; et, quand le blé y est réuni, on y place des sentinelles; précaution indispensable dans un pays où il n'existe aucune espèce de police. L'aire consiste en un terrain durci et nivelé; on le tient propre, et les gerbes y sont rassemblées. Dans quelques parties de l'Orient, on prépare le sol en y passant une couche de bouze de vache (1); mais les Persans ne prennent pas tant de précaution; et c'est sans doute au peu de soin qu'ils ont à balayer le terrain, qu'on doit attribuer la grande quantité de terre qu'on trouve dans le pain des paysans.

Le 27, nous atteignons Meragha, à trois milles d'Alkou; nous traversons un grand village appelé *Khormazerd*, dans une situation charmante, au milieu d'une vallée; les eaux courantes y abondent, et répandent la fertilité dans les campagnes des environs.

(1) Shaw, p. 255.

A trois milles au-delà, nous arrivons sous les murs de Meragha. Le premier objet qui attira nos regards à notre approche, est un pont de six arches de forme elliptique ; il est construit de briques rouges ; le travail est admirable ; il a été élevé par le gouverneur actuel sur la rivière Sapy qui coule auprès des murailles, à un quart de mille au-dessous : on lui en doit un second qui lui est parfaitement semblable par ses dimensions et le travail. Ils donnent à la ville un air de majesté que je ne m'étais pas attendu à lui trouver. Chacun de ces ponts conduit à une porte de la ville.

L'ambassadeur fut reçu par le fils du gouverneur ; ce jeune homme le pria d'excuser l'absence de son père, occupé, à neuf farsangs de là, sur la frontière du Kourdistân, à apaiser une révolte. Il nous accompagna jusqu'à nos tentes dressées dans la partie orientale de la ville, au pied d'un édifice rectangulaire en briques, d'une construction très-solide ; c'est un tombeau qui renferme, dit-on, les cendres d'un descendant de Djenghis-Khân. En nous quittant, il in-

fligea un prompt châtement à trois hommes qui avaient pillé un messenger à pied chargé de dépêches de l'ambassadeur au consul anglais de Baghdâd. Le plus coupable reçut deux mille coups de bâton sous la plante des pieds ; les deux autres , qui n'avaient été que simples spectateurs du crime eurent , l'un les narines , l'autre la langue percée avec une alène.

Maragha s'élève dans une vallée longue et étroite , qui court à peu près nord et sud ; la ville qui est de forme oblongue , mais irrégulière , partage en deux la vallée. A l'ouest , elle est ceinte par une chaîne basse de collines , nivelée par Holagou , roi de Perse , petit-fils de Djenghis-Khân , pour faciliter les opérations de l'observatoire magnifique qu'il avait fait construire dans ce lieu. C'est là qu'observait les mouvemens des corps célestes Nassir - ed - dyn - Thoussy (1) , ce célèbre astronome , assisté des plus fameux astrologues de ce siècle. On aperçoit encore

(1) Il s'appelait *Thoussy*, parce qu'il était de la ville de Thous. (*Note du traducteur.*)

les restes de cet observatoire, ils s'appellent *zych*; quelques personnes leur donnent le nom de *razad*, et la surface horizontale des hauteurs voisines atteste l'immensité du travail qu'exigea la construction de cet édifice.

La ville est bornée à l'est par une chaîne de hauteurs qui vont se réunir graduellement à de hautes montagnes. Le mont Sahand, dont la forme affecte celle d'une aire, reste au nord 37° est de Meragha, et donne naissance à la rivière Safy dont les eaux, par beaucoup de saignées, vont arroser les campagnes des environs. Au moment où nous la passâmes, elle était presque à sec, et le pont qui la traverse me parut être un ouvrage d'ostentation plutôt que d'une utilité véritable; cependant les pierres immenses et les rochers dont son lit est confusément hérissé attestent son impétuosité à l'époque des inondations.

Meragha est commandée de toutes parts par les hauteurs qui l'entourent; vue du sommet de ces éminences, cette ville n'offre qu'une suite continuelle de maisons en terre, sans un édifice remarquable qui puisse

attirer les regards d'un étranger. Dans la partie nord-est se trouve un vaste cimetière, où l'on voit plusieurs pierres antiques avec des inscriptions koufiques; sur quelques-unes sont sculptés des arcs et des flèches, des lances et des boucliers, qui apprennent qu'un guerrier repose dans ce lieu. Celles des mollâhs et des savans qui portent un livre et une table à lire; des pics (1), des truelles, etc., indiquent la sépulture d'un maçon, et ainsi de suite. Sur une pierre est représenté un homme à cheval; cette particularité apprend que celui qui a été enseveli à cet endroit est un chiyte, et non pas un sunnyte, parce que ce dernier regarde comme une impiété de représenter une figure humaine (2).

(1) Le texte anglais se sert du mot *hammer*, qui signifie marteau; mais cet outil n'étant pas en usage parmi les maçons, je lui ai substitué celui de pic. (*Note du traducteur.*)

(2) Les Turcs et les autres Sunnites ne veulent pas sculpter ou peindre des figures d'objets animés, parce qu'ils prétendent qu'au jour de la résurrection toutes ces petites figures viendront redemander leurs âmes à celui qui les aura faites. (*Note du traducteur.*)

Meragha est ceinte de murs ; mais ils sont tellement en ruines dans quelques endroits qu'on peut entrer dans cette ville sans passer par la porte. On y trouve encore des ouvrages extérieurs , des tourillons comme ceux de Téherân , et plusieurs autres objets qui prouvent qu'elle a été jadis bien plus florissante qu'aujourd'hui. Les Persans la considèrent d'ailleurs comme l'une de leurs villes les plus anciennes ; Balkh est celle dont la construction remonte à la plus haute antiquité ; vient ensuite Sultaniéh , puis Meragha , quoique l'historien qui a écrit la vie de Djenghis-Khân (1) en parle comme d'une ville moderne bâtie par le khalife Merouân , dernier prince de la famille des Ommiades , lequel florissait vers l'an 127 de l'hégire (2).

Mon intention était de faire des observations au méridien pour déterminer sa position ; mais le ciel ne cessa pas d'être couvert. Les tables d'Ulug-Beg placent Meragha au

(1) Traduction de Petis de la Croix, p. 328.

(2) L'an 727 de notre ère. (*Note du traducteur.*)

37° 20' de lat. septentrionale, et le traducteur de l'histoire de Djenhis-Khân lui donne la même position, ce qui me fait présumer qu'il a tiré ce passage de la même source.

A un farsang de distance au milieu des montagnes, dans le sud 12° ouest, se trouvent plusieurs sources minérales qui méritent l'attention; elles sortent de la terre avec différens degrés de force sur les bords d'un ruisseau qui coule auprès d'un village abandonné, et se nomme *Chaibâgh*, ou la rivière du jardin. Les plus remarquables sont au nombre de deux, placées l'une à côté de l'autre; l'une froide, l'autre tiède. De l'autre côté de la rivière il en est une autre qu'on voit sourdre du rocher avec une force inégale; quelquefois elle sort tout-à-coup avec violence; dans un autre moment, elle coule goutte à goutte. L'eau de ces sources est très-ferrugineuse, et le goût en est extrêmement désagréable. Elles sont inconnues à la masse générale du peuple du pays, quoique leur existence soit indiquée par Mirkhond dans son *Ajaib-el-Bouldân*. Une

autre source toute semblable à celle-ci par la nature de ses eaux sort de terre, dans le voisinage de la ville, dans un endroit qui porte le nom de *Babagerger*; mais elle est beaucoup plus abondante que les autres sources réunies. On la voit sourdre de terre par bulles qui tombent dans un bassin de quinze pieds de diamètre; le volume de ses eaux est assez considérable pour former un gros ruisseau; mais, à quelques pas au-delà du bassin, elle forme une concrétion, et se pétrifie, qualité que possèdent assez fréquemment les sources minérales qui abondent dans le pays. Les naturels se baignent dans le bassin de *Babagerger*, et en regardent les eaux comme souveraines contre les maladies cutanées.

Le lendemain de notre arrivée à *Meragha*, l'ambassadeur reçut la visite de *Ahmed-Khân*, qui avait ajourné son expédition contre les kourdes pour venir complimenter son hôte. Ce chef est un de ces personnages qui, aujourd'hui, dans l'Orient, réalisent dans toutes leurs actions plusieurs des faits cités par l'Écriture - Sainte au sujet de la

vie et des habitudes des anciens patriarches; de même qu'Isaac : *Il a des brebis, des bœufs, de l'argent, de l'or, des serviteurs, des servantes, des chameaux et des ânes, etc.* (1). Ses manières et son extérieur sont ceux de Jacob ; mais *Jacob était un homme simple, et il demeurait retiré à la maison* (2). Quoiqu'âgé de quatre-vingt-dix ans, il pourrait encore être le modèle de la santé et de l'activité. Sa barbe est parfaitement blanche, et à peine son habit le distingue-t-il de ses bergers; il passe cependant pour être extrêmement riche ; et, entre autres preuves qu'on m'en donna, on me dit que les semences seules de ses champs s'élevaient à 700 *keroûârs* (700,000 liv. angl.). Il élève une race de chevaux excellens et très-estimés dans toute la Perse ; il est un des hommes les plus âgés de la contrée, et on le désigne

(1) Dedit ei Dominus oves et boves, argentum et aurum, servos et ancillas, camelos et asinos. (*Genèse*, ch. xxiv, v. 35).

(2) Jacob autem vir simplex habitabat in tabernaculis. (*Genèse*, ch. xxv, v. 27.)

sous le nom de *Reich-sefid* (barbe blanche), de l'Aderbaïdjân.

L'ambassadeur lui rendit ensuite sa visite, et ils se firent mutuellement des présents suivant l'usage. Le 30 octobre nous nous remîmes en route, et nos tentes étaient dressées au village de Mourdy, à huit milles de Meragha ; à quatre milles de notre campement, nous quittâmes le chemin pour aller visiter sur la droite, dans les montagnes, une caverne dont Ahmed-Khân nous avait parlé comme d'une merveille de la nature. Nous traversâmes des sites sauvages dans ces lieux élevés et effroyables, jusqu'à ce que nous fûmes arrivés sur les bords d'une rivière qui coule dans une vallée profonde. Ici nous descendîmes de cheval, et escaladâmes une montagne escarpée et difficile, au sommet de laquelle est placée la caverne. Notre conducteur était un Iliât ; notre mihmândâr l'ayant arrêté sur la route qui conduit à la ville, l'avait forcé de nous servir de guide ; il gravit l'escarpement de la hauteur avec une grande facilité, tandis que nous pouvions à

peine faire dix pas sans être obligés de nous asseoir pour reprendre haleine. Ayant enfin atteint l'objet de nos recherches, nous trouvâmes une cavité naturelle, d'une dimension très-grande, refuge admirable dans les temps d'anarchie, mais du reste sans rien qui prouve le travail de l'homme; sur la montagne opposée nous aperçûmes un troupeau de chèvres sauvages, et sur le bord de la rivière nous reconnûmes les vestiges de la patte d'un lion. A notre retour de cette expédition fatigante, deux hommes qui appartenaient à quelques tentes noires placées dans l'enfoncement de la montagne, vinrent à nous, et demandèrent, en forme, à l'ambassadeur, qu'il voulût bien descendre de cheval et aller prendre chez eux un déjeuner; mais, pressés d'arriver à notre campement, nous fûmes obligés de refuser leur offre hospitalière.

Une rivière qui a sa source dans le mont Sahand et va se jeter dans le lac, passe à Mourdy et porte le nom de *Mourdy-Chai*.

Le lendemain nous atteignons Bilkabâd, après avoir traversé un pays où il faut sans

cesse monter et descendre des hauteurs peu considérables; ce terrain semble avoir une tendance à devenir plateau, de même que les hauteurs de Meragha; ce pays est à une élévation considérable, et son sol, composé d'un terreau noir, se cultive sans avoir besoin des irrigations artificielles nécessaires aux terres basses. C'est ainsi qu'est cultivée la plus grande partie du vaste district de Khalcal, aussi produit-il du blé dans une abondance merveilleuse. Les Persans établissent une très-grande différence entre les terres qui sont arrosées par la pluie et autres causes naturelles, et celles qui le sont par des canaux, des saignées et autres moyens artificiels. Les premières portent le nom de *deyim* et sont beaucoup plus estimées que les autres; peut-être est-cela ce qu'entend Moïse lorsqu'il dit aux Israélites : *Car la terre dont vous allez entrer en possession n'est pas comme la terre d'Egypte d'où vous êtes sortis, où, après qu'on a jeté la semence, on arrose avec le pied comme un jardin; mais la terre dont vous allez entrer en possession est une terre de montagnes*

et de vallées, et qui boit l'eau de la pluie du ciel (1). Cette distinction établie entre les plaines et les terrains élevés sera sentie parfaitement par tous ceux qui ont voyagé dans l'Orient; dans ces contrées, la différence d'élévation produit un changement agréable dans le climat; les hauteurs sont un paradis, comparativement à la chaleur oppressive des plaines. *L'arrosement avec le pied* a été en quelque sorte expliqué par Shaw (2). Ce voyageur dit qu'un jardinier égyptien conduit de l'eau d'un ruisseau à un autre; il est toujours prêt, si l'occasion l'exige, à arrêter

(1) Terra enim, ad quam ingrederis possidentiam, non est sicut terra Egypti, de qua existi, ubi jacto semine in hortorum morem aquæ ducuntur irriguæ; sed montuosa est et campestris, de cœlo expectans pluvias. (*Deutéron.*, ch. xi, v. 10 et 11.)

Nota. M. Morier ayant suivi, dans ce passage, ainsi que dans plusieurs autres, tels que ceux de Judas et de Tamar, I, 111, celui de Joseph, II, 54, la traduction faite par l'église protestante; le sens qu'il a adopté diffère matériellement de celui de la Vulgate, comme on doit s'en apercevoir à la lecture. (*Note du traducteur.*)

(2) Vol. II, p. 267.

les progrès de l'eau et à changer la direction de sa marche en retournant la terre contre elle avec son pied, et en ouvrant en même temps avec son hoyau une autre tranchée pour la recevoir. Il en est de même en Perse et en Turquie; mais aussi doit-on dire qu'il faut du travail pour veiller au progrès de l'eau à travers les canaux pour leur donner une direction convenable (1).

Le 1^{er} novembre, nous arrivons à Tchigyn, après avoir traversé une contrée nue et sans nul agrément, couverte des tentes de la grande tribu des Schekahghy qui s'étend sur toute la surface de ce district; et, quelques milles avant de descendre dans la vallée où étaient dressées nos tentes, nous jouissions d'un point de vue très-étendu sur un pays haché de petites hauteurs volcaniques d'un aspect aride, et au-delà dans le lointain

(1) L'Egypte est aussi fertile et même beaucoup plus que la terre de Chanaan; mais l'usage des eaux du Nil exige la plus grande attention à agir ainsi, particulièrement dans les années où la crue du fleuve n'est pas considérable.

on découvrait les pics neigeux de Savalân dans le nord 43° est.

La montagne de Sahand offre une apparence très-remarquable par la différence entre le revers méridional et celui qui regarde le nord; celui-ci est toujours couvert de neige, tandis que l'autre en est entièrement libre.

Notre première station devait être à Gultapeh, un farsang au-delà, mais nous le trouvâmes entièrement abandonné par ses habitants qui, suivant une coutume très-répandue en Perse, lorsqu'ils sont trop vexés par la tyrannie des autorités, émigrent en masse, et vont s'établir ailleurs. A Tchigyn passe une rivière appelée *Karangou*, dont les eaux sont, dit-on, les meilleures de l'Aderbaïdjan. Elle coule de l'est à l'ouest, tombe dans la rivière Mianéh, et va se jeter de là dans le Kizil-Ouzen. Nous remarquâmes que nous avions traversé dans ce court espace un plus grand nombre de rivières que dans aucune de nos premières excursions. Dans cette province, chaque vallée a son ruisseau, sur les rives duquel

nous apercevions toujours un grand nombre de poules d'eau.

De Tchigyn nous allâmes à Seraskend; et, passant par Gultapeh, nous jouissions d'une très-belle vue du mont Sahand qu'entourent d'autres pics élevés. Depuis cet endroit, nous ne pûmes qu'être étonnés de la suite continuelle des collines que nous traversions; le sol en est admirable pour la culture du blé. Nous arrivons enfin à une vallée couverte de villages, dont nous en comptâmes cinq dans un espace d'un pareil nombre de milles; dans ce fond coule une autre rivière qui, de même que le Karangou, se rend dans le Mianèh, et a sa source dans le Sahand : c'était la cinquième de celles qui ont la leur dans cette montagne. On nous apprit qu'à six farsangs de Bilkabâd est une ruine antique appelée *Tahkt-Soleïmân*. Quant à son âge et au style de son architecture, la manière vague dont les Persans nous en firent la description ne put nous l'apprendre.

Seraskend est le chef-lieu du district de *Hacht-rond* ou les huit rivières, nom que

lui a fait donner l'abondance de ses eaux; elles se rendent toutes dans le Mianèh, d'après ce que nous dirent les habitants. Ce district est l'un des plus beaux que nous ayons vus; il est riche en blé, la population y est nombreuse, les villages multipliés; une culture superbe couvre les pentes des collines: c'est surtout du côté où nous arrivâmes à Seraskend que cette culture est remarquable. Le gouvernement de cette partie du pays est entre les mains de l'un des fils de Ahmed-Khân de Meragha. En arrivant à un village à 4 milles de notre station, une personne chargée par lui de recevoir la légation vint au-devant de l'ambassadeur, et nous apprit qu'à un farsang du chemin au-delà de Seraskend on a trouvé les ruines d'un château dont Zoak passe pour être le fondateur (c'est le cinquième roi de la dynastie Pychdâdienne, selon l'histoire persanne); mais il se trouve placé sur un rocher perpendiculaire si escarpé, que le récit des difficultés qu'on éprouve à y parvenir nous ôta l'envie d'aller le visiter.

Notre première station à Khatinabâd, à

quatre farsangs de la précédente. Après avoir fait quatre milles, nous dépassons le village de Gulidjeh, puis deux ou trois autres qui, réunis, portent le nom de Aly-Abâd. Le pays que nous traversons est parfaitement semblable à celui de la veille; le sol en est riche, le terrain ondulé, les collines cultivées jusqu'au sommet. Le Sahand se laisse apercevoir sur un nouveau point de vue, à une immense distance, par la gelée blanche du matin. La population du village de Katinabâd était jadis considérable; mais un meurtre commis depuis peu de temps par un des habitans, fournit à Abbas-Mirza un prétexte de frapper ce village d'une avanie si forte, qu'une partie des habitans a pris la résolution d'émigrer. Dans la journée, nous entrâmes dans le district de Germeroud, séparé au nord et au sud de celui de Serâb par une colline prolongée qui, dans le dialecte turc des habitans, porte le nom de *Bouz-Gouch*; mais en persan pur, elle s'appelle *Bouz-Koh*, la montagne des chèvres sauvages.

Le 4 novembre, nous nous levons par un


épais brouillard, et nous nous dirigeons sur Bolagh; le pays ressemble à ces plateaux du Nord couvert d'une gelée blanche. J'ai déjà parlé des brouillards, et, dans cette partie de la Perse, ils couvrent fréquemment le sommet des montagnes, mais descendent rarement dans les plaines. Les Grecs, dans leur retraite, à travers les montagnes de la Carduchie, se trouvèrent séparés de l'ennemi par un brouillard (1), et celui dont nous nous trouvions enveloppés était si épais qu'à peine pouvait-on distinguer les objets à trente pas. Mais à midi le soleil vint à notre secours, et, comme par un effet magique, le brouillard se dissipa, en nous laissant apercevoir une vaste étendue de montagnes hachées de ravines profondes; devant nous s'étendait le Kafelân-Koh, tandis que la plaine de Mianêh se découvrait au milieu d'un précipice sur la chaîne la plus rapprochée.

Nous aperçûmes Bolagh dans le lointain, placée dans un site pittoresque sur le bord

(1) Anabasis, Liv. iv.

d'un précipice ; Germeroud passe pour être plus chaud que Hachtroud ; sans baromètre , il nous fut facile de reconnaître , à la simple température , que nous nous trouvions à une grande élévation , fait confirmé par la hauteur progressive des collines sur lesquelles s'était dirigée notre route.

Le 5 novembre, nous descendons graduellement dans la plaine chaude de Mianéh, et, le 23, nous nous trouvions de nouveau à Téherân, sans avoir éprouvé aucun mauvais temps depuis notre départ de Tauriz.



CHAPITRE XX.

L'AMBASSADEUR du roi de Perse revint à Téherân, peu de temps après l'arrivée de la légation anglaise dans cette ville ; il était porteur du traité préliminaire conclu avec la Russie. Le traité fut rédigé, conformément à l'usage, avec le moins d'hyperboles emphatiques et d'images à l'orientale dont l'idiome persan fût susceptible. Dans le préambule où le rang des plénipotentiaires respectifs fut spécifié, le général de Rtischeff, non content de prendre le caractère de commandant en chef de la Géorgie, y fut désigné comme chevalier de plusieurs ordres ; tous, malgré la difficulté de rendre parfaitement intelligibles, dans la langue persanne, des détails pareils, furent expliqués tout au long. Le plénipotentiaire persan n'ayant point d'ordre de chevalerie, ses titres parurent moins importants que ceux du général russe (quoi-

qu'il eût su tirer avantage de tous ceux dont on gratifie si libéralement les grands seigneurs persans); il fut frappé d'abord de la difficulté d'égaliser en distinctions personnelles le négociateur étranger; mais se rappelant que son souverain lui avait, à son départ, fait présent d'un de ses cimenterres et d'un poignard enrichi de pierres précieuses, ce qui est en Perse une distinction particulière, et l'avait revêtu d'une de ses robes de schâll, honneur très-extraordinaire, voici les titres qu'il prit dans le préambule du traité : « Honoré des dons spéciaux du mo-
 « narque, seigneur du poignard enrichi de
 « diamans, du cimenterre garni de pierres
 « précieuses, et de *l'habit de schâll aupara-*
 « *vant porté par sa majesté.* »

Un titre pareil doit paraître ridicule à nous autres Européens; mais on se rappellera que faire cadeau d'une robe, comme marque d'honneur dans l'Orient, est une des plus anciennes coutumes dont fassent mention l'histoire sacrée et l'histoire profane. Ce que l'Écriture rapporte de l'amitié de Jonathan pour David, apprendra com-

bien est grande la distinction de donner en présent un habit qu'on a déjà porté : *c'est pourquoi il se dépouilla de la tunique dont il était revêtu, et la donna à David avec le reste de ses vêtements, jusqu'à son épée, son arc et son baudrier* (1). Nous lisons aussi dans l'histoire de Mardochée : *Il faut que l'homme que le roi veut honorer soit vêtu des habits royaux; qu'il soit monté sur le même cheval que le roi a coutume de monter, qu'il ait sur la tête le diadème royal* (2).

Par ce traité, la ligne des frontières, entre les deux empires, dut commencer à l'extrémité de la plaide d'Adineh-Bazar, courir directement à travers le Saharab, ou désert de Moghân, à l'ouest d'Yedibolouk sur l'A-

(1) Nam expoliavit se Jonathas tunica quâ erat indutus, et dedit eam David et reliqua vestimenta sua, usque ad gladium et arcum suum, usque ad baltheum. (1^{er} Livre des Rois, ch. XVIII, v. 4.)

(2) Homo, quem rex honorare cupit, debet indui vestibus regis, et imponi super equum qui de sella regis est, et accipere regium diadema super caput suum. (Esther, ch. VI, v. 7 et 8.)

rares, traverser ici ce fleuve, en suivre la rive septentrionale jusqu'à sa jonction avec le Kapanek-Chai, derrière la hauteur de Megri. Les limites du Karabâgh et de Nakhchivân furent marquées par une ligne tirée depuis la rive droite du Kapanek-Chai jusqu'au sommet des hauteurs de Pembek et d'Alygez. De ce point, la ligne se continuait depuis le sommet des montagnes de Pembek, vers l'angle de la limite du Chérakil, se dirigeait alors le long du sommet des pics neigeux, et, passant par Aked, longeait les limites de Chérakil, entre le village de Mistry; la frontière devait se terminer à la rivière Arpachai.

Pour parvenir à la conclusion d'un traité de paix définitif, il était nécessaire d'envoyer une ambassade à l'empereur de Russie, et Mirza-Aboul-Hassan-Khân fut choisi pour représenter sa majesté persanne, et nommé à cet effet ambassadeur extraordinaire, et ministre plénipotentiaire auprès de la cour de Russie. Ses manières affables et conciliantes, jointes à la connaissance des coutumes de l'Europe qu'il avait acquise pen-

dant son séjour en Angleterre, lui avaient mérité les bonnes grâces de toutes les autorités russes en Géorgie ; ce fut cette raison qui le fit choisir, et le Châh désirait, par la nomination de cet envoyé, donner à l'empereur une marque de son amitié.

La cour fit de grands préparatifs pour donner à cette ambassade un effet imposant. L'ambassadeur reçut une suite nombreuse de domestiques, des habits d'une rare magnificence, et toutes sortes d'objets très-riches. On réunit de toutes parts les présens les plus superbes qu'on put trouver pour sa majesté l'empereur de toutes les Russies ; des chevaux arabes, des esclaves abyssiniens (1), des perles de Bahrein, des schâlls de Cache-

(1) Les musulmans les appellent *habechy* (Habech est le nom arabe de l'Abyssinie) et en font le plus grand cas, à cause de la réputation de fidélité dont ils jouissent. On voit souvent des Abyssiniens auprès des princes, dont ils ont la confiance. Les eunuques abyssiniens sont chargés de la garde du harem à la Porte-Ottomane. Leurs femmes sont renommées dans l'Orient pour leurs vertus domestiques et leur chasteté. (*Note du traducteur.*)

naire, des brocards et des étoffes de soie d'Ispahân formèrent les principaux, auxquels on ajouta deux des éléphants du roi, envoyés en présent de la ville de Herât.

Le roi de Perse pria l'ambassadeur anglais, pour qu'il pût veiller à ses intérêts ultérieurs, de retourner en Angleterre par la Russie; et, comme il eût été incommode aux deux ambassadeurs de voyager ensemble à cause de leur suite nombreuse, sir Gore Ouseley partit le premier, et deux mois après Mirza-Abouï-Hassan-Khân se mit en route.

Il fut décidé que je serai chargé des affaires diplomatiques sur les frontières de Perse et de Russie; j'accompagnai donc jusqu'à cet endroit son excellence, et le 18 mai 1814 nous atteignîmes Tauriz; toutes les affaires que nous avions à expédier se trouvant terminées, nous nous remîmes en route le 26 au matin.

Après avoir traversé le pont très-étendu qui traverse la rivière Ahgy, au lieu de prendre le chemin de gauche qui conduit sur les bords du lac et à Khoi, nous suivons celui

qui mène directement au nord par les villes de Sofiân, Marand, etc., etc. Nous faisons halte à un village sur la gauche du chemin, à treize milles de Tauriz, appelé *Sahalân*, et qu'entourent de vastes campagnes semées en blé. Le sol de la plaine entière jusque sur les bords du lac étant fortement imprégné de sel, cède à la pression des pieds lorsqu'il est arrosé.

Le lendemain au matin nous arrivons à Sofiân après avoir fait douze milles. Ce grand village, qui contient quatre cents maisons, appartient à Mirza-Bouzurck; il est situé à l'intersection des bases de deux montagnes qui forment un des traits les plus remarquables de la contrée aux alentours de Tauriz. Dans le voisinage est un petit bois de jujubiers (1); le fruit par sa couleur et sa forme ressemble à l'olive. A son arrivée dans ce lieu, l'ambassadeur fut reçu par un deta-

(1) M. Morier se sert ici du mot *sindjid*; mais, comme il a dit plus haut que le *sindjid* était un jujubier, nous avons cru devoir le traduire par ce mot. (Note du traducteur.)

chement de cent cinquante hommes disciplinés à l'européenne, habillés et armés à l'anglaise ; ils saluèrent l'ambassadeur à son passage, et l'accompagnèrent en battant du tambour jusqu'à ce qu'il fût arrivé à ses tentes ; les armes furent alors mises en faisceaux, et ils montèrent la garde autour du camp pendant le reste du jour et la nuit suivante.

Le 17 nous atteignons Marand, à la distance de dix-sept milles ; le chemin se fait par une étroite vallée, marécageuse dans quelques parties, jusqu'à l'endroit où commencent les pâturages, ou Tchemen d'Yam, au milieu desquels se trouve un caravanseraï en ruines. Ce Tchemen, dont les bornes sont formées d'un côté par une haute chaîne de montagnes couvertes de neiges éternelles, et l'autre par des hauteurs verdoyantes, où se projettent çà et là des rochers, est l'un des campemens d'Abbas-Mirza pendant l'été. L'herbe superbe qui couvre ces plaines est exclusivement réservée au bétail et à la cavalerie du prince. Ici le chemin tourne brusquement à droite du côté

des plaines riches et verdoyantes de Marand, couvertes de villages, et parfaitement cultivées. L'ambassadeur fut reçu par Nezer-Aly-Khân, gouverneur du district, à la tête de cent cavaliers parfaitement montés; et, en approchant de la ville, nous eûmes encore à essuyer l'ennuyeux cérémonial de marcher avec un grand corps d'infanterie qui nous précéda jusqu'à notre campement. Ces hommes ne représentaient pas mal des soldats; ils marchaient très-bien par files; leur habit uniforme était une jaquette d'étoffe verte, avec des paremens rouges, et ils me parurent avoir grand soin de leurs fusils, qui étaient extrêmement propres et brillans. Un détachement fut chargé de monter la garde devant nos tentes, comme ceux de la station précédente.

Marand est un grand village éparpillé, que commande d'un côté un petit fort, sur une hauteur; il est bien déchu depuis l'époque où Chardin le visita; ses maisons étaient alors au nombre de deux mille cinq cents, et à peine aujourd'hui pourroit-on en trouver cinq cents. Le faux rapport que ce village

renferme les restes de la mère de Noë nous fit aller à l'endroit qu'on indiqua, mais nous nous n'y trouvâmes que deux mollâhs très-ignorants qui, nous ayant conduits à l'angle d'une mosquée, nous dirent que, selon la tradition, c'était là le lieu qui renfermait les restes de la mère de ce patriarche; mais du reste il leur était impossible de décider si la tradition n'était point fausse. Ils nous montrèrent alors un très-grand édifice, dont l'extrême solidité de la construction atteste qu'il fut élevé dans un temps plus florissant que celui-ci; il est surmonté de plusieurs dômes, tous détachés les uns des autres; chacun repose sur quatre colonnes carrées de dimensions égales. Dans l'un des coins est un fronton couvert d'ornemens, qui ressemble plutôt à un autel chrétien qu'à tout autre objet musulman, ce qui ne donne pas peu de poids à l'un des contes dont cet édifice est l'objet; savoir que c'est une ancienne église arménienne.

Nous marchons le lendemain, en suivant la rive de la plaine, vers Kochk-Serai, joli village situé à l'extrémité d'une chaîne

de montagnes, et dominé par un rocher remarquable, de forme conique, qui se détache des terres environnantes, et parfaitement semblable à la montagne du *Pain de Sucre*, à l'entrée de Rio-Janeiro, au Brésil. Les habitans appellent ce rocher *Ketch-Kalehsi*, ou la montagne des chèvres, parce que, selon eux, ces animaux peuvent seuls l'escalader.

Le 30 nous marchons dans la même direction, et nous faisons halte au sein des montagnes à Zendjiréh, village qui offre un point de vue charmant par sa situation au milieu de rochers de formes très-pittoresques. Les montagnes, dans cette partie du pays, ne présentent pas cette apparence volcanique et stérile qu'elles ont dans le reste de la Perse. Elles sont couvertes, jusqu'au sommet, d'un tapis de verdure; quelquefois une forte ondée, tombée pendant la nuit, leur donnait le lendemain un air de fraîcheur auquel ajoutait un nouveau charme, leur contraste avec quelque masse de rocher isolée, ou une large pièce de terre rougeâtre.

De hautes montagnes dominant ce village de toutes parts, et cette situation donne, dit-on, à la chaleur une intensité étouffante; nous fûmes néanmoins assez heureux pour remarquer tout le contraire; car, pendant toute la journée, l'air fut rafraîchi par des ondées fréquentes, tandis que des vallées voisines retentissaient des éclats du tonnerre.

Nous quittons la plaine le 31, et, par des sentiers tortueux qui traversent des montagnes agrestes et difficiles, nous arrivons au village de Valdiân, dans une situation charmante. A six milles trois quarts de Zendjiréh, nous aperçûmes le mont Ararât qui nous restait dans le nord 28° ouest, et, derrière nous, la montagne conique de Ketch-Kalehsi, me fournit une suite de points qui m'ont été extrêmement utiles pour la construction de ma carte. La Perse est très-favorable aux observations géographiques, et on y trouve partout des traits saillans, tels que les monts Ararât, Sahand, Savalân, le Demawend et l'Elwend, qui tous offrent des

points très-propres à déterminer la position relative de plusieurs grandes villas.

Cette partie du pays abonde en sangliers ; ils y sont en si grand nombre que le prince, en une seule partie de chasse, en tua dernièrement dix-huit. Les paysans, pour prévenir les déprédations de ces animaux, dans leurs champs de blé et de coton, les tuent partout où ils les rencontrent ; mais ils ont une aversion prononcée pour sa chair. Un de nos domestiques fit lever un sanglier énorme (aussi grand que son cheval, selon son rapport) ; cet animal, attaqué par nos chiens qui n'avaient jamais eu en tête un aussi grand adversaire, en tua un à ses yeux.

Le 1^{er} juin, nous continuons notre route dans les montagnes, en descendant graduellement dans la vallée de Khoi, que sa culture florissante, l'abondance de ses eaux, ses vastes pâturages, et sa nombreuse population rendent égale à toute pareille étendue de pays, soit en Perse, soit en toute autre contrée. Sa forme est presque ovale, elle a

quinze milles de long sur dix de large ; une chaîne de montagnes l'environne , quoique non boisée , comme toutes les autres ; elle se distingue par sa forme extraordinaire et sa vaste étendue. Le riz et le coton ne sont pas les seules productions de cette vallée ; elle donne encore du blé en abondance. Le sol en est si dur , que les paysans sont quelquefois forcés d'atteler dix paires de buffles à la charrue ; lorsque celle-ci est à l'ouvrage , deux ou trois hommes , selon la force de l'attelage , placés sur le joug , excitent les bestiaux en chantant d'un ton élevé une chanson qui , entendue dans le silence du matin , fait un effet assez agréable. La charrue , dans ces cantons , est beaucoup plus compliquée que celle dont se servent les cultivateurs des provinces méridionales de la Perse , et creuse les sillons beaucoup mieux ; le blé vient ici beaucoup plus épais , et la quantité en est meilleure que dans d'autres provinces. C'est au perfectionnement de cet instrument qu'on doit attribuer cet avantage , ainsi qu'à l'abondance des eaux qui arrosent cette plaine.

Les Arméniens forment la population de plusieurs de ces villages. En passant par l'un d'eux, nous aperçûmes, au sommet d'une maison, une planche suspendue entre deux bâtons. Elle remplace la cloche, et, lorsqu'elle est frappée, elle rend un son qui se fait entendre à une certaine distance, et sert à appeler les peuples à la prière.

Nos tentes furent dressées sous les murs de la ville, et, avant d'y arriver, nous fûmes encore reçus par un détachement d'infanterie vêtu de rouge. Cette ville obéit à Feth-Aly-Khân, fils du Reich-Sefid, ou ancien de la tribu des Kadjars. Sous prétexte de son alliance à la famille royale, il refusa de venir recevoir l'ambassadeur, et même de faire la première visite. Vers le soir, cependant, nous vîmes arriver, de sa part, un plat de laitue et deux de confitures, le tout accompagné d'une longue kyrielle de complimens; mais l'ambassadeur refusa de recevoir le présent, et répondit aux belles paroles du messager par des reproches qu'il le chargea de faire au jeune seigneur pour son impolitesse.

Le gouvernement persan a cherché à fortifier Khoi dans les règles de l'art, d'après un plan fourni par l'un des officiers attachés à l'ambassade du général Gardanne. Ces fortifications ont coûté au prince Abbas-Mirza des sommes considérables, et c'est l'instabilité du travail et la mauvaise qualité des matériaux qui ont causé les plus grandes dépenses. Il s'est cependant déterminé à compléter les fortifications, et nous trouvâmes sur les lieux quelques centaines d'ouvriers occupés à travailler sous la direction de Mirza-Bâker, jeune persan, qui a acquis à l'école des officiers français et anglais quelques connaissances superficielles dans le génie.

Nous allâmes voir, dans l'après midi, les deux *kelleh minâr* (colonnes à tête) qui ont été élevés par Châh-Ismaël (1) pour éterniser le souvenir d'une chasse où, en un seul jour, on tua, dit-on, une multitude de chè-

(1) Châh-Ismaël est le premier prince de la dynastie seféviennne; il monta sur le trône en 1508.
(Note du traducteur.)

vres sauvages dont les têtes et les cornes furent rangées en lignes épaisses autour de deux colonnes de briques. Quelques personnes moins crédules assurent que cet amas de têtes et de cornes est le produit de la chasse d'une année entière, ce que je ne crois pas davantage, quoique le nombre des chèvres et des gazelles qui habitent les montagnes vers le nord dépasse toute idée; ces deux colonnes ont perdu considérablement de leur position verticale, et le premier tremblement de terre décidera leur chute.

A notre retour nous vîmes le défaut d'un cheval vicieux devenir fatal à son maître; nous étions accompagnés de plusieurs Persans respectables, entre lesquels deux montaient des chevaux vicieux. Ils marchaient l'un contre l'autre; l'un de ces animaux se dressant tout-à-coup, se jeta, la bouche ouverte, sur son camarade; son cavalier, en le tirant en arrière, le fit acculer, et en tombant il écrasa le malheureux avec tant de force que nous n'espérions pas le voir survivre à ce coup; on le releva cependant,

l'os du cou s'était brisé, et on envoya de suite chercher le chirurgien de l'ambassade.

De Khoi, nous faisons cinq milles jusqu'à un village appelé Parchy, situé à l'extrémité de la plaine, et au milieu de prairies superbes ressemblant à un boulingrin. Le village le plus rapproché se trouvant à six farsangs de là, cette distance parut trop considérable pour permettre à la famille de l'ambassadeur de la parcourir sans inconvénients; nous fûmes obligés de nous arrêter dans cet endroit; cette résolution ne causa pas peu de mauvaise humeur à nos Ferâchys qui, une heure auparavant, avaient abattu les tentes, et se voyaient forcés de recommencer leur ouvrage; mais aussi elle fit infiniment de plaisir aux muletiers à qui l'occasion s'offrit ainsi de faire paître leurs animaux un jour entier dans les superbes pâturages de Parchy.

L'ambassadeur avait fait connaître au gouverneur de Khoi, d'une manière à ce que cet officier ne pût s'y méprendre, l'opinion qu'il avait de son impolitesse, et la conduite

des habitans du village se ressentit de suite de l'effet de cette communication. Le ket-khoda de Parchy refusa d'abord d'obtempérer à la demande de notre mihmândâr Yusuî-Khân, au sujet des sentinelles à placer auprès de nos tentes pendant la nuit. Ma tente se trouvait placée, par hasard, auprès de celle du mihmândâr; et, pendant que sa discussion avec le ket-khoda m'empêchait de fermer l'œil, le ton animé et violent même dont il parlait me permettait de recueillir de temps en temps quelques-uns des argumens dont les deux parties appuyaient leurs prétentions; le mihmândâr parla de l'autorité du prince, le ket-khoda de celle du gouverneur: « J'ai entre les mains le firmân du prince, dit le premier; si je le plaçais sur un rocher, la peur ferait dissoudre en eau le rocher; qui pourra dire le contraire? — Mais le gouverneur a donné des ordres contraires, reprit le second. — Dès-lors, répondit le mihmândâr, le gouverneur est un *goh khord* (1); » et il accompagna ces mots

(1) C'est une expression vulgaire et très-com-

de tous les termes, de tous les lieux communs de mépris pour la famille du gouverneur; pour son père, sa mère, son épouse, ses filles, etc., etc., qui sont toujours les premiers objets sur lesquels retombe un Persan dans sa fureur. La discussion se termina par une volée de coups essuyée par le ket-khoda et l'un des domestiques du gouverneur; elle produisit un effet souverain et nous procura les gardes que nous demandions.

Le lendemain, halte à Khanaka, vingt milles plus loin. La route traverse un pays montagneux dont quelques parties sont pierreuses. Nous nous dirigeons d'abord un peu au nord-ouest; parvenu au pied d'une montagne appelée *Tchehel-Khaneh*, la direction de la route change et tourne au nord-est. Je trouvai les gisemens indiqués par un paysan, assez exacts, pour l'usage

mune dont se servent les Persans pour dire qu'une personne a fait une bêtise; peut-être la dernière partie du 27^e verset du 18^e chapitre du 4^e Livre des Rois en donnerait-elle une explication.

commun; et, dans un pays où l'occupation de la moitié des paysans est de conduire leurs troupeaux dans toutes les directions, la position relative des lieux est toujours bien connue.

Le mot *khanaka* désigne une retraite religieuse, et on nous dit qu'on voit encore dans ce lieu les restes de la cellule du saint qui lui donna son nom. Le principal village du voisinage est Tchors, situé à un mille et demi de notre campement. Dans la soirée nous nous y rendîmes, attirés par les antiquités qu'on nous avait dit s'y trouver. Tchors était le siège principal de la nation arménienne lorsqu'elle florissait dans ces cantons; sa ruine a contribué à l'agrandissement de Khoi. On y voit encore les églises et les autres édifices élevés par les Arméniens; mais la dispersion de ce peuple, sa dégradation, se sont opérées si rapidement, qu'on n'y trouve aujourd'hui que des musulmans, encore le nombre de ces derniers y est-il très-petit, eu égard à l'étendue de cette ville. A l'est s'élèvent deux masses de rochers blancs schisteux, au sommet desquels

on voit des restes de fortifications dont la construction est beaucoup meilleure que celle du siècle actuel; cependant elles ne peuvent prétendre à l'antiquité extravagante dont veulent leur faire honneur les habitans. Un escalier, en pierres excellentes, conduit à une porte en pierres sur laquelle se voit une inscription persanne qui n'a pas plus de cent cinquante ans. Leur forme, leur dimension rendent ces murs très-remarquables; pris en masse, la ligne qu'ils forment déplaît à l'œil par sa rudesse. A leur pied s'étendent des campagnes cultivées; des arbres nombreux parent la plaine, et une foule de maisons en terre, appartenant aux paysans de de l'endroit, vivifient ces lieux. A Tchors et dans tous les villages où nous passions, le ket-khoda et les habitans venaient à notre rencontre, se tenaient sur le côté du chemin, et faisaient don à l'ambassade de leur village en disant: « Ce village est à vous, et nous « sommes vos esclaves (1).

(1) Il n'y a au monde aucun peuple aussi habileur que le Persan; c'est là l'essence de son caractère:

Le 4 juin nous arrivons à Nazik, le *hakem* (gouverneur) de Tchors nous accompagna jusqu'à ce village; c'est un homme très-instruit, entre autres choses il nous dit qu'il a étudié Euclides.

En quittant Khamaka, nous entrons dans une vallée très-fertile qu'arrosent les eaux abondantes d'un ruisseau appelé *Chaipereh*, qui traverse un village d'Arméniens nommé Kena siadya. Les habitants de ce dernier vinrent aussi faire hommage de leur village à l'ambassadeur; à la gauche du chemin se trouvent deux ou trois grands villages. En approchant de Nazik, un point de vue ma-

aucune nation n'est aussi perfide. C'est souvent même au moment où il vous accable de politesses qu'il faut s'en méfier. Un Persan ne se ruine jamais qu'en promesses. Si vous admirez un cheval, un champ de blé, une maison, enfin une chose quelconque, il vous dira sur-le-champ : « Il est à vous. » À ce défaut, il joint une disposition au mensonge qui passe toute idée. Un ministre disait à une personne de l'ambassade française : « Nous mentons cinq cents fois par jour, et nos affaires n'en vont pas mieux. (Note du traducteur.) »

gnifique s'offrit à nos regards ; devant nous se déroulait au loin une vaste étendue des *Araxenii campi*, si célèbres par leur fertilité, au milieu desquels l'œil pouvait suivre les sinuosités de l'Araxe. Une légère vapeur dans le lointain nous indiqua la position exacte de Nakhchivan ; et le fond du tableau était formé par une chaîne de montagnes neigeuses, qui s'arrondissaient en un long demi-cercle, en courant de l'est à l'ouest.

Ces montagnes, appelées *Capân-Dagh*, ce qui ressemble beaucoup au *Caplan-Dagh* (la montagne du Tigre), séparent ce district du Karabagh et de Mègrin. De ce côté s'élève une montagne où rochers remarquables ; elle se nomme *Ilân-Dagh*, ou la montagne du Serpent ; les habitants prétendent qu'à une certaine époque de l'année, les serpents s'assemblent en grand nombre dans ce lieu et forment deux armées, se battent à outrance et laissent les campagnes couvertes de leurs cadavres.

Dans le nord de cette montagne est Alandjek, forteresse située dans une position naturelle extrêmement forte, où, dans les

temps d'anarchie, se sont réfugiés les habitants du lieu. L'histoire de Timour (1) rapporte que ce conquérant ordonna à son général Mirza-Myranchâh d'en faire le siège; mais il ne dit pas si elle fut prise. Elle occupe sans doute l'emplacement de l'ancienne Olana qui, avec Babysa, au rapport de Strabon, furent les villes où Tigrane et Artabases (2) tenaient renfermés leurs trésors; elle était placée auprès d'Artaxata. Nous apercevions aussi l'Ararat; mais la gelée blanche ne me permit pas de prendre un relèvement exact de cette montagne. Du côté du sud, nos yeux découvrirent plusieurs belles montagnes; l'une nous restait dans le nord 69° ouest, couverte de neige, et dans le district de Soker : terminait le grand tableau à l'ouest. C'est là que réside la tribu de Dambela, dont le chef Djâfer-Kouly-

(1) Cheref-ed-dyn Aly, Liv. III, ch. 62. — Traduction de Petis de la Croix.

(2) Οὐ πολὺ δ' ἀπ' αὐτῆς ἐστὶ τῆς πόλεως καὶ τὰ Τυργάνου καὶ Ἀρτάβασου γαστροφυλάκεια; φρούρια ἔχοντα, Βαβύσα τε καὶ Ὀλάνα. Lib. XI, p. 529.

Khân s'est réfugié dernièrement chez les Russes en Géorgie. Une autre, dans le district de Kerist nous restait dans le sud 40° ouest, et forme une des limites de la plaine de Khoi. La chaîne du côté de Marand, connue sous le nom de *Koh-Nichân*, et nous restant dans le sud 24° est, se laissait aussi apercevoir.

Depuis quarante jours pas une seule goutte de pluie n'était venue rafraîchir cette partie du pays, et le malheur voulut que, le jour de notre arrivée dans ce lieu, la pluie accompagnée de tonnerre et de fréquents éclairs ne cessât pas. La pluie continua pendant toute la nuit; elle trempa si bien nos tentes, qu'elles furent hors d'état d'être pliées, ce qui nous fit demeurer à Nazik pendant toute la journée du 5. Vers le soir, nous fûmes témoins d'un phénomène très-curieux; le ciel était couvert de nuages orageux, et nous nous attendions à une pluie violente, lorsque tout-à-coup un bruit extraordinaire, semblable à celui d'un grand courant d'eau se fit entendre; toutes les personnes du camp, par un mouvement général, coururent

vers l'endroit d'où venait ce bruit, croyant voir un torrent impétueux se précipiter dans le lit de la petite rivière voisine du camp; arrivés sur les lieux, nous n'aperçûmes point d'eau; le bruit augmentait de plus en plus, et semblait s'approcher de nous; nous imaginant qu'il annonçait quelque chose de terrible, il nous alarma. Chacun s'attendait à un ouragan ou à un tremblement de terre, lorsque la chute de quelques grains de grêle de la grosseur d'un œuf de pigeon nous apprit que la commotion était au-dessus de nos têtes; et, en regardant le ciel, nous pûmes découvrir très-distinctement deux violens courans d'air pousser en sens contraire les nuages, dont le choc produisait le bruit qui nous avait paru d'abord inexplicable. La pluie fit sortir de leurs retraites une foule de reptiles incommodes, qui infestèrent une partie de la contrée, et nous tuâmes un scorpion, une tarantule et un serpent.

Le 6, nous nous mettons en route, et atteignons nos tentes qui avaient été placées dans une prairie entre Abbas-Abâd et Nakhchivân; nous descendions peu à peu vers

l'Araxes, et pour lors le chemin que nous suivions se dirigeait presque à l'est. A trois milles de Nazik environ, nous tournâmes à la droite du chemin pour voir quelque chose qui, de loin, nous paraissait un château; mais, en approchant, nous ne trouvâmes pas autre chose qu'un rocher abrupte. On le connaît dans le pays sous le nom de *Kiz-kaleh*, et il formait autrefois la limite de la tribu de Karagouzpoulo. Le nom de *kiz*, vierge, intacte, nous parut appliqué à tous les lieux que leur position naturelle rendait imprenable.

Le passage de l'Araxes était la plus grande difficulté que pouvaient rencontrer l'ambassadeur et sa famille en quittant la Perse. L'impétuosité de ce fleuve, pendant l'hiver, avait détruit le pont de bateaux existant à Abbas-Abâd, il ne se trouvait qu'une seule barque assez peu commode. Pour faciliter le passage, sir Gore-Ouseley, avant son départ de Tauriz, avait dépêché un mécanicien anglais pour réparer le pont ou reconstruire un radeau; mais le pont se trouvait en si mauvais état, qu'il s'occupa de suite de la construction d'une barque qui était presque

terminée à notre arrivée. Le fond en était plat; elle avait quarante pieds de long sur douze de large, un mât à chacune des extrémités soutenu par des cordes. Sur les deux rives, des hommes étaient destinés à le diriger, et, en nous approchant, nous trouvâmes non seulement un nombre immense de paysans pour nous aider à traverser le fleuve, mais même encore une longue ligne d'infanterie parfaitement disciplinée, prête à saluer l'ambassadeur quand il mettrait pied à terre. La forteresse régulière d'Abbas-Abâd, les troupes, le bateau européen, tout donnait à ces lieux un aspect si différent des scènes auxquelles nos yeux étaient accoutumés en Perse, que nous nous crûmes transportés dans un pays civilisé. Le passage de nos équipages et des domestiques s'exécutait très-bien, lorsque, tout-à-coup, à notre grand étonnement, nous n'entendîmes plus les cris des paysans qui tiraient le bateau, et bientôt après nous le vîmes sur le point de couler bas, et sa charge, composée de chevaux, mulets et de Persans, déjà dans l'eau. Un des mâts avait cédé, et ceux qui le

dirigeaient ayant tiré le cable au lieu de le filer, le bateau coula par une conséquence naturelle. Personne ne se perdit, quoique les Persans, qui déjà craignent l'eau extrêmement, fussent effrayés, comme on peut bien se l'imaginer.

Le fort d'Abbas-Abad a été construit par Abbas-Mirza, sur les dessins des officiers du génie français attachés à l'ambassade du général Gardanne. Si on eût suivi leur plan dans sa construction, c'eût été un ouvrage assez fort; mais, par une disposition d'architecture naturelle aux Persans, au lieu de placer les pierres les plus grosses dans les fondemens, ils les placèrent au sommet, ce qui détermina la chute d'une grande portion de mur, et occasionna ainsi au prince de nouvelles dépenses. Au centre s'élève une église arménienne, très-haute, que les Persans ont convertie en un magasin à poudre. Ils tiennent une petite garnison dans ce fort, et vingt pièces de canon, de différens calibres, sont montées sur les ouvrages.

Nous campâmes dans un pâturage, à deux

milles d'Abbas-Abâd, et à six de Nakh-Chivân, sur les bords d'une petite rivière qui a sa source à quatre farsangs de là, dans l'est, et va se jeter dans l'Araxes, de sorte que le lendemain matin nous ne pûmes nous avancer au-delà de Nakh-Chivân. L'ambassadeur fut reçu par Kerym-Khân, gouverneur de la ville, et du district environnant, homme très-respectable qui mit dans ses procédés envers nous autant d'honnêteté, autant de politesse que le gouverneur de Kboi avait montré de grossièreté. Nakh-Chivân contient environ 2000 habitants; elle est le chef-lieu d'un district de même nom qui se divise en quatre parties, celle de Nakhehivân (où la ville de ce nom est située), Alandjek, Oûrdahâd et Alygez. Le revenu annuel de ce district s'élève actuellement à 2000 toumans (40,000 fr.); la ville, qui tombe depuis long-temps, a décliné, encore plus rapidement depuis la construction d'Abbas-Abâd. Sa situation, de même que son apparence générale, contribuent à lui donner les dehors d'une ville ancienne; elle s'élève sur une colline qui

domine les plaines de l'Araxes, le climat y est charmant, les eaux excellentes et saines. On aperçoit encore des vestiges de sa grandeur depuis qu'elle fut soumise aux musulmans; mais nous n'avons trouvé aucune trace de sa splendeur avant cette époque, et n'avons rien pu apprendre à ce sujet. Un prêtre arménien, qui avait plus de vin que de sagesse dans sa tête, nous conduisit à ce qu'il appelle le tombeau de Noë; mais nous n'aperçûmes qu'un mur en briques, de construction moderne, et il eut la satisfaction de se voir l'objet de nos plaisanteries. Plusieurs édifices musulmans tombant en ruines se font encore voir; la plupart sont couronnés de nids de cigognes, dont l'effet est assez pittoresque. Le plus remarquable de ces monumens est un bel ouvrage en briques; on l'appelle *le tombeau d'Attabeg*, vèzir du célèbre Ussun-Hassan.

Après avoir traversé la plaine d'Abbas-Abâd à Nakehrân, nous jouîmes d'un très-beau point de vue du mont Ararat. Rien de plus beau que ses formes; rien de si extraordinaire que sa hauteur gigantesque ! compa-

rées à lui ; toutes les montagnes voisines ne sont plus rien ; sa forme est parfaite dans toutes ses parties ; nul trait âpre, nulle prééminence qui soit dénaturée ; tout est en harmonie, tout semble se combiner pour en former un des objets les plus sublimes de la nature. Il s'élève sur une base immense ; la pente vers son sommet est douce et facile, excepté dans la partie que couvrent les neiges, où il devient plus abrupte. Comme ornement à cet ouvrage prodigieux de la nature, une petite colline s'élève de la même base auprès de la masse originelle ; sa forme, ses proportions sont les mêmes ; et, dans un autre lieu, elle pourrait être appelée une haute montagne. Personne, depuis le déluge, ne paraît en avoir atteint le sommet, et la pente escarpée de la cime neigeuse me paraît d'ailleurs rendre inutile tous les efforts qu'on ferait pour y parvenir. Nous pouvons assurer que, dans les temps modernes, personne ne l'a escaladé. Si Tournefort lui-même, ce voyageur intrépide et hardi, n'y a pas réussi, comment l'auraient pu les timides, les superstitieux

habitans de ces contrées? On nous dit que quelques personnes avaient atteint le sommet du petit Ararat (ou, comme les Persans l'appellent, le *Koutchouk agri dâgh*) ; mais, comme tout ce qu'ils en racontent n'est qu'un conte semblable à celui du Savalân, c'est-à-dire un homme gelé, une fontaine glacée, nous sommes autorisés à revouer en doute tout ce que les habitans nous ont appris à ce sujet.

De Nakhchivân, nous passons dans un pays long et sec pour arriver à Hok, village qui tire son nom, dit-on, de la multitude de sangliers qu'on trouve dans le voisinage. Ce fait, et la ressemblance frappante entre les mots *hok* et *hog* (1) servant à exprimer l'idée du même animal, justifieraient les recherches d'un philologue sur la connexion des langues. On ne peut, il est vrai, mettre trop de confiance dans un tel rapprochement ; car ces ressemblances soli-

(1) *Hog*, en anglais, veut dire cochon : mais, en ajoutant le mot *wild*, sauvage, il signifie sanglier.
(Note du traducteur.)

taires et accidentelles se retrouvent dans des langues dont la structure est totalement différente. Hok est un petit village à murailles blanchâtres; on n'y voit qu'un très-petit nombre d'habitans, la population en ayant été considérablement diminuée, si y a deux ans, par les ravages de la peste. A deux milles de là, dans les montagnes, sont des édifices qui, par leur ressemblance avec les colonnes de Persepolis, pourraient fixer l'attention d'un antiquaire studieux et actif. On ne trouve néanmoins rien autre chose que les restes d'une mosquée musulmane.

De Hok, nous nous rendons à un village appelé Narachyn, situé dans le district de Chehrour. Ici, nous entrons sur le territoire de Hoceïn-Khân, serdâr ou gouverneur militaire d'Erivân, l'un des plus puissans chefs de la Perse, qui gouverne le pays avec presque autant d'autorité qu'Abbâs-Mirza, et dont l'indépendance égale presque celle des fils du roi. Son histoire est assez intéressante pour qu'on puisse la raconter ici, surtout parce qu'elle donne une idée bien vraie de l'esprit du gouvernement du pays. On

peut l'appeler Aly, pacha de Perse. Il fut placé dans l'origine à Erivân, pour défendre la frontière contre les Russes; mais il sut si bien se fortifier lui-même par les mesures rigoureuses et les richesses immenses qu'il avait amassées, qu'il devint un objet de terreur pour le roi lui-même, et restreignit son obéissance au vain mot de soumission et à la seule apparence. Il exerce le droit de vie et de mort sur le peuple qui lui est soumis, et tient une cour aussi magnifique que celle du roi. Un tel personnage, qui avait les moyens de nous rendre extrêmement désagréable notre séjour sur son territoire, ou faire tout le contraire, ne pouvait être traité comme les autres gouverneurs persans; et le moyen qu'il employa pour nous faire connaître ses intentions fut aussi original qu'efficace. Il alla se placer d'abord dans un village, à un chemin sur la croupe du mont Ararat, et informa de là l'ambassadeur qu'il avait fait préparer des vivres pour lui et sa suite pendant le séjour qu'il ferait sur son territoire; qu'il irait le recevoir en avant d'Erivân, honneur qu'il n'avait jamais fait à

personne sans y être forcé, et traiterait l'ambassade avec la plus grande distinction et les honneurs dus à son rang : qu'il ferait même plus si l'ambassadeur l'exigeait, à condition que celui-ci reçût le *soursdt* ou provisions ; mais que, dans le cas contraire, au lieu d'aller le recevoir, il monterait plus haut dans la montagne, et que l'elchy serait alors forcé de traverser le pays comme il le pourrait. Comment résister à des argumens pareils ? L'ambassadeur accepta donc l'offre, et nous fûmes bientôt après témoins de son effet. Nous n'étions pas à moitié du chemin de Narachyn, que nous rencontrâmes trois ou quatre cents brigands à cheval, à la tête desquels se trouvaient les principaux habitants de Cherhour, qui complimentèrent son excellence sur son arrivée, et lui offrirent, au nom du serdâr, le pays entier, la vie et les propriétés des habitans.

Nous tournâmes à droite pour visiter les rizières ; et, après avoir traversé le torrent impétueux d'Arpachai, nous atteignîmes enfin notre station, après une marche pendant laquelle la chaleur fut étouffante.

Le district ou balouk de Cherhour est l'un des plus fertiles de la Perse; il est surtout abondant en rizières. Il a pour limites, à l'ouest, une chaîne basse de montagnes qui le séparent du district de Sardek. L'on communique de l'un à l'autre par un défilé qui, traversant cette chaîne, se laisse apercevoir de loin, et offre un point de vue pittoresque. Il est parfaitement bien arrosé par l'Arpachai, rivière qui sort d'une chaîne de montagnes neigeuses, à huit farsangs dans le nord 42° est de Narachyn, et va se jeter dans l'Araxes, à l'extrémité de la plaine. L'Arpachai est plutôt un torrent de montagnes qu'une rivière constante. Au printemps, la fonte des neiges la rend très-rapide et extrêmement profonde; mais l'été, elle est presque à sec. Nous la passâmes au moment où elle était à son point le plus bas, deux heures environ après le lever du soleil, et, au milieu, nos chevaux avaient de l'eau un peu au-dessus du poitrail.

Le 10, au lieu de marcher dans le milieu de la plaine, et de passer par la crevasse à Cherhour, ce qui est le droit chemin, nous

prenons à droite en longeant le pied des hauteurs, et, après avoir traversé plusieurs ruisseaux considérables, nous gagnons nos tentes à Sadrek, village qui donne son nom au district. A une certaine distance, les maisons me parurent entremêlées de petites tentes blanches, mais nous apprîmes que la multitude innombrable des mousquites force les habitans de se mettre à l'abri de leurs piqûres en s'enfermant dans de vastes réseaux de mousseline qu'ils tendent sur la terrasse de leurs maisons entre deux bâtons. Outre ces insectes, le village compte encore parmi ses habitans un grand nombre de cigognes dont les nids élevés au plus haut des maisons rompent cette monotonie que présentent tous les villages de la Perse.

Le lendemain, même direction; nous atteignons Develou, grand village, dont le ketkhoda est un vieux soldat qui a fait toutes les guerres d'Aga-Mohammed-Khân. Sur plusieurs des montagnes du côté de la frontière russe, les Persans ont placé des colonnes pour servir d'épouvantails; à quelque distance, on les prendrait pour des sentinelles.

Le lendemain 12, nous entrons, au matin, dans une autre plaine vaste et fertile appelée *Gerni*, nom qu'elle a reçu d'une rivière qui la traverse, et elle s'étend entre une chaîne de hauteurs qui d'un côté bordent le lac de Sivân, et de l'autre se rattachent au mont Ararat; pas un seul acre n'est perdu pour la culture du blé ou du riz, et les villages sont si nombreux, qu'on ne peut faire un seul mille sans en traverser un. A la gauche du chemin que nous suivions, auprès de deux collines basses est le monastère de Virâb; bâti sur un puits dans lequel, disent les Arméniens, saint Grégoire est confiné et nourri miraculeusement (1).

Nos tentes étaient dressées auprès du village d'Ak-bâch (tête blanche), sur les rives du Gerni qui a sa source dans les montagnes voisines, et va se jeter dans l'Araxes. Deux milles avant de les atteindre, nous prîmes rapidement un relèvement des ruines qui passent pour être les restes d'*Artaxata*, appelés aujourd'hui *Ardacht*, à l'une des extré-

(1). Voy. l'Append. F.

mités de laquelle s'élève une haute butte; appelée par les habitans *Takht-Tiridat* ou le trône de Tiridates. Ces restes ont une grande ressemblance avec ceux de Rey, ils se composent de débris de murs, et, en quelques endroits, le sol est jonché de débris de tuiles vernies et de poterie. Il faut une imagination bien vive pour se former, des restes actuels de cet édifice, une idée de quelque chose de grand et de magnifique. Si l'on en excepte le nom antique, l'étendue des ruines, et une certaine régularité dans le plan général, elles se distinguent à peine de celles d'une ville moderne. Auprès de la principale ruine, s'élève un village appelé *Ardechyr*, et on en voit encore plusieurs autres éparpillés dans l'enceinte des murs. Il est inutile après cela de dire que nous n'avons pas trouvé les trente-six colonnes de marbre noir qui, au temps de Chardin, existaient encore dans ce lieu.

L'emplacement de ces ruines ne s'accorde pas avec la position d'Artaxata (1), telle

(1) Η δὲ Ἀρτάξατα πρὸς τῷ Ἀρταξενῶ πείδιῳ

que la donne Strabon. Il dit que cette ville bâtie par Annibal pour Artaxias, roi d'Arménie, puis assiégée plus tard par Lucullus (1), était située sur une péninsule formée par l'Araxes; les murs de la ville étaient, selon son rapport, baignés par les eaux, ou les eaux, en l'entourant, lui servaient d'enceinte; car ce passage est très-obscur et defectueux, d'après toutes les apparences. Ces ruines sont à dix milles de l'Araxes; et, quoiqu'il soit prouvé que les cours des fleuves éprouvent des changemens, la nature du pays rend impossible une grande déviation du cours de l'Araxes, tel qu'on le voit aujourd'hui. Il existe une position beaucoup plus probable pour l'ancienne Artaxata, c'est une chaussée remarquable du fleuve fermant une péninsule, dont la pointe n'a que

συνακισμένη καλῶς, καὶ βασιλεῖον οὖσα τῆς χώρας.
 Καίται δὲ ἐπὶ χερρόνησιόζοντος ἀγκῶνος τὸ τεῖχος
 κύκλῳ προβεβλημένον τὸν ποτάμιον πλὴν τοῦ ἰσθμοῦ.
 τὸν ἰσθμὸν δὲ ἔχει τάφρῳ καὶ Ἀραξὶ κεκλείσμενα.
 Liv. II, p. 522.

(1) Plutar. vita Luculli.

soixante pas de largeur, située à mi-chemin entre la jonction de la rivière Arpachai (1) et l'Araxes, c'est le fort d'Abbas-Abâd. Dans ce lieu, d'après les renseignemens que m'a fournis à ce sujet le capitaine Monteith, se trouvent les restes d'un pont qui traversait autrefois l'Araxes; la terre paraît avoir été recouverte par les eaux: on aperçoit une butte énorme de terre qui peut avoir été formée par les ruines des édifices. Outre la ressemblance qu'il a avec la description de Strabon, ce lieu correspond, par trois circonstances remarquables, le marais, la butte et le pont, avec celle que nous a laissée d'Artaxata Moïse de Chorène : *Profectus Artaxes eum in locum ubi Erasches flumen, et magna palus inter se junguntur, et situ collis delectatus, urbem ibi condit atque ab nomine suo Artaxata*

(1) Cette rivière, Arpachai, ne doit pas être confondue avec une autre de même nom, l'ancien Harpasus, qui se jette dans l'Araxes auprès d'Hadjy-Bairamlou.

appellat (1). Ce qu'il dit d'Artavazdes, fils d'Artases, nous apprend qu'il y avait un pont à Artaxata : *Dùm Artaxata urbis pontem transiret* (2).

(1) Lib. II, c. 46.

(2) Lib. II, c. 58.

CHAPITRE XXI.

CHACUN des pas que nous avions faits depuis le jour de notre entrée dans le territoire du serdâr avait été marqué par quelque attention à notre égard, et, à notre arrivée à Erivân, il fit tous ses efforts pour recevoir ses hôtes avec le plus de distinction possible. Nous partîmes le 13 de très-bonne heure dans la matinée, pour éviter, s'il était possible, l'Istakball; mais nous ne fûmes pas assez heureux, car le jour avait à peine commencé à poindre que parurent devant nous plusieurs détachemens de cavalerie, dont les chefs vinrent rendre leurs devoirs à l'ambassadeur. Ce qui nous parut le plus curieux était un corps nombreux de Kourdes, dont l'habit et les traits extraordinaires, et si différens de ceux des Persans, donnèrent à la scène un air de nouveauté qui nous causa beaucoup d'agréments. Leurs vêtemens,

leurs armes, l'équipement de leurs chevaux, tout est à la turque; mais on remarquait sur leur figure un air sauvage et féroce qui caractérise leur vie nomade. Le serdâr en a un corps nombreux à sa solde; leur chef, Hoçeïn-aga, est un homme dans les traits duquel règne la majesté; il montait un cheval blanc superbe, et était vêtu d'une grande robe d'étoffe cramoisie, tombant élégamment en longs plis.

Vus ensemble ou séparément, le contraste entre les Kourdes et les Persans est tout en faveur des premiers. Les couleurs éclatantes de leurs vêtemens, qui sont composés d'étoffes de soie, de velours, plaisent bien plus à l'œil que les couleurs sombres (1) du coton persan et de leurs peaux noires d'agneau. Les Kourdes représentèrent devant

(1) Depuis l'avènement au trône de la famille des Kadjârs, la couleur des vêtemens, en Perse, a subi des changemens. Plus de ces couleurs brillantes; le vert foncé, l'olive foncée, le brun, sont les couleurs de mode, et le turban a fait place au bonnet noir en peau d'agneau. (*Note du traducteur.*)

nous leur manière de faire la guerre ; ils galopèrent devant nous en masses , la lance en arrêt ; ils tiraient des coups de pistolets , et poussaient des cris effroyables , ce qui nous donna une idée de leurs combats barbares.

En approchant de la ville , nous vîmes venir à nous le serdâr entouré d'une foule nombreuse de domestiques ; il s'avança trois cents pas en avant d'une tente dressée à cette occasion dans l'endroit où il devait rencontrer l'ambassadeur ; ils marchèrent alors tous deux avec beaucoup de cérémonial vers la tente où , selon la coutume , on fuma la pipe , on prit le café et l'on mangea des confitures. Durant le peu d'instans qu'ils y restèrent , ces soldats sauvages nous fournirent un exemple de leur barbarie. Ils s'amusaient à se lancer des bâtons et à se tirer des coups de pistolets , lorsqu'une querelle élevée tout-à-coup entre un Kourde et un Persan , occasionna une rixe générale qui coûta la vie à deux hommes ; on nous dit que ces jeux ne se terminaient jamais sans une catastrophe semblable.

Nous nous reposâmes le lendemain à Erivân , mais la chaleur brûlante ne nous permit pas de l'examiner en détail. Elle se compose d'une ville ouverte et d'une forteresse ; l'une et l'autre se trouvent placées dans un terrain creux qu'entoure une chaîne de hauteurs fort bien cultivées ; les vergers et les champs de blé y sont nombreux. Cette ville est sale et éparpillée ; la citadelle passe pour la plus forte place de la Perse , et l'entreprise malheureuse des Russes , qui tentèrent de la prendre d'assaut, a tellement augmenté sa renommée , que le serdâr , en nous en parlant , dit très - sérieusement :
« Lors même que trois ou quatre rois français (d'Europe) s'uniraient pour prendre ce château, ils se verraient bientôt forcés de fuir , et leurs efforts seraient vains. »
Cette forteresse s'élève sur l'un des côtés d'un précipice immense formé par un rocher perpendiculaire au pied duquel coule la rivière Zenguy ; de l'autre côté , l'approche en est défendue par un fossé sec sur lequel sont jetés des ponts temporaires. Elle a une double enceinte en terre , flanquée de tours

rondes, qui ne soutiendraient pas trois heures le feu de batteries bien dirigées. L'intérieur du fort est en grande partie composé de maisons en ruines ; au centre s'élève une mosquée superbe , construite par les Turcs en briques et en pierres , et couronnée de plusieurs coupoles couvertes en plomb ; elle sert actuellement de magasin. Non loin de cette mosquée est le lieu où le serdâr a établi une fonderie de canons ; on les y fore et on les y essaie. La citadelle renferme en outre le palais qui , d'après toutes les apparences , a dû être autrefois un édifice aussi élégant que solide ; le principal appartement donne sur le précipice du Zenguy , et on y jouit d'un superbe point de vue sur les eaux de cette rivière , qui coule au pied du rocher. C'est de cette fenêtre que le serdâr s'amuse à donner des preuves de son talent en tirant à balles sur les ânes des paysans ; que le hasard fait passer sur le chemin qui longe le bord opposé de la rivière.

Le palais occupe près de la moitié de l'un des côtés du château sur le Zenguy ; et les appartemens des femmes , dont les fenêtres

sont garnies d'une jalousie, donnent précisément sur le précipice. Pendant la guerre avec la Russie, il arriva un événement qui aurait pu faire le sujet d'un roman. Dans l'une de ses incursions en Géorgie, attiré par l'espoir du pillage, le sardâr fit prisonnière, et plaça dans son harem, une jeune Géorgienne qui était déjà fiancée à un jeune homme de la plus jolie figure, et sur le point de l'épouser. L'amant suivit sa maîtresse à Erivân; et, lui ayant fait connaître son arrivée, ils parvinrent à se ménager les moyens de fuir, mais on suivit leurs traces, et ils furent ramenés. Le jeune homme reçut l'ordre de quitter Erivân; et, à l'instant où il passait le pont du Zenguy, rivière qui coule au fond du précipice, sa maîtresse qui l'observait se précipita d'une très-grande hauteur, déterminée à le joindre ou à mourir. Elle fut retenue dans sa chute par les branches de deux saules, et elle fut reprise blessée, mais pas dangereusement. On doit dire à l'honneur du sardâr qu'il ne voulut pas pousser plus loin sa tyrannie, qu'il réunit les deux amans l'un à l'autre, leur

donna la liberté et les fit escorter jusque chez leurs parens.

Nous passâmes le jour de notre halte à Erivân, dans la compagnie du serdâr qui donna un festin à l'ambassadeur dans le grand appartement du palais. Sa conversation fut très-agréable, et il est très communicatif sur beaucoup d'objets. Le territoire, faisant partie de son gouvernement, a 140 milles de long sur 80 de large. Selon le calcul, ou *choum*, d'Hassan-Khân, frère du serdâr, chargé par ce dernier de faire le relevé des habitans de chaque village, la population consiste en 18,700 mâles, depuis l'âge de 15 ans jusqu'à 50, nombre qui, multiplié par quatre, pour les femmes, les enfans et les vieillards, donne un total de 74,800 âmes. Dans ce calcul sont comprises les tribus d'Iliâts, excepté les Kourdes qui, formant une classe distincte et éventuelle de la population, sont portés sur un registre séparé. On en compte 5000 familles habitant le territoire d'Erivân; réunies au 74,800 déjà énumérés, elles font 100,000 âmes.

Le serdâr tient sa nomination du roi au-

quel il paye une grosse somme. Son autorité est absolue dans son gouvernement; il a droit de vie et de mort sur tous les habitans, et la punition suit de près la faute. Son pouvoir est d'ailleurs peu inférieur à celui du roi et des princes, et on nous a cité plusieurs exemples qui prouvent qu'il exerce quelquefois des actes d'autorité que n'oserait exercer le monarque lui-même; il a du reste un mépris souverain pour le clergé musulman d'Erivân, et il lui arrive souvent de battre les prêtres et de les traiter avec la dernière violence.

Les revenus de son gouvernement s'élèvent, d'après les renseignemens que je me suis procurés, à 180,000 *toumans* environ ou 135,000 liv. sterl. (1) (3,600,000 fr.);

(1) Voici la table des revenus :

^{toumans.}
150,000; *Malîdt, sader*; impôt foncier.

12,000; droits d'entrée.

6,000; *idjarets* ou impôts des salines de Kolpi.

6,000; ce qu'il reçoit du gouvernement persan pour des dépenses extraordinaires.

600; appointement comme *serdâr*.

174,600.

somme qui, si on y ajoute les extorsions et les autres ressources violentes usitées en Perse, s'élève de beaucoup au-delà de ce qu'il recevrait s'il se bornait aux simples taxes.

Le revenu *régulier* d'Erivân et du territoire qui en dépend est de 100,000 toumâns (2 millions); cette somme s'est accrue jusqu'à 150,000 (2 millions 500 mille fr.); quelques-uns des districts sont affermés; il en est d'autres dont il perçoit lui-même les revenus. Le district de Cherhour est affermé pour 40,000 toumâns (300,000 fr.); tout ce que le fermier peut gagner au-delà lui reste, ce qui lui fait un *boni* de 4000 toumâns (80,000 fr.).

Tous les paiemens se font en nature, excepté ceux des districts qui doivent payer en argent. Le serdâr prend le cinquième du coton, du riz, du millet et le dixième du blé; le surplus reste au cultivateur qui four-

Suite de la note de la page précédente. — Le reste, pour compléter les 180,000, se reçoit en présens et en nombreux *tours de bâtons*, à quoi s'entendent très-bien les gouverneurs persans.

nit la semence, les bestiaux, les instrumens d'agriculture et l'eau. Quand le gouverneur fournit la semence, au moment des semailles, on est obligé de la lui rendre à la moisson. Le grand nombre de rivières qui arrosent le territoire d'Erivân, rend les dépenses pour les irrigations extrêmement légères. Le Zengui, l'Arpachai, auprès de Cherbour, le Gerni, la rivière Achtârek, sont commodes pour l'irrigation; mais, quant à l'Araxes, le profond encaissement de ses rives rend ses eaux inutiles au cultivateur. Quelques roues remédieraient facilement à ce défaut, mais cette utile mécanique, quoique portant le nom de roue persanne, est à peine connue dans ces cantons.

Le serdâr traite les paysans arméniens avec une rigueur toute particulière; il se fait donner un tiers du produit des terres, et ce sont eux qui supportent tous les frais de la culture. Ceux des Iliâts qui cultivent la terre sont traités sur le même pied que les autres paysans; quant à ceux qui s'occupent de l'éducation des troupeaux, la taxe frappe chaque tête de bétail; quoique leurs courses

soient déterminées par ses ordres, ils ne sont soumis à aucun droit de pâturage. 1

Outre ces sources de revenus, le serdâr fait encore un très-grand commerce pour son compte; il monopolise tout le coton d'Erivân et l'envoie en Géorgie, il prend en retour des *yapenchés*, étoffe commune de Géorgie, laquelle est d'un très-grand usage dans tout le nord de la Perse.

Ceux qui sont intéressés dans son commerce sont exposés à toutes sortes de pertes; cependant sa rapacité ne lui réussit pas toujours, comme le prouve l'anecdote suivante. Pendant la suspension d'armes avec la Russie, il défendit, par ordre de la cour, mais contre son gré, les excursions de brigandage, ou *tchappaous*, auxquelles ses troupes étaient accoutumées. Sur ces entrefaites, ayant appris qu'une caravane nombreuse et richement chargée était partie de Tefliz, il fit venir quelques-uns de ses soldats et leur dit : « Vous savez que les ordres de la cour
« nous défendent strictement les *tchappaous*
« sur le territoire russe; dans ce moment, une
« caravane, partie de Tefliz, est en route. »

Il en avait assez dit; ils partirent de suite pour aller voir ce qu'il y aurait à faire. Quelques jours après, un marchand, qui faisait le commerce pour le compte du serdâr, arriva chez le gouverneur dans la plus grande détresse, et lui dit que, marchant avec une caravane, partie de Tefliz, chargée d'une grande quantité de riches marchandises pour le compte du serdâr, il avait été pillé complètement par une bande de brigands qui avaient attaqué la caravane. Ainsi le serdâr s'était fait voler lui-même ses marchandises, confiées au marchand, étaient devenues la proie de ses soldats; et, malgré le désir qu'il avait de les punir, le soin de sa propre réputation lui fit fermer les yeux sur cette offense.

Le 15, nous campons à Uch-Kisseh, où les trois églises, ainsi appelées en turc, quoiqu'elles s'y trouvent au nombre de quatre. Les Arméniens donnent à la principale le nom d'*Etchmiatzin*, qu'un des moines nous dit signifier « la descente du fils unique engendré. » Ils lui ont donné ce nom, parce qu'ils croient que Jésus-Christ

apparut dans ce lieu à saint Grégoire, premier patriarche des Arméniens.

A quelque distance du monastère, l'ambassadeur fut reçu par le patriarche à la tête d'une longue procession de moines bien gras, bien vermeils, qui, tous habillés de noir et coiffés d'un capuchon de même couleur, offrirent à nos yeux un spectacle tout nouveau pour nous. Les équipages du patriarche se composaient de trois chevaux de main couverts de housses de velours brodé en or à la turque, de trois chatyrs ou coureurs à pied, d'un homme portant un drapeau, d'un moine tenant à la main un long bâton garni d'argent et d'une petite troupe de domestiques, tous couverts d'un capuchon. La figure de ce patriarche est très-éclatante ; elle porte toutes les traces de la bonté chère ; et ses paroles ont une franchise, une douceur d'expression qui préviennent en sa faveur. Ses manières, son extérieur sont ceux d'un gentilhomme accompli, et l'on n'en sera pas étonné lorsqu'on saura qu'il a beaucoup voyagé, qu'il est resté long-temps à la cour de Russie, où

il s'était attiré l'estime générale. Il peut d'ailleurs en donner une preuve, puisque le premier objet qui frappa nos regards fut une large croix russe de sainte Anne, dont il a été décoré par l'empereur, et qui étincelait sur sa robe pourpre.

En approchant de l'église, une foule d'évêques, de prêtres, de diacres et de chanoines se plaça en haie pour nous laisser passer; puis ils se mirent eux-mêmes en mouvement avec leurs drapeaux, leurs crucifix, de gros chandeliers et leurs ornemens magnifiques; chantant, à gorge déployée, partie de leur service que nous n'entendîmes point. L'église s'ouvrit alors et nous entrâmes en masse; l'ambassadeur et le patriarche, femmes, enfans, Arméniens et Anglais, Turcs et Persans, tous pressés l'un contre l'autre. Les cloches commencèrent un carillon épouvantable (1), au bruit duquel se mêlaient les voix des prêtres chantant en chœur comme auparavant. Le service fut très-court; alors le patriarche,

(1) Voy. l'Append. G.

une croix d'or à la main, passa devant son excellence et sa suite, et leur donna sa bénédiction.

Après l'office, on nous montra quelques-unes des précieuses reliques qui appartiennent à l'église ; la première et la principale passe pour être le fer de la lance véritable, qui servit au soldat romain à percer le flanc de Notre-Seigneur. Aussitôt que, tiré de l'endroit où on le conserve, il parut sur l'autel, tous les Arméniens firent une profonde inclination de tête. Ce fer peut avoir un pied de long (1). Cette relique qui passe aujourd'hui comme la principale du convent, a, dit-on, entre autres vertus, celle d'arrêter les progrès de la peste ; est une nouvelle acquisition, puisque Chardin ne la met pas au nombre de celles qu'il a vues (1). Le bras de saint Grégoire et le crâne de

(1) Voy. l'Append. H.

(2) On le conservait originairement dans l'église de Keghort, construite, dit-on, pour la recevoir ; mais cette église ayant été abandonnée, on a transporté ce fer de lance à Etchmiatziu. — Voyez les Voyages de Tavernier.

saint Repsime s'y trouvent encore ; mais ils sont si bien cachés sous les ornemens d'or qui les couvrent, qu'on ne peut les voir distinctement. La description que Chardin a donnée de cette église peut s'appliquer encore presque en tout à son état actuel ; les matériaux de sa construction en sont excellens , la solidité en est extrême , et un tremblement de terre seul ou un bombardement serait capable de la renverser.

Le patriarche fit tous ses efforts pour retenir un jour de plus l'ambassadeur dans son monastère ; mais la chaleur était tellement insupportable , et nous désirions si vivement rentrer dans les montagnes , que nous le priâmes de nous excuser. En conséquence nous arrivâmes le lendemain matin à un village arménien appelé Achtarek , situé sur les bords d'une rivière considérable , qui , roulant ses eaux dans un profond canal de rocher , serpente dans la plaine , et va se jeter enfin dans l'Araxes. Tout à Achtarek prouve qu'il a existé autrefois dans ce lieu une ville considérable , car on y trouve encore aujourd'hui des édifices , entiers ,

d'autres en ruines , dont le style d'architecture pourrait faire honneur aux contrées les plus civilisées. Ici un pont traverse la rivière , la maçonnerie en est aussi solide que l'architecture en est élégante. Une église en ruines se fait aussi remarquer par la beauté de ses matériaux ; le travail en fait un très beau morceau , et elle s'élève sur une hauteur. A une petite distance , un cimetière renferme des tombeaux qui annoncent que des personnages distingués y ont été inhumés. Cette partie du pays est couverte d'églises et de monastères de grandeurs et de dénominations différentes , tous construits en pierres , et presque sur le même plan. Elles s'élèvent d'ordinaire sur des hauteurs remarquables , et on a cherché à les rendre susceptibles d'être aperçues de loin ; la plus grande partie en est aujourd'hui abandonnée et tombe en ruines ; et , à juger par les inscriptions que nous vîmes sur une ou deux , aucune d'elles ne peut remonter à plus de sept ou huit cents ans d'antiquité. Ces inscriptions consistent d'ordinaire dans le nom du fondateur de ces

églises; car, en Arménie comme en beaucoup d'autres pays, en élevant un édifice destiné au culte, en le dotant, on espère se faire pardonner de Dieu une vie passée dans le crime.

Le 17, nous commençâmes à quitter la région chaude des plaines pour entrer dans les montagnes. Nous connaissions depuis long-temps par la renommée la différence de climat qui se fait remarquer dans ces montagnes; nous nous y attendions, et nous ne fûmes pas trompés. Nos progrès furent graduels. Chaque pas sur la pente d'une haute montagne couverte jusqu'à son sommet d'une riante verdure nous avertissait du changement. Nos tentes étaient dressées dans des pâturages aussi beaux que riches, quoique dans une situation très-élevée, dans le voisinage de quelques tentes noires appartenant à des tribus nomades qui viennent dans la belle saison faire paître leurs troupeaux dans ces lieux enchanteurs. Auprès de nous coulait la rivière Achtârek toujours dans un lit profond hérissé de rochers; tandis que l'œil n'apercevait au loin, sur les

montagnes et dans les vallées, qu'un immense tapis de verdure. Ce lieu élevé se nomme *Aberán*. Je présume que cette dénomination lui a été donnée, parce qu'il est sans cesse couvert de nuages (1). Au sud et à l'est s'élève la montagne verdoyante d'Alygez, couverte de neiges à cette époque, et remarquable en ce qu'elle est couronnée de deux pics assez semblables aux oreilles d'âne dans le golfe Persique. Dans l'est, se fait apercevoir une chaîne de montagnes élevées qui bordent le lac de Sivân et couvertes de neiges dans quelques parties. L'intensité du froid et la profondeur de la neige rendent l'Aberán impraticable pendant les trois mois les plus rigoureux de l'hiver; c'est l'*Yeylák* ou région froide favorite des Kourdes et autres nomades. On les aperçoit partout sur ces montagnes, leurs tentes noires se détachant facilement sur la verdure, environnées de leurs troupeaux nombreux de brebis et de chèvres.

Pour donner une idée de la différence du

(1) *Aber*, en persan, signifie nuageux.

climat entre Achtârek et Aberân, il suffira de dire qu'à la première de ces stations, le thermomètre dans le moment le plus chaud du jour marquait 95 ($29 \frac{1}{2}$), et à la seconde 77 ($20 \frac{1}{2}$).

Le lendemain, après avoir traversé la rivière Achtârek, à trois milles de notre campement, nous fîmes la rencontre d'un détachement de cosaques commandé par un officier russe, et, à deux milles de la halte la plus prochaine, nous traversons une petite rivière qui forme la limite entre la Russie et la Perse. Sur le bord opposé, était une ligne d'infanterie russe, un canon sur chacun de ses flancs. Tous les complimens d'usage terminés, nous nous dirigeons sur notre camp, et, dès ce moment, l'ambassadeur se trouva sur le territoire russe.

Il est inutile de détailler la topographie de chacune des stations suivantes, parce que, jusqu'à Kara-Klisseh (église noire), principal poste militaire russe sur la frontière, des traces seules d'habitations se laissent apercevoir, tout le pays ayant été ruiné par

le mode de guerroyer, suivi, depuis quinze ans, par les deux nations. L'herbe elle-même confirme ce fait, et il n'est pas rare de voir les prairies jonchées d'os d'hommes et de chevaux.

Du campement d'Aberân, nous atteignons un lieu dans les montagnes, appelé Gav-michlu, nom qu'il a emprunté d'un village qui se trouvait jadis dans ces lieux. De Gav-michlu, nous dressons nos tentes auprès d'Hamamlu, village où se trouve encore un petit nombre d'habitans, et célèbre par une défaite essuyée par le prince Abbas-Mirza. Ici nous aperçûmes un petit espace de terrain cultivé; le lendemain, nous campons auprès de Kara-Klisseh, et là je cessai de marcher avec l'ambassadeur.

Jusqu'à Hamamlu, le pays est profondément bachelé, et l'œil n'aperçoit au loin qu'un immense tapis de verdure; à Hamamlu, il commence à être boisé, et rien ne pouvait récréer et *rafraîchir* plus agréablement nos yeux, accoutumés au sol aride et aux montagnes agrestes et rocailleuses de la Perse.


Nous suivîmes le ruisseau de Pambeki, agréablement boisée sur ses deux bords, et offrant à l'œil, dans quelques endroits, le plus beau point de vue qu'on puisse s'imaginer. Avant d'atteindre notre camp, l'ambassadeur fut reçu par le colonel commandant le district, résidant à Kara-Klisseh, accompagné d'une troupe nombreuse d'officiers, tous à figures européennes; et, au moment où une troupe de musiciens commença à jouer des airs gais, la Perse et ses barbares habitants disparurent bien vite, et nous nous crûmes transportés dans notre véritable place.

— Kara-Klisseh occupe une position romantique au fond d'un vallon formé par les bases de hautes montagnes couvertes de bois à leur sommet, qui la ceignent de toutes parts. La rivière Pambeki, laquelle coule dans le voisinage et va se jeter dans le Kour, vivifie tout le pays d'alentour; Kara-Klisseh est le chef-lieu du district de Pambek, et les Russes y tiennent toujours un corps de deux mille hommes, avec de l'artillerie en pro-

portion. Sur une éminence s'élève une église arménienne, où un petit nombre de moines célèbrent le service divin. La ville est sans murailles ; mais les Russes ont construit une forteresse en palissades, armée de vingt pièces de canon, imprenable pour des ennemis tels que ceux qu'ils ont à combattre. Les maisons de Kara-Klisseh, aussi bien que celles de tout le pays des environs, sont construites sous terre, ce qui leur donne une apparence plus misérable encore, si cela est possible, que les maisons en terre de la Perse ; mais elles me parurent extrêmement propres à défendre les habitans contre les neiges et les mettre à l'abri du froid dans cette région élevée. Les officiers russes, cantonnés à Kara-Klisseh, se construisent des maisons temporaires, en bois, qui sont très-commodes, et me rappellent celles des maîtres de poste que j'avais vues en Hongrie et dans la Transilvanie.

Ici, pour la première fois, depuis notre entrée en Perse, nous vîmes des cochons ; de grands troupeaux de ces animaux paissent

sur les hauteurs. Ceux des Persans qui ne sont jamais sortis de leurs pays, connaissent si peu cet animal, qu'un Persan de Tauriz (l'un de nos domestiques), en en ayant aperçu un, s'écria : « Voyez quelle singulière brebis on trouve dans ce pays ! »



CHAPITRE XXII.

Je quittai l'ambassadeur à Kara-Klisseh ; et, partant le lendemain 22 avec le colonel Pestel, qui, en l'absence du général Lissanowitch, commandait le district, nous retournâmes aux pâturages d'Aberân le 23, en traversant une chaîne de hautes montagnes, dont quelques parties étaient couvertes de neige.

L'ambassadeur ayant emmené avec lui, à Tefliz, la majeure partie des personnes attachées à l'ambassade, je restai campé à Aberân jusqu'à leur retour. Pendant la première partie de mon séjour, ma tente demeura dressée auprès d'une église arménienne en ruines, dans le voisinage d'une rivière (la même qui coule à Achtârek) ; un détachement d'artillerie du serdâr montait la garde pendant la nuit devant ma tente. Quelques jours après mon arrivée, le serdâr arriva d'Erivân, et établit son cam-

pement au pied du mont Alygez, et il m'invita à aller le trouver. Il me fit d'abord une visite en revenant de déterminer le lieu où il établirait son camp; et, suivant en cela la coutume du pays, il apporta son déjeuner avec lui, consistant en de grands pots de riz bouilli, et de la viande à l'étuvée prête à être mangée. Lorsqu'il eut établi son camp, je changeai la position du mien, et je dressai mes tentes à un demi-mille de lui; et, si l'on excepte un dîner ou deux auxquels il nous invita, il ne se passa rien qui charmât la monotonie ennuyeuse de notre vie pastorale.

Nous fîmes la connaissance d'Hopceïn-Aga, chef d'une grande tribu kourde, qui vint souvent nous faire visite en compagnie de plusieurs de ses parens. On remarque une férocité si originale dans les traits de ces hommes, mêlée à je ne sais quoi de singulier, que je me mis aussitôt à dessiner le portrait des trois les plus remarquables. L'un d'eux tenait une lance à la main et était l'allié du serdâr par le mariage; il porte, parmi les gens de sa tribu, le nom d'*Okous*, tau-

reau, pour désigner sa force extraordinaire.

Je ne dois pas omettre ici un incident qui caractérise hautement les goûts et les amusemens des Persans. Le jour où le serdâr vint me faire visite, il me dit en me montrant du doigt les deux pics neigeux de l'Alygez : « Je sais que vous aimez beaucoup la fraîcheur, il faudra qu'un de ces jours nous montions là haut, nous nous asseoirons dans la neige, et nous mangerons du *kabob* (1). » Il fixa donc le jour, et, à huit heures du matin, nous montâmes à cheval ; et, ayant joint le serdâr, que nous trouvâmes au milieu d'un train nombreux de domestiques, nous nous dirigeâmes vers les montagnes. De chaque côté de nous étaient les chasseurs du serdâr avec des chiens et des faucons, courant dans la plaine pour prendre le plaisir de la chasse, pendant qu'un chanteur, que le serdâr entretient pour son amusement et celui de ses amis, criait à tue tête pendant la route.

(1) Le *kabob* est de la viande rôtie.

Nous descendîmes d'abord dans une vallée profonde, couverte d'herbes sauvages et qu'arrose un ruisseau formé par la fonte des neiges. A peine nous trouvions-nous au milieu de la vallée, que nous fûmes assaillis d'un violent grain de pluie; et nous eussions été mouillés jusqu'aux os, si, dans ce moment, nous n'eussions atteint heureusement un camp kourde, et nous entrâmes de suite dans l'une des tentes. Un vieillard à barbe blanche, chef du campement, courut au-devant du serdâr, embrassa plus de cinquante fois ses mains et ses manches, en s'écriant : « Je suis votre esclave ; mes tentes, « mes troupeaux, tout ce que je possède est « à vous. » Le serdâr, ne voulant pas avoir l'air de refuser ses offres, ordonna à ses gens de prendre deux agneaux pour le kabob, et dit au fils du vieillard de les porter jusqu'à la partie de la montagne couverte de neige. Le vieillard, avec une sincérité apparente, renouvela les assurances de son entier dévouement, et ordonna à son fils de prendre les agneaux et de partir. « Combien y a-t-il de temps, dit le serdâr, que

« vous êtes ici ? — Moi, reprit le Kourde,
 « comment ? moi, mon père, mon grand-
 « père et tous mes ancêtres, ne connaissent
 « que ces lieux ; c'est là où, de tout temps,
 « nous avons fait paître nos troupeaux. —
 « Et vous ne craignez rien ? — Quelle crainte
 « avoir, tant que nous serons sous la protec-
 « tion du serdâr ? — Quelle espèce de fem-
 « mes avez-vous ici ? — Elles sont assez
 « bonnes, dit le vieillard ; j'en ai amené
 « une il y a quelque temps, avec des ju-
 « mens, du Kourdistân. »

Le temps s'étant éclairci, nous nous re-
 mîmes en route pour notre destination. C'é-
 tait un énorme amas de neige au pied d'une
 belle cascade qui se précipite d'un rocher
 de soixante pieds de haut. Sur cette neige,
 nous étendîmes des tapis et dressâmes une
 tente. Nous grimpâmes avec le vieux serdâr
 jusqu'au pic de la cascade ; il fait réellement
 très-froid dans ce lieu. « Voilà, dit-il, un
 « fort bon endroit pour boire du vin ; » et il
 nous invita à en boire un peu, en jurant
 que s'il n'avait pas promis au châh Zadèh
 de s'en abstenir, il nous imiterait de tout son

cœur. Nous nous enveloppâmes alors dans les habits chauds que nous avions apportés, et nous nous assîmes sur les tapis en attendant que les domestiques eussent préparé le kabob. Mais le serdâr, impatienté, s'écria : « Allons, je pense que nous pouvons bien « faire quelque chose; apportez un agneau, « nous le dépecerons et nous le ferons rôtir « nous-mêmes. » Lorsque tout fut prêt, il ordonna à son chanteur et à un autre vieillard d'une soixantaine d'années de s'asseoir auprès de nous; et, pendant que nous étions occupés à manger, le chanteur nous régala d'une chanson. Une partie du repas se composait d'un immense chaudron de *âb-dough*, espèce de lait de beurre dont les Persans boivent une quantité énorme dans cette saison de l'année. Cette boisson est très-rafraîchissante. Ce dîner fut complètement du goût des Persans, qui aiment beaucoup à errer ainsi et se plaisent à une vie nomade. Leurs belles journées se passent dans un camp, leurs chevaux paissant autour d'eux; et le comble de leur bonheur est de grimper

- dans les montagnes rocailleuses de leur pays pour y chercher du gibier.

Outre la visite d'Alygez, le seul incident, durant mon séjour à Aberân, qui mérite d'être rapporté, est une visite que je fis au patriarche arménien d'Etchmiatzin. Mon principal objet, dans cette visite, était de connaître la bibliothèque de ce monastère, où demeuraient ensevelis, m'avait-on dit, des trésors de littérature que n'avait encore explorés aucun étranger. Accompagné du chirurgien de l'ambassade, je descendis dans la plaine chaude, et allai me présenter inopinément chez le bon patriarche, qui parut si flatté de notre visite, qu'il insista pour nous donner son propre appartement pour logement. Nous y fûmes dévorés par les mousquites, qui, ennuyées de leur nourriture, bonne, il est vrai, mais non variée, c'est-à-dire du patriarche et de ses moines, se jetèrent avec fureur sur nous, à qui les pâturages des montagnes avaient communiqué leur fraîcheur.

J'obtins sans peine du patriarche la per-

mission de visiter la bibliothèque. Il me parut en ignorer complètement le contenu : tout ce qu'il connaît des livres se réduit à savoir qu'ils furent autrefois en bien plus grand nombre. Il m'y conduisit lui-même par un étroit passage contigu à son appartement. Les livres sont rangés par masses le long des côtés d'une petite pièce obscure, et la poussière épaisse dont ils sont couverts prouve que les propriétaires actuels n'en font pas fréquemment usage. Ce fut en vain que je demandai un catalogue. La majeure partie des livres roulent sur des sujets de religion ; ce sont des Vies des saints et des copies des évangiles. Ils me présentèrent, comme un objet très-rare, un vieux volume de l'Homère de Pope. Ils possèdent plusieurs copies de l'évangile en langue arménienne ; mais aucune ne mérite de fixer l'attention. L'ignorance crasse, l'indifférence de mes guides m'empêchèrent d'obtenir d'eux le plus léger renseignement sur les livres ; ils ne purent me dire quel en était le nombre, à quelle époque et par qui ils avaient été recueillis, et quel sujet ils traitent.

Il est probable que tout ce que renferme la bibliothèque ne peut être utile qu'à un prêtre arménien ; et ce que j'avais vu de cette classe d'hommes me fit penser qu'il importait fort peu que ces livres existassent, ou que les musulmans s'en servissent à chauffer leurs bains.

Durant la journée que nous passâmes avec le patriarche, nous fûmes témoins de la superstition des Arméniens. J'ai déjà dit qu'on attribuait au fer sacré de lance que possède le monastère, entre autres vertus, celle d'arrêter les progrès de la peste. Ce fléau exerçait pour lors de grands ravages à Tefliz : les habitans de cette ville envoyèrent donc une députation au patriarche pour lui demander le fer de lance comme le remède souverain pour la dissiper. J'étais présent lorsque la députation se présenta. Le patriarche la reçut avec pompe, et il y eut une grande délibération dans le couvent pour savoir si on laisserait sortir du monastère la relique ou non. Il fut enfin décidé que l'instrument sacré irait remplir la mission divine ; et, après une foule de cérémonies,

telles que le chant, les prostrations et le carillon des cloches, il fut livré à la députation, qui repartit incontinent pour Tefliz. Nous apprîmes ensuite que quelques personnes de cette ville s'étaient dévotement imaginé que, dès l'instant où elle était entrée à Tefliz par une porte, la peste, sous la forme d'une vache avec une tête d'homme, s'était enfuie par l'autre, et que le fléau avait cessé de suite.

Nous avions promis au patriarche de demeurer avec lui le jour suivant; mais, en nous mettant au lit, nous ne nous attendions guère au régal nocturne qu'on nous réservait. A l'abri des piqûres sous une coussinère, nous venions de nous endormir, malgré le bourdonnement des mousquites, lorsque, vers minuit, toutes les cloches de l'église, à moins de cinquante pas de nous, commencèrent à carillonner, et à ce bruit vint se joindre le chant des moines. Accoutumés, comme nous l'étions, à la tranquillité, à la solitude des montagnes, ces sons étranges nous étonnèrent; en vain nous espérâmes que leur zèle se refroidirait; la

sonnerie ne cessa pas jusqu'aux premiers rayons du jour. A cet instant, hors d'état de fermer l'œil, nous nous levâmes promptement, nous sautâmes en selle et nous partîmes. Nous étions à mi-chemin de nos tentes avant que le vieux patriarche eût pu apprendre ce qui s'était passé.

Un ou deux jours après il m'envoya, en forme d'apologie, une lettre superbe, dorée et enjolivée, accompagnée d'une petite boîte d'étain pleine de ce qu'il voulait bien appeler des antiquités dont tous les Anglais étaient très-curieux, à ce qu'il croyait. Elles se composaient, 1^o d'une petite figure à cheval sur un poisson, gravée sur un morceau de corail, qu'il se plaisait à appeler le portrait de Samson, l'un des anciens rois d'Arménie, et qui n'était pas autre chose qu'un Neptune ; 2^o une tabatière de pierres rapportées, montée en cercles et à charnières d'or, valant à peu près dix schellings (15 francs), et aussi vieille que son éminence ; 3^o trois pièces de monnaie sassanide et un grand dollar d'Espagne en argent, qui était assurément resté dans la poche de

quelque prêtre arménien. Mes témoignages de reconnaissance égalèrent la valeur du présent, et nous redevînmes grands amis.

Pendant mon séjour à Aberân, il arriva de la Circassie un troupeau de deux cents dromadaires pour être vendus dans le pays. Leurs conducteurs, qui étaient Circassiens, les amenèrent au serdâr, qui en acheta plusieurs. Ils étaient maigres; et leur double gibbosité, au lieu de rester droite, était pendante, comme si elle se composait d'une substance charnue.

Le 21 juillet, les domestiques et les équipages arrivèrent de Tefliz; et, quand ils eurent fait quarantaine, on les reçut. Deux jours après, nous partîmes pour Tauriz. La première halte fut à Kinakir, village sur les hauteurs, à trois milles d'Erivân. Le matin de notre arrivée à notre halte, je reçus, par un Tartar, de Constantinople, l'agréable nouvelle que M. Ellis, chargé d'une mission extraordinaire auprès du roi de Perse, le suivait de près, et arriverait dans quelques jours. A cette nouvelle, je me déterminai à ne pas me mettre en route pour le moment;

je choisis donc un lieu élevé pour y établir mon campement, et je m'y fixai moi-même. En face de ma tente, l'Ararat élevait dans les airs sa tête couverte de frimas, et son immense base, en se prolongeant, remplissait tout le côté du point de vue dans le sud. Sur le premier plan du tableau, entre le camp et la montagne, on apercevait le village de Kipakir avec son église et les collines qui la dominent; puis l'œil se reposait sur les riches campagnes d'Erivân qu'animaient les sinuosités du Zengui et de l'Araxes. Au nord et à l'ouest s'élevaient les montagnes d'Alygez et de Karniarek, qui, durant notre séjour dans ces lieux, nous envoyèrent sans cesse des nuages, du vent et des grains de pluie.

Le 6 d'août, je fis une excursion jusqu'au lac de Sivân; dans la vue de déterminer sa position géographique, et voir une partie du pays qui n'a encore été que bien rarement visité par les voyageurs européens. Je fus accompagné de Parsik-Aga, Arménien très-respectable, auquel est confié le gouvernement de plusieurs villages de ce dis-

trict. Nous nous mêmes en route trois heures avant le lever du soleil, et nous fîmes halte à un village appelé Gouk-Klisseh, où nous passâmes la nuit, chacun dans une petite tente. La population de ce village est entièrement composée d'Arméniens, dont les maisons, de même que celles de la Géorgie, sont construites sous terre. Ils commencent d'abord par faire choix d'un terrain en pente, et ils le creusent selon la grandeur qu'ils veulent donner à leur habitation. Ils construisent alors une façade, et couvrent le tout d'une terrasse : la maison ne présente ainsi qu'un côté au froid, les trois autres se trouvant formés par la terre excavée. Nous partîmes de cet endroit à la petite pointe du jour ; et, jusqu'aux bords du lac, aucun lieu habité ne s'offrit à nos regards.

La contrée que nous traversâmes se compose presque entièrement de pâturages ; le sol est mêlé çà et là de rochers, la hauteur en est égale à celle d'Aberân, ce que nous reconnûmes à la fraîcheur de la température. La montagne de Karniarek nous restait sur la gauche, à droite une chaîne de collines.

On n'aperçoit le lac qu'au moment où l'on n'en est plus qu'à deux ou trois milles, des montagnes agrestes l'entourent, et nulle habitation ne vient y récréer la vue. L'objet le plus remarquable est une petite île à l'extrémité septentrionale, sur le sommet de laquelle se laissent apercevoir de loin les sommets coniques de deux églises arméniennes.

La longueur du lac est triple de sa largeur; sa position, autant que j'ai pu le reconnaître, est nord et sud; quant à la circonférence, je n'ai pu me procurer à ce sujet aucun renseignement positif. Mon compagnon de voyage, Parsik-Aga, me dit qu'il avait employé trois jours pour en faire le tour, en marchant d'un pas modéré, mais il ne put me fournir de mesure plus précise; en marchant fort vite, on n'emploie que deux jours. Ce peu de mots, joints à quelques autres particularités, me font supposer qu'elle peut être de soixante-dix milles. Au nord et à l'est, le lac est borné par des montagnes abruptes qui s'élèvent brusquement du rivage, et n'offrent aux regards

qu'un aspect stérile, on n'y aperçoit même aucun arbre. Du côté du nord, il forme une baie que bordent aussi des montagnes moins hâchées, il est vrai, et moins mélancoliques; elles sont amplement fournies de bois, et un tapis de verdure les couvre jusqu'au sommet. De ce côté, est un district célèbre par ses pâturages et ses beautés pittoresques; il porte le nom de *Dershtchitchek* ou la vallée des fleurs, c'est là le rendez-vous favori de chasse des tribus nomades. L'extrémité sud du lac est peinte de hauteurs moins élevées que celles du nord, mais elles sont en revanche très-abruptes et stériles; les bêtes féroces en sont sans doute les seuls habitants. On reconnaît ce lac à une particularité assez remarquable, c'est un amas de nuages qui le couvrent sans cesse, l'évaporation les forme, et ils retombent en pluies fréquentes. Ses eaux me parurent d'une fraîcheur agréable et très-bonnes à boire; cependant les habitants les regardent comme malsaines. Ce lac fourmille de poissons; le plus commun est la truite appelée en persan *kizzyt-allah*; elle se trouve en quantité prodigieuse à

l'embouchure des rivières qui se jettent dans le lac. C'est là sans doute le vivier qui fournit l'immense quantité de ce poisson qui peuple tous les courans d'eau, aux environs d'Eri-vân. Le lac reçoit treize rivières de différentes grandeurs, et le Zengui, rivière très-considérable, en sort. A l'endroit où elle quitte le lac, son lit n'a pas plus d'un pied de profondeur, mais elle est bientôt grossie du tribut de plusieurs ruisseaux, et va se décharger enfin dans l'Araxes au pied du mont Ararat. Les eaux du Zengui, passent pour avoir une certaine tendance à la pétrification, du moins elles sont lourdes et très-malsaines comme boisson.

L'île est située à un demi-mille du rivage; elle a pour habitans des moines arméniens que leur mauvaise conduite a fait reléguer ici par le patriarche d'Etchmiatzin. A l'époque où je la visitai, on y comptait treize habitans, trois ou quatre prêtres, et le reste ouvriers. Ils communiquent avec la terre ferme au moyen d'un radeau qu'ils dirigent, soit en avant, soit en arrière, avec deux grandes rames, et jamais ils ne se hasardent

à passer des étrangers dans l'île. En arrivant en face de l'île, Parsik-Aga, mon conducteur, poussa de grands cris en agitant en même temps son bonnet, et attira ainsi l'attention des exilés. Le premier prêtre vint reconnaître le parti; et, lorsqu'il se fut bien assuré qui nous étions, il vint nous chercher; nous entrâmes dans le radeau, et nous nous y assîmes sur une espèce de plate-forme, et gagnâmes l'île en sûreté. Ce prêtre, qui était en guenilles et avait la tête garnie d'un capuchon déteint, et à l'extérieur duquel on pouvait facilement reconnaître un exilé, courut de suite à l'église, et commença à sonner la cloche de toutes ses forces pour honorer ses hôtes, puis il alluma trois chandelles dans l'intention de dire la messe. L'odeur de cet édifice était si abominable, que nous nous retirâmes avant la fin de l'office; nous allâmes nous promener dans la partie la plus élevée de l'île pour y visiter deux églises qui passent pour très-anciennes; elles ressemblent à toutes celles que j'avais vues dans le district d'Erivân. La construction en est solide, mais rien ne les rend remar-

quables. Elles servent à attester combien, à une époque reculée, a dû être florissant l'état de l'Arménie, puisque les habitans étaient en état d'élever et de doter des établissemens religieux, comme l'indiquent des édifices aussi nombreux qu'admirablement construits.

La latitude de l'île, d'après les observations du capitaine Monteith, est fixée à 40° 30' nord; elle peut avoir un mille de circonférence, autant que j'ai pu en juger. Le sol se compose d'un mélange de terreau et de roc, et les exilés en cultivent une petite étendue en végétaux et en fruits.

Je regagnai le lendemain mon campement. Le 14 août, M. Ellis arriva, et le 27 nous partâmes pour Tauriz, avec l'intention de suivre, jusqu'à Nakhchivân, la route par laquelle nous étions venus, et de traverser l'Araxes à Gerger. Malheureusement, vers la fin de la première journée de marche, une indisposition subite et très-alarmanante de M. Ellis nous obligea de nous arrêter, à notre première station, sur les bords de la rivière Gerni.

Je profitai du loisir que me laissait notre halte pour visiter l'église de Keghort qui passe dans le pays pour un objet très-curieux et célèbre parmi les Arméniens, comme ayant été pendant long-temps le sanctuaire où était renfermée la relique dont nous avons parlé plus haut, c'est-à-dire le fer de lance qui a percé, dit-on, le flanc de notre sauveur.

Accompagné de mon mihmândâr, nous nous dirigeâmes presque à l'est, le long des rives du Gerni, jusqu'à l'endroit où les eaux de cette rivière confinées, depuis sa source jusque-là, dans une vallée très-encaissée, en sortent enfin. Laissant alors sur notre droite, nous nous avançons par un terrain sec, aride et pierreux, dont le sol est généralement calcaire; aucune culture n'anime ce tableau mélancolique, jusqu'à ce que nous nous approchons du village de Gerni, dont la rivière emprunte son nom, et où elle paraît entrer dans un pays inhabité.

Keghort est situé au bord d'un immense précipice; sur le bord opposé s'élève perpendiculairement une montagne aride;

sur le flanc du village, le sol est haché par des hauteurs et des précipices : l'on aperçoit les restes d'une forteresse qui se compose d'une porte et d'une vaste étendue de murs. A l'un de ses angles, immédiatement au-dessus du bord du gouffre, sont les débris d'un édifice d'ordre ionique, dont le style d'architecture paraît être du moyen âge, portant toutes les marques d'un travail romain, et totalement étranger au style persan ou arménien. Je crus que ce pouvaient être les débris d'un petit temple, quoique l'état de délabrement absolu rende impossible de déterminer avec précision sa forme originelle. Le diamètre des colonnes est de deux pieds; le chapiteau ionique, les ornemens de la frise, les parties du plafond, et en général tout ce qui en reste, sont d'un goût parfait et assez bien conservé, pour attester que cet édifice était superbe.

La porte et les murs du fort dénotent aussi une origine beaucoup plus ancienne que les autres ruines arméniennes; la solidité de la maçonnerie, leur vaste étendue, les proportions admirables des masses, leur travail ex-

quis, tout enfin prouve qu'il fut élevé à la même époque que l'édifice ionique.

Dans le pays, tout ce qui a rapport à cet édifice est enveloppé de fables et d'ignorance. Moïse de Chorène donne cependant une description de Gerni, et particulièrement du château et de l'édifice ionique dont nous venons de parler. (Liv. 1. ch. XI. p. 34.) Il paraît croire que ce fut Gelanicus, le neuvième descendant de Japhet, qui l'éleva pour la première fois et lui donna son nom, et que plus tard il le changea en celui de *Garni*, parce que son neveu s'appelait *Garnicus*. Il ajoute qu'il fut construit sur les bords de la rivière Rhazdanus; ce doit être le Gerni actuel. Au livre 11, ch. LXXXVII, p. 224, on remarque ce passage : « A cette
« époque, Tiridates acheva la construction
« du château de Gerni; il était composé de
« pierres carrées et taillées, retenues par des
« crampons de fers soudés en plomb. Il éleva
« aussi dans ces lieux un *umbraculum*, ou
« maison d'été, monument couvert de
« sculptures parfaitement exécutées pour

« *Chosro-Iduchta*, sa sœur, et par ses
« ordres une inscription grecque fut tracée
« en mémoire de cette princesse. » Tiri-
dates florissait au temps de Dioclétien, selon
la table donnée par l'historien arménien à la
fin de son ouvrage.

De Gerni, qui était à onze milles ou trois
farsangs de notre campement, nous péné-
trâmes beaucoup plus loin dans les monta-
gnes qui offrent toutes une apparence sin-
gulièrement sauvage et romantique, puis
nous descendîmes dans la vallée profonde où
coule la rivière. On trouve dans ces lieux
un village arménien, en face duquel, sur la
partie la plus remarquable et en même
temps la plus innaccessible de la montagne,
s'élève un fort antique de forme carrée,
flanqué de tourillons, appelé *Kiz-kalehsi*,
et auprès est une église arménienne. Le ca-
pitaine Monteith m'apprit qu'il avait visité
une ruine appelée *Byrs*, occupant une posi-
tion naturelle très-forte dans une chaîne de
montagnes, et qui porte les vestiges d'une
très-haute antiquité. Cesont là sans doute les

restes de Babylsa, l'une des places qui renfermaient les trésors de Tigranes et d'Artabaze (1).

Le tableau qui s'étend au-delà jusqu'au monastère et à l'église de Keghort, est sauvage et majestueux. Les montagnes offrent aux yeux une masse immense de terre, de rochers, entremêlée de bruyères combinées d'une manière bizarre. Dans quelques endroits les couches sont perpendiculaires, comme si cette masse entière avait été bouleversée jusque dans ses fondemens par quelque grande commotion. Pour se rendre à Keghort, on est obligé de suivre un sentier étroit qui serpente sur les flancs de la montagne; au détour d'un rocher, le monastère se présente tout-à-coup dans un site romantique, sur un amphithéâtre de rochers prodigieux et agrestes qui s'élèvent à l'entour. L'édifice se compose d'une église surmontée d'un toit de forme conique en pierres, de même que toutes les églises qui se trouvent sur le territoire d'Ervân. A l'entour règne

(1) Strabon, Liv. 21, p. 529.

un rang d'appartemens servant tout à la fois de fortifications et d'habitations pour les moines. Ce que cette église offre de curieux consiste en quelques appartemens excavés qui attestent les travaux et les fatigues qu'a exigés cet édifice ; ils sont au nombre de trois, le jour y pénètre d'en haut par des trous pratiqués dans la masse des rochers dans lesquels elles sont taillées ; on y voit des autels, des réduits, des confessionnaux, tous d'un goût si barbare et si grossier, que les Arméniens d'aujourd'hui sont seuls capables de les exécuter et de les regarder comme d'un beau style. Les montagnes et les rochers qui se trouvent dans le voisinage immédiat de l'église, sont excavés et sculptés en plusieurs endroits ; c'est un ouvrage des moines qui l'ont exécuté comme passe-temps ou comme pénitence ; mais dans tout on reconnaît le même goût barbare et grossier.

Les murs de l'église, tant dans l'intérieur qu'en dehors, sont chargés d'inscriptions arméniennes ; toutes sont destinées à rappeler des donations de charité, des réparations volontaires, et les noms des personnes pieuses

qui ont fait exécuter les ornemens de l'église. Sur le maître autel est placée une longue inscription dont voici à peu près le sens : *Que cette inscription apprenne que nos grands et innombrables péchés nous ont attiré une visite de Tymour-leng (Tamerlan) et de ses armées destructives ; après avoir tué et emmené en captivité un grand nombre d'infortunés chrétiens , les troupes de ce conquérant sont parvenues à cette église , l'ont détruite , et ont enlevé le riche trésor que le zèle de personnes pieuses y avait accumulé.*

Depuis quarante ou cinquante ans cet endroit a été abandonné des Arméniens ; l'extrême solidité de sa construction défend encore cette église contre la faux du temps , et une légère dépense suffirait pour la mettre en très-bon état. Dans une saison , les Arméniens s'y rendent en pèlerinage. Audessus de l'autel j'ai remarqué suspendus à des chevilles de petits arcs en cordes et en rejets d'arbres que je supposai être des offrandes , mais sur la signification desquels je n'ai pu obtenir aucun renseignement.

En revenant de Keghort, je visitai l'église arménienne de Virâb, à neuf milles environ de notre camp ; on rencontre plusieurs villages florissans sur la route, laquelle traverse une plaine où le blé est cultivé en grand. Virâb, à un quart de mille de l'Araxes, est situé sur le flanc méridional de quelques collines ; dans le voisinage s'étendent de belles prairies, mais parfois marécageuses, et, dans cette saison de l'année, les oies sauvages s'y trouvent en quantité. Cet établissement a été abandonné ; cependant l'église continue d'être dans le meilleur état, et une légère restauration suffirait pour l'utiliser. Dans un coin de l'enclos construit sur le puits de saint Grégoire, est une chapelle souterraine, étroite et sombre, où personne de notre société ne put descendre, vu l'état délabré de l'escalier.

Notre station sur les bords du Gerni fut extrêmement nuisible à l'état sanitaire de nos gens ; à peine y en eut-il un seul parmi nous, soit Européen, Indien ou Persan, qui ne fût atteint de la fièvre. Je fus néanmoins assez heureux pour échapper à la maladie, au

moyen de quelques légères médecines que je prenais de temps en temps, et des exercices que je ne manquai jamais de faire tous les matins. Dans cette saison, la plaine d'E-rivân fourmille de cailles; la manière dont les Persans chassent cet oiseau est très-curieuse, et leur réussit fort bien; ils placent dans leur ceinture deux bâtons élevés, sur lesquels ils placent soit leur robe de dessus ou un pantalon, les bras ou les jambes enfilées dans les bâtons, ce qui les fait ressembler de loin aux cornes de quelque animal. Accoutrés de cette façon et armés d'un filet, ils se rendent dans la campagne; et les cailles apercevant une figure qui ressemble plutôt à un animal qu'à un homme, se laissent approcher assez pour permettre au chasseur de les prendre dans son filet. La quantité de ces oiseaux que prennent ainsi les Persans est vraiment étonnante; on nous en apportait tous les jours des cages pleines qu'on nous vendait pour une bagatelle. Dans une de mes courses, armé d'un fusil, j'encontrai un jeune berger qui, souriant au petit nombre d'oiseaux que j'avais tués, éleva de

suite ses cornes, et en un instant en eut pris beaucoup plus de vivans que je n'en avais tué.

Pendant mon long séjour dans le voisinage du mont Ararat, je formai plusieurs plans pour parvenir à l'escalader, mais j'en fus toujours empêché par quelque obstacle. La saison (le mois d'août), durant laquelle nous restâmes campés au pied de cette montagne, était la meilleure pour une telle entreprise, et c'est à cette époque qu'on y voit le moins de neige.

Quant à l'impossibilité d'en atteindre le sommet dans la partie même où l'accès me paraît le plus facile, le pacha de Bayazid en avait résolu le problème quelques années auparavant, à ce que nous apprîmes. Il partit de Bayazid, suivi d'une troupe nombreuse de cavaliers, dans la saison la plus favorable, et monta, aussi haut qu'il est possible à un cavalier, par le côté qui regarde cette ville. Il fit établir trois stations sur l'escarpement, y construisit des huttes et y réunit des provisions.

La troisième station fut la limite des neiges. Il n'éprouva aucun obstacle pour

traverser cette région; mais lorsqu'il arriva aux monceaux immenses de glace qui couvrent le sommet du cône, il ne put s'avancer au-delà, parce que la grande raréfaction de l'air coupa la respiration à plusieurs de ses gens. Il avait déjà offert auparavant une grande récompense à celui qui en atteindrait le sommet; mais tous les efforts de quelques Kourdes qui vivent au pied de cette montagne ont été inutiles. L'extrême raréfaction de l'air n'était pas le seul obstacle que ses gens avaient à craindre, mais encore le danger d'être écrasés par la glace, dont des blocs énormes se détachaient continuellement sous la main de ceux qui s'y attachaient, et se précipitaient le long de l'escarpement. Durant l'été, le pic de glace qui en couronne le sommet rend un éclat tout-à-fait distinct de celui de la neige; et, s'il faut en croire les vieillards des environs, cette masse immense congelée a pris beaucoup d'accroissement depuis qu'ils l'ont vue pour la première fois. Un des grands traits de cette montagne est un abîme immense qui s'étend vers le milieu de sa hau-

teur, et se laisse apercevoir d'Erivân et de tout le pays environnant. Dans le voisinage du précipice s'élève une masse de terre étrangère, d'après toutes les apparences, à la conformation originelle et naturelle de cette montagne; dans le fond de l'abîme est une masse énorme de glace qui, au rapport des habitans, peut être comparée, par sa grosseur, à une haute maison ou à une tour. Elle est évidemment tombée d'un rocher escarpé visible à une grande distance, qui penche beaucoup sur l'ouverture de l'abîme. Les Arméniens, qui remarquent une aggrégation de glace se former progressivement au sommet de ce rocher, s'attendent à chaque instant à voir une masse égale à la première s'en détacher et se précipiter dans le gouffre. L'expérience leur a appris que ces chutes ont lieu tous les vingt ans; et on peut avoir quelque confiance en ce qu'ils disent à ce sujet, parce que, regardant le mont Ararat comme sacré, ils l'observent fréquemment et avec soin. La masse de glace que renferme aujourd'hui le précipice est tombée dans une situation

telle qu'il n'est exposé que pendant deux heures, chaque jour, à la chaleur des rayons du soleil, ce qui suffit juste pour dissoudre la quantité de glace nécessaire pour former une nouvelle congélation quand elle se trouve à l'ombre.

Les vers de neige, dont Strabon parle avec tant d'assurance, comme existant dans le Caucase (Lib. 11), et que les Persans et les Arméniens croient généralement exister aujourd'hui dans les neiges de l'Ararat, paraît un animal entièrement fictif. Nous avons, mais en vain, offert une récompense à celui qui nous en apporterait un seul. Au rapport des Persans, ce ver est petit, blanc, et si froid, qu'un seul suffit pour rafraîchir une grande tasse de sorbet. Au mois d'août, en approchant du sommet de l'Ararat, et même au village d'Ackora, le bruit des glaces qui se fendent se fait entendre pendant la partie du jour la plus chaude, c'est-à-dire depuis deux heures de l'après midi jusqu'à quatre. Quand on se trouve à la limite des neiges, le bruit est effroyable; mais les personnes qui ont été témoins de la chute

d'une masse énorme dans le gouffre, disent que rien n'est égal à la secousse :

« Treman le spacioze atre caverne
« È l'aer cicco a quel rumor rimbomba. »

L'on reconnaît le point extrême de la chaleur, lorsque le petit Ararat est entièrement dégagé de neiges. A l'époque où nous nous trouvions à Aberân, nous pouvions remarquer leur diminution progressive, jusqu'à ce qu'enfin elles disparurent entièrement. A cet instant, les cultivateurs de melons cueillent leurs fruits. En général, les neiges de l'Ararat servent de calendrier aux paysans de la plaine d'Ervân; c'est sur elles qu'ils se règlent pour ensemer, planter ou faire les récoltes; c'est aussi le changement de température dans cette montagne qui guident les mouvemens des Iliâts; ils restent dans leurs *Yeylâks* ou en descendent, selon l'époque où tombent les neiges.

Le sol de cette grande montagne paraît être un amas immense de pierres, accumu-

lées sans ordre, et que jamais ne vient animer la riante verdure. On aperçoit cependant quelque plante rare de temps en temps, mais la relation détaillée de Tournefort prouve combien est stérile la moisson des botanistes dans ces lieux. Dans quelques parties du petit Ararat, on trouve des espaces formés d'une pierre extrêmement légère, dans d'autres on remarque une espèce de vitrification. La lave y est assez commune, mais un sable profond domine souvent dans les intervalles des rochers.

Les animaux féroces qui habitent ces lieux, sont l'ours, un tigre de petite taille, le lynx et le lion. Peut-être le serpent est-il le plus dangereux de tous, quelques-uns de ces reptiles y parviennent à une grosseur énorme; ils sont extrêmement venimeux, et assez courageux pour attaquer les passans. Pendant que nous étions campés dans le voisinage du mont Ararat, le bruit se répandit que le chemin qui se dirige entre la grande et la petite montagne conduisant à Bayazid, était défendu par un dragon, qui, semblable au serpent de Régulus, empêchait

les caravanes d'y passer; il fut reconnu que c'était un énorme serpent. Le pied de l'Ararat qui s'étend vers les bords de l'Araxes, est couvert de marécages où se trouvent un grand nombre de sangliers. Les oiseaux sauvages y fourmillent ainsi que sur les rives du fleuve. Les montagnes nourrissent aussi beaucoup d'aigles, et on y distingue une grande variété dans l'espèce des faucons.

Tournefort semble vouloir tourner en ridicule (vol. II, p. 247) le rapport des voyageurs qui ont parlé de l'existence de certains anachorètes sur le mont Ararat; mais dans l'intérieur du gouffre, il y a une caverne formée de main d'homme en quelques parties; dans laquelle demeure un hermite; selon le bruit commun. Ces lieux sauvages et déserts sont l'asile de tous les brigands des contrées environnantes, et il se trouve entre le grand et le petit Ararat une caverne placée dans une situation si forte, qu'un chef kourde, turbulent, s'y étant établi, brave de sa retraite le sordâr et ses forces.

Enfin M. Ellis étant assez rétabli pour que

nous pussions nous mettre en route, nous partîmes pour Tauriz, et passâmes l'Araxe à Gerger, entre cette ville et Marand; nous trouvâmes, en plusieurs endroits, au milieu du chemin, des meules de moulin qui, ayant été coupées par blocs dans les montagnes, avaient peu à peu été roulées jusque-là pour être transportées à Tauriz. Au rapport de Xénophon (1), les habitans des bords de l'Euphrate taillaient des meules, leur donnaient la forme qu'elles devaient avoir, et allaient les vendre à Babylone. Les pierres que nous vîmes avaient un axe en bois, elles gissaient dans ces lieux depuis un temps considérable, et les propriétaires attendaient d'en avoir besoin pour les transporter plus loin. Pendant le long séjour que j'ai fait à Tauriz, une pierre de cette espèce est restée dans la campagne à moins de deux cents pas des murailles.

A mesure que nous approchions du terme de notre route, le nombre des malades de la compagnie, loin de diminuer, croissait au

(1) Anabasis, Liv. 1, ch. 2.

contraire. De trente hommes de cavalerie indienne qui formaient le corps des gardes de l'ambassade, deux seulement pouvaient encore faire leur service; au moment où nous entrâmes dans Tauriz, tout le reste en était incapable, et; peu de temps après notre arrivée dans cette ville, nous eûmes à déplorer la perte de l'un de nos compagnons, le capitaine Snodgrass, de l'armée de Bombay, jeune homme dans la fleur de l'âge; nous l'enterrâmes dans l'église arménienne. Après avoir rendu nos devoirs au prince royal Abbas-Mirza, nous nous rendîmes à Téherân, où, après une courte négociation, M. Ellis et moi, conclûmes un traité définitif avec le gouvernement persan. Cet envoyé, suivi de M. Willock, secrétaire d'ambassade, repartit pour l'Angleterre au mois de décembre suivant, et me laissa à Téherân.

CHAPITRE XXIII.

AU printemps de l'année 1814, des bruits de rebellion dans les provinces orientales de la Perse, et d'une continuation d'hostilités de la part des Turkomans, déterminèrent Feth-Aly-Châh, à se rendre dans le Khorassân ; au lieu d'aller passer, comme de coutume, l'été à Sultaniéh, le but de ce voyage était de tenir en alarme les districts rebelles, et de profiter de ce prétexte pour en extorquer de l'argent, comme il l'avait déjà fait précédemment. A peine était-il arrivé à Firouz-Koh (1), sur les confins du Mazenderân, lorsqu'arriva tout-à-coup un événement auquel il était loin de s'attendre, et dont les conséquences eussent pu être très-fâcheuses s'il n'eût employé

(1) Montagne de la victoire. (*Note du traducteur.*)

autant de vigueur que de politique dans cette circonstance.

Il reçut tout-à-coup la nouvelle que Mohammed-Zemân-Khân, kadjâr de naissance et gouverneur de la ville et du territoire d'Asterabâd, homme assez obscur et assez peu estimé d'ailleurs, était entré dans une ligue avec les Turkomans, avait méconnu l'autorité du roi, et élevé ses prétentions jusqu'au trône. Sa rébellion fut attribuée à la haine qu'il avait conçue pour le roi et son gouvernement, haine dont la cause était les avanies énormes qu'on lui avait faites l'hiver précédent. Appelé à cette époque à Téhérân pour répondre à l'accusation intentée contre lui au sujet de ses malversations dans le gouvernement d'Asterabâd, il fut presque entièrement dépouillé des richesses qu'il avait acquises, et son gouvernement lui eût été ôté sans des intercessions puissantes en sa faveur; mais, de retour dans sa province, il commença sur-le-champ à mettre à exécution les projets que l'exaspération lui avait suggérés. Il se lia étroitement avec les chefs turkomans en guerre avec la

Perse ; il leur annonça qu'il était chargé de les engager à se rendre à Téherân ; mais il leur conseilla en même temps de ne pas y aller , parce que, leur dit-il, « l'intention du
« roi est de vous garder pour otages ; il ne vous
« reste donc qu'une résolution à prendre ,
« celle de résister à ses ordres ; je suis prêt à
« vous seconder. Au lieu d'obéir vous-même
« comme vous le faites , vous serez mes maî-
« tres , et nous pourrons ainsi résister au
« châh et à son pouvoir. » Les Turkomans s'estimant heureux de trouver un tel allié, se rendirent à ses propositions ; un grand corps de troupes de leur nation fut reçu dans Asterabâd , et la garde des portes et des murailles leur fut confiée. Il est probable qu'ils auraient pu faire embrasser au peuple le parti de Mohammed-Zemân-Khân, s'il n'avait pas pris le parti impolitique de s'emparer des principaux habitans et des personnes de considération , et de les envoyer , comme otages de sa bonne foi, dans une forteresse au pouvoir des Turkomans. Cette violence fut sa ruine , et c'est à elle qu'on peut attribuer

les succès qui suivirent les mesures du gouvernement persan.

A la nouvelle de la rebellion de Mèhammed-Zemân-Khân, le roi quitta Firouz-Koh et se rendit à Tchechmeh-Aly ; de là il lui dépêcha un messenger avec un firmân, lui intimant l'ordre de rentrer desuite dans l'obéissance, sous peine d'encourir sa disgrâce. Le messenger fut maltraité, et on ne lui permit pas de lire le firmân. Feth-Aly-Châh fit alors sortir trois firmâns adressés l'un au khân, l'autre aux seïds (1), le troisième aux rayâts, ou masse du peuple, et il les confia à un messenger qui entra dans Astèrâbd déguisé en laboureur ; il menaçait le khân du châtiment le plus terrible, s'il ne se remettait sur-le-champ entre ses mains ; il engageait les seconds à agir avec vigueur contre le

(1) Les Seïds sont ceux qui prétendent descendre d'Aly. Ce titre leur donne une arrogance insupportable. Comme on n'exige de celui qui le prend aucun titre, on pense bien que le nombre en augmente, chaque jour. (*Note du traducteur.*)

khân, et les menaçait de la plus affreuse vengeance, s'ils donnaient au rebelle le secours le plus léger.

Mohammed-Zemân-Khân ne traita pas mieux le second fermân que le premier ; mais ceux adressés aux seïds et aux rayâts produisirent l'effet que le roi en espérait. Ces deux classes de citoyens tinrent une assemblée secrète ; et, après avoir réfléchi aux grandes forces du roi comparativement aux petits moyens du rebelle, ils se déterminèrent d'un concert unanime à se saisir de sa personne et de la remettre entre les mains du roi.

Les habitans d'Asterabâd, aidé de quelques serviteurs du khân, se formèrent en corps, environnèrent son palais ; et, avant que les Türkomans qui s'y trouvaient avec lui eussent eu le temps de se mettre en défense, ils se frayèrent un chemin jusqu'à l'endroit où le khân se trouvait, le saisirent, le lièrent et dépêchèrent de suite un messenger au roi pour le prier d'envoyer un officier entre les mains duquel ils pussent le remettre.

Par cette mesure vigoureuse, les hostilités dont on était menacé de la part des Turkomans furent suspendues pour le moment; ils évacuèrent Asterabâd, et Mohammed-Zemân-Khân fut amené devant le roi; à son arrivée au camp, Feth-Aly-Châh ordonna à Mohammed, commandant l'artillerie à chameaux, de placer sur la tête du rebelle une couronne, des bazabends ou brassards sur ses bras, un cimenterre à son côté, de le faire monter sur un âne la figure tournée par derrière et la queue de l'animal dans la main, de le promener dans cet équipage par tout le camp, en criant: « Voilà celui qui a voulu être roi! » Après cette cérémonie, et après qu'il eut été ainsi en butte aux moqueries et aux railleries des soldats, il fut amené au roi. Ce prince fit venir les loutyes et leur ordonna de le tourner en ridicule, de le faire danser et de le forcer à faire des grimaces. Il permit à tout le monde de lui cracher à la figure; puis il reçut la bastonnade qui lui fut administrée sous la plante des pieds par un chef kadjâr, et enfin on lui arracha les yeux.

La coïncidence singulière qui se trouve entre cette aventure et les traits les plus terribles de l'Écriture-Sainte, prouve d'une manière frappante combien peu de changemens s'opèrent dans les coutumes des peuples de l'Orient.

Le roi revint à Téherân sans avoir étouffé l'esprit de rebellion qui s'était manifesté parmi plusieurs chefs du Khorassân ; et, comme il annonça, au commencement de l'année 1815, l'intention où il était de faire une campagne dans cette province, on fit les préparatifs nécessaires à cette expédition. Les gouverneurs de villes, aussi bien que ceux de provinces, reçurent ordre de réunir des vivres pour le roi et ses troupes, et un *kourouk*, ou avertissement, fut adressé aux différens pâturages où l'on supposa que son armée devait camper.

Vers la mi-juin, les chaleurs devinrent insupportables à Téherân, la population presque entière abandonna la ville ; ceux qui étaient attachés au roi ou à la cour (ils en formaient peut-être la portion la plus considérable) suivirent le camp ; les mar-

chands et boutiquiers allèrent s'établir à Chemyroun et dans les différens villages au pied des montagnes voisines. Il ne resta à Téherân que les gens les plus pauvres qui ne pouvaient se permettre les plaisirs d'un *yeylâk*. Ceux qui suivirent le camp laissèrent leurs femmes à Téherân durant l'été, et le bruit courut qu'elles ne se refusèrent aucun agrément. Le hârem du roi fut dispersé dans les villages, au pied des montagnes, dans plusieurs desquels on avait préparé des maisons pour les recevoir. A Djelalabâd, une maison entière était destinée aux *bazigers*, ou danseuses et chanteuses. Hassan-Aly-Mirza, gouverneur de la ville, avait une maison d'été, en bois, dans un vaste jardin; il y restait toute la semaine et ne venait à la ville que le vendredi pour faire ses dévotions et ses affaires.

Le roi et Mirza-Chafsey, le grand-vézir, avait déjà choisi, pour leur résidence d'été, la ville de Demawend comme le lieu le plus agréable dans le voisinage de Téherân. Ils ne tarissaient pas en éloges sur son climat délicieux, sur ses bonnes eaux, et ne par-

laient qu'avec enthousiasme de ses pommes et de son miel excellent. On jugea cette ville la plus convenable pour le quartier d'été; sa situation, entre la capitale et le Khorassân, la rendant le lieu de passage de tous les courriers, ce qui mettrait le roi en état d'entretenir une communication facile avec les autorités persannes du lieu. Le roi se plut à nommer, pour notre mihmândâr, Kerym-Khân-Afchâr (1); mais, le connaissant pour un homme aussi officieux qu'avide; et bien assurés de ses prétentions à un présent considérable, nous demandâmes au monarque de nous donner un mihmândâr d'un rang moins élevé. À cette nouvelle, Kerym-Khân chercha à obtenir la permission de nous accompagner; et, devinant probablement ce que nous pensions à son égard, il s'engagea à ne jamais venir se présenter devant nous, à moins d'être mandé, de ne

(1) La tribu d'Afchâr est celle d'où sortait Nadir. Ses membres ont la réputation d'être *Fouzouls*, mot dont nous n'avons pas l'équivalent en français, mais qui embrasse l'idée de servilité, de flatterie, de loquacité, etc.

parler jamais qu'on ne lui eût adressé la parole, et de se contenter de 50 toumâns payables quand nous n'aurions plus besoin de ses services, laquelle somme est la plus médiocre qu'on puisse donner à un mih-mândâr, à ce qu'il nous donna à entendre. Le grand-vézir mit fin à toutes ces difficultés en nommant Mohammed-Riza-Beg, autre Afchâr, pour nous accompagner. La servilité et la bassesse de cet homme allaient si loin, qu'il n'entrait pas une seule fois dans notre appartement sans faire le *ser-ferou*, marque de respect des domestiques envers leurs maîtres, et comme si, en nous parlant, il s'adressait à un prince, il employait les expressions les plus humbles, les plus extravagantes. Malgré tout cela, il était si superstitieux, qu'il n'aurait jamais voulu manger un mets préparé par nous; il avait une telle confiance dans les talismans, qu'il portait sans cesse sur lui le koran entier, divisé en deux parties, dans de petites boîtes d'argent attachées au bras.

Le 18 juin 1815, nous partîmes de Téhérân vers les trois heures de l'après midi;

nous atteignîmes Djadjroud, à quatre farsangs environ, ou 15 milles de distance. La route que nous suivons passe au milieu des montagnes arides qui ceignent la plaine de Téherân du côté de l'est, et n'offre rien qu'une suite continue de montées et de descentes, jusqu'à deux milles environ de Djadjroud; arrivés dans ce lieu, l'on descend dans une vallée profonde dans laquelle est situé ce village. Djadjroud n'offre rien de remarquable que la rivière qui coule avec rapidité, en sortant des montagnes, dans un lit illimité plus ou moins profond, jusqu'à l'endroit où elle atteint la plaine de Veramyn, dont les habitans la saignent pour l'irrigation de leurs champs. La Rochette a prétendu que cette rivière était l'ancien *Epardus*. Dans le voisinage du Caravanseraï se trouvent les restes d'un pont assez étendu qui me parut avoir été très-solide. Au printemps, cette rivière, gonflée par la fonte des neiges, se précipite avec impétuosité en emportant tout ce qui se trouve sur son passage. Une des personnes de notre suite fut entraînée par le courant; heureusement

une grosse pierre qu'elle reneontra lui permit de s'arrêter.

Le roi a fait construire un caravanseraï dans la plaine, on y trouve plusieurs appartemens et un bain. Il se rend souvent dans ce lieu durant l'hiver pour y chasser le *kapt* ou perdrix rouge, dont sont couvertes les hauteurs voisines. A Djadjroud, le chemin rentre dans des montagnes d'un aspect aride, et ne présente nulle trace d'habitation jusqu'à Bomeiyn, grand village à gauche sur la route qui conduit à Demawend; il doit son existence au ruisseau qui arrose le petit territoire voisin, et, courant au sud, comme tous les ruisseaux du pays, il va fertiliser la belle et riche plaine de Veramyn. Dans la même direction que Bomeiyn, se trouvent plusieurs autres villages dont le plus grand est Ah, dans le voisinage de la maison d'été du roi, appelée *Bâgh-Zemroud* ou le jardin des émeraudes. Elle se compose d'un *serder* ou portique surmonté d'un appartement, et un *anderoun* placé à l'ombre de platanes antiques étendant au loin leurs branches qui s'élèvent sur quatre terrasses en amphi-

théâtre. Tous ces villages sont sous la juridiction du gouverneur de Demawend.

De Bomeiyn à Demawend, on compte environ trois farsangs. A trois milles en avant de cette dernière, nous quittons le chemin élevé où avaient passé le roi et ses troupes, et tournant au nord nous longeons le pied de l'une des hautes montagnes qui ceignent la vallée étroite de Demawend, et nous découvrons la ville au milieu des arbres et des champs de blé. Elle s'élève dans un creux sur les bords d'une rivière; et, du chemin qui vient de Teherân, on la reconnaît, à la première vue, à quelques vieux tourillons qui s'élèvent sur une éminence, et à un minaret en briques qui a appartenu à une belle mosquée. La longueur de la vallée est d'environ trois milles, la largeur de deux; elle se dirige par une pente graduelle du nord au sud, et ses champs de blé sont unis comme autant de terrasses. Outre la ville de Demawend, située presque à son extrémité la plus basse, cette vallée contient encore dix villages, et rien ne peut offrir à l'œil un tableau plus animé et plus florissant que

cette petite étendue de terrain. Deux courans d'eau l'arrosent, l'un vient de l'ouest, il est petit; l'autre vient du nord, c'est la rivière dont nous avons parlé; ils se rencontrent à Demawend, et leurs ondes réunies traversent la ville. Les bords de ces ruisseaux sont plantés de saules, de peupliers et de noyers, dont le feuillage verdoyant ajoute beaucoup aux charmes de ces lieux. On trouve encore dans l'intérieur de la ville quelques-uns de ces arbres; leur ombrage épais joint, aux eaux qui l'arrosent, contribue à entretenir dans ces lieux une agréable fraîcheur durant même la partie du jour la plus chaude.

La ville s'étend sur une colline; la principale rue conduit au pied que baigne la rivière. Elle se compose de cinq cents maisons dont trois cents habitées par des Demawendies naturels, le reste par des familles du Kermân, transplantées de cette province dans ces lieux par Aga - Mohammed-Khân. Le gouverneur est Aga - Khân - Seïd, qui habite une grande maison à l'extrémité méridionale de la ville, et sa juridiction s'étend sur tous les villages dépendant de Demawend.

wend. On en compte trente placés dans les endroits les mieux arrosés.

Le mont Demawend, qui se laisse apercevoir partout, n'est pas visible de la ville dont il porte le nom. Les Persans, qui sont grands amateurs de pointes, disent en arrivant à la ville et en s'informant de la montagne: *Kou Demawend*? Ce mot a ce double sens: « où est le Demawend? et, le mont « Demawend. » On l'aperçoit du grand chemin qui traverse la plaine au-dessous, et il reste alors dans le nord 15° ouest. Les habitants du lieu prétendent qu'il jette quelquefois de la fumée, et le soufre (1) qu'on trouve dans les petits cratères à sa base pourrait faire conclure que le cône est le cratère d'un volcan. On sent quelquefois de violens tremblemens de terre à Demawend. On en éprouva une forte secousse pendant que je m'y trouvais au mois de juin, et, il y a neuf ans, elles furent si violentes et si fréquentes, que nombre de villages du Mazenderân fu-

(1) On rencontre aussi le cliarbon dans cette montagne. Les forgerons de Demawend font usage de celui qu'ils trouvent à la surface du sol.

rent renversés de fond en comble, et que tout le pays en fut alarmé. La neige couvre cette montagne toute l'année, mais seulement par places, car il est quelques parties de son sommet qui en sont entièrement libres. Je ne crois pas que son élévation égale celle de l'Ararat, quoique le cône qui le couronne soit beaucoup plus abrupte, et que sa base ne soit pas aussi étendue (1). Il ne paraît pas avoir été escaladé par aucun des Persans modernes, et ils conviennent tous que cette entreprise serait vaine. Ceux qui vont chercher du soufre, lequel se trouve au point accessible le plus élevé, sont formés à cet exercice avant de l'entreprendre, et se fortifient en mangeant beaucoup d'ail et d'oignons.

(1) Hauway, se rendant par la mer Caspienne de Langeroud à Asterabad, dit : « Pendant quatre
« jours, le mont Demaoun nous resta en vue; il est,
« nous dit-on, à trente lieues dans l'intérieur des
« terres. A la distance de quatre ou cinq lieues du
« rivage, nous le distinguons parfaitement; il s'é-
« levait en forme de pyramide. » Vol. I, ch. xxv,
p. 109.

A cinq milles de la ville de Demawend, en droite ligne, est un lac formé sans doute par la fonte des neiges, qui, ne trouvant pas de débouché, s'y sont accumulées (1). Il est placé à une hauteur considérable au-dessous de Demawend, au pied de quelques montagnes sourcilleuses. Il n'a aucune décharge naturelle; une marque faite à l'entour par les eaux sert à indiquer le maximum de leur élévation à l'époque de la fonte entière des neiges, qui arrive au printemps. Nous remarquâmes qu'il avait déca de plusieurs pieds depuis ce moment par la seule évaporation. Quelques vieillards de Demawend assurent que, toutes les fois que les eaux descendent au-dessous de leur niveau ordinaire, plusieurs sources dans le voisinage de la ville s'assèchent. Ce lac ou bassin, dont l'eau est extrêmement fraîche, ou même d'un froid piquant, peut avoir un mille et demi de circonférence. Il est extrêmement profond, et dans l'hiver sa surface

(1) Voy. les observations et les questions de Michadès à ce sujet.

gèle. S'il était possible de le faire servir à l'irrigation des campagnes environnantes, il deviendrait pour le pays un trésor inestimable, mais actuellement le pays d'alentour est un désert aride, et on n'aperçoit pas une seule habitation dans une étendue de plusieurs milles. Du côté du nord, une chaîne élevée de montagnes à pic l'entoure, dont les neiges lui fournissent une grande quantité d'eau. Dans la partie occidentale, un tremblement de terre pourrait lui ouvrir un passage; mais il faudrait, pour opérer un débouché à ses eaux, un grand effort de la nature. Lorsque la fonte des neiges cesse, l'accroissement des eaux cesse aussi, parce que les pluies ne sont pas capables de lui rendre ce qui lui est enlevé par l'évaporation. Il ne paraît pas que les cultivateurs en aient jamais tiré les eaux nécessaires à l'irrigation des terres. Pour parvenir à ce lac, nous fûmes obligés de faire douze ou quinze milles dans une direction circulaire, par des hauteurs escarpées et sur la pente des montagnes, où un faux pas nous aurait fait périr long-temps avant d'avoir atteint

le fond du précipice. Nous revînmes à Demawend par le chemin le plus court, qui nous évita la moitié de la distance; mais le sentier où nous passâmes était si effroyable, qu'il est presque impossible de le décrire. Il court souvent trois ou quatre milles sur les flancs d'une hauteur pour ainsi dire perpendiculaire; il a rarement plus et généralement moins de deux pieds de large, et sous les pieds un ruisseau se précipite avec impétuosité sur un lit de rochers. La fermeté du pas de nos mules et de nos chevaux, leur adresse à se soutenir dans ces lieux sont vraiment extraordinaires; il n'y a que le sentiment du danger qui les attend, s'ils venaient à faire un faux pas qui pût leur donner tant de fermeté. Dans le voisinage de ce lac en est un autre plus petit que nous ne visitâmes point.

Le 31 août, un *eyd* ou fête particulière à Demawend se célèbre dans cette ville. Elle est remarquable, en ce qu'elle n'a aucun rapport avec le musulmanisme. Ces cérémonies se célèbrent en commémoration de la mort de *Zerk*, ce fameux tyran de la

Perse; elles consistent en réjouissances générales pour lesquelles se rassemblent tous les habitans de la ville et du district de Demawend. Ils courent dans les plaines sur des chevaux, des mulets et autres animaux, et s'élancent au grand galop en poussant des cris effroyables. Le soir, ils illuminent le sommet de leurs maisons, et toutes les parties de la ville resplendissent de feu.

La tradition rapporte que des épaules de Zoak sortaient deux serpens qu'il était obligé de nourrir de cervelles humaines, et tous les matins on égorgeait deux hommes de Demawend pour ce repas horrible; un jeune homme, résolu de délivrer enfin son pays d'un tel fléau, vint pour tuer le tyran; il annonça à ses compatriotes que s'il parvenait à les en défaire, il allumerait un feu sur le sommet de la montagne voisine, comme le signal de son triomphe et de la mort de Zoak. Le prince demeura auprès de la montagne de Demawend; le jeune homme se rendit à son palais et le tua, et les illuminations actuelles sont destinées à rappeler le feu qu'il alluma au jour de sa

victoire. Tel est le conte qui a cours parmi les paysans ; mais il est raconté beaucoup plus au long et avec une plus grande variété d'incidens par l'historien persan Mirkhond dans son *Roset-el-Sofa*, et son récit ajoute un nouvel intérêt à la fête de ce lieu. Elle porte le nom de *Eyd-kourdy*, où la fête des Kourdes, pour rappeler plus particulièrement la délivrance de ces malheureux fugitifs qui s'étaient sauvés dans les montagnes pour se soustraire aux sacrifices du tyran, et qui tiraient, dit-on, leur origine de la nation kourde (1).

On prétend que la ville de Démawend, l'une des plus anciennes de la Perse, fut fondée, selon la tradition, par Siamek, et fut le siège de l'empire de Zoak, le même dont nous venons de parler ; on y arrive par deux défilés, l'un à l'est, l'autre au sud ; le premier est large, le second étroit ; ils sont formés par la base de deux collines opposées. Ils étaient autrefois fermés, disent les habitants, par des murs épais, dans lesquels

(1) Voy. d'Herbelot, article *Zoak*.

étaient pratiquées des portes; mais il n'en reste aujourd'hui aucun vestige. On les appelle *Dehanèh*; ou bouches; la différence entre une *dehanèh* et une *teng* consiste en ce que le premier est l'intervalle qui se trouve entre les bases de deux collines, et le second, un étroit défilé entre deux terrains ou deux rochers perpendiculaires. Dans la *Description Persiæ*, Demawend est appelée *Dehenna Massabi Demawend*, et se trouve au $87^{\circ} 27'$ de longitude, et au $36^{\circ} 10'$ de latitude, d'après les tables d'Ulugbeg. Le climat est, sans contredit, le plus délicieux de toutes les villes de Perse que j'aie visitées. Pendant l'été, le thermomètre s'élève rarement au-dessus de 80 (21) à l'époque des plus grandes chaleurs; et, au commencement de septembre, il marquait 55° ($19\frac{1}{2}$) avant le lever du soleil. La sérénité du ciel, durant les trois mois de séjour que j'y fis, ne fut pas obscurcie un seul instant. Jamais nous ne fûmes incommodés de ces coups de vent violents et de la chaleur suffocante de l'atmosphère, si communs à Téherân et dans son voisinage. En y comprenant le temps que

nous mîmes à une excursion au camp du roi, nous demeurâmes trois mois à Demawend.

Notre principal logement se composait de la meilleure maison de la ville après celle du gouverneur; elle appartenait à un homme respectable, espèce de fermier, qui était pour lors absent, mais dont une partie de la famille habitait une maison voisine. Elle consistait en un *serder* ou pièce au-dessus de la porte d'entrée, formant le *byroun*, c'est-à-dire l'appartement où le maître de la maison reçoit les visites des hommes; il y avait, de plus, un *anderoun* occupé par ses femmes et sa famille. C'était là le principal corps de logis composé d'une suite d'appartemens et de cabinets; et, pour la condition des personnes auxquelles ils appartenaient, ils étaient très-propres et très-beaux. Sous le rapport du logement, la situation du paysan persan est très-heureuse; leurs habitudes sont si simples, leurs besoins se réduisent à si peu de chose, qu'ils se trouvent fort bien partout. Pour loger toutes les personnes attachées à l'ambassade, il fut nécessaire de

faire évacuer sept maisons à leurs propriétaires, outre celle dont j'ai déjà parlé, et elles étaient pour la plupart dans la même rue. Les chevaux des employés et ceux du corps des gardes furent placés dans un lieu très-pittoresque à deux cents pas de nous, à l'ombre de noyers qui étendaient au loin leurs branches, et les valets chargés d'en prendre soin s'établirent auprès d'eux en plein air. Dans un lieu où l'on trouvait si peu d'agrémens, les promenades à cheval et le soin de ces animaux nous procuraient un vif plaisir.

Une matinée se passait rarement sans que nous sortissions à cheval, accompagnés de nos chiens de chasse, avec nos fusils, et nous employions tous les jours une heure à la visite de nos écuries. Dans la plaine au-dessous, après la moisson, nous trouvions beaucoup de *bokara-kara* ou perdrix noires, des pigeons bleus et des colombes. Les montagnes abondent en renards, lièvres et gazelles; et nous apprîmes qu'à une légère distance de Demawend, on trouve des sangliers. Les chasseurs persans

nous apportaient souvent des chèvres de montagnes qu'ils tuent dans les endroits où elles passent fréquemment.

Ayant reçu l'invitation de me rendre au camp du roi, alors à Sawer, auprès d'Asterabâd, je ne pouvais laisser échapper une occasion aussi favorable, de visiter une partie du pays que n'avait connu aucun voyageur européen de ce siècle. Sa majesté envoya Aga-Khân, gouverneur de Demawend, pour nous escorter, et cet officier fit une si grande diligence, qu'il n'employa que trois jours pour se rendre à Demawend avec six domestiques, après avoir parcouru un espace de 188 milles sur les mêmes chevaux (1).

(1) Ceci ne devra point paraître étonnant; les grands seigneurs persans ont toujours dans leurs écuries un certain nombre de chevaux, les plus vites qu'ils peuvent se procurer (ce sont ordinairement des chevaux turkômans), parce que, dans le cas d'une catastrophe, ils prennent leurs pierres précieuses et autres bijoux, montent à cheval et disparaissent; et, pour peu qu'ils aient quelques heures

Aga-Khân est un jeune homme de famille, il est un des *Gholâms-Pech-Khedmehs*, ou pages de Feth-Aly-Châh; quoique d'une dévotion excessive, et ennemi né de tout ce qui n'est pas de sa religion, ses sentimens ne le firent jamais oublier un instant les lois de la politesse. Nous étions sans cesse à discuter des points dogmatiques; et, quoiqu'il nous arrivât quelquefois de ne pas mettre beaucoup de réserve dans nos paroles, jamais il ne s'emporta. Sa famille étant composée de seïds, ou descendans d'Aly, il pense qu'on peut exiger d'eux et de lui une plus grande piété que des autres, aussi suit-il avec une extrême exactitude tous les rites religieux. Jamais il ne manqua de faire ses cinq prières tous les jours; dans les matinées les plus froides de notre marche, il s'arrêtait, au lever du soleil, auprès de quelque eau courante, appelait ses domes-

d'avance, on ne peut les rattraper. On voit de ces chevaux courir de quatre à six jours sans s'arrêter.
(Note du traducteur.)

tiques, ôtait ses bottes et ses bas, lavait ses mains, ses pieds, faisait étendre son tapis, et faisait sa prière. Il ne cessait de répéter l'exclamation de *ya Aly!* — ô Aly! — *ya Allah!* — ô Dieu! — *la allahi ila allahi!* — Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu; et ce ne fut que pendant le mois de ramadhân qu'il parut souffrir impatiemment les désagrémens de sa religion. Toutes les fois qu'il rencontrait un mollah, il avait avec lui de longues consultations sur la nature de ses devoirs. Si, pendant le ramadhân, il pouvait manger étant en voyage? si, restant trois jours dans le même endroit, il était obligé de faire le *rouzi*, ou jeûne? Quand il nous faisait une visite, on voyait qu'il était contrarié, la politesse le forçant de boire le café et de prendre nos rafraîchissemens. Étant un jour assis sur un de nos sofas, il crut s'être souillé; et, profitant d'un instant où il croyait n'être aperçu de personne, il se secoua les épaules, comme s'il voulait se débarrasser de la malpropreté des infidèles. Tout bon musulman est obligé de faire autant de prosélytes qu'il lui est possible; aussi

Aga-Khân ne manquait-il pas de faire tous ses efforts pour prouver la supériorité de sa religion sur toutes les autres. Mais les arguments qu'il avançait étant réfutés, et la fausseté de leur fondement démontrée clairement, il se taisait, plein de surprise qu'on pût réfuter ce qu'il était accoutumé à regarder comme la seule et unique vérité. Au sujet des miracles, il avait en eux une foi qui passe toute idée. Lorsque nous parlions des preuves que Notre-Seigneur avait données de sa mission divine et des miracles qu'il avait opérés, tels que ceux de rendre la vue à un aveugle, de faire marcher droit un boiteux et parler un muet, etc., etc. « Que
« sont ces miracles, s'écria-t-il, en compa-
« raison de ceux de notre prophète? Ceux
« dont vous parlez sont encore opérés au-
« jourd'hui par nos saints personnages; et
« il y a à Mechehed un seïd qui, il y a peu
« de mois, a rendu la vue à une jeune fille
« aveugle de naissance; mais Jésus aurait-il
« pu en opérer un comme Mahomet, qui,
« avec son doigt, coupa la lune en deux? »

C'est dans la compagnie de ce person-

nage que nous partîmes de Demawend le 22 juillet. Nous gagnâmes Bâgh-Châh (1), à la distance de quinze milles. La haute chaîne de l'Albours qui environne la plaine de Téherân s'abaisse vers Demawend, et se divise en plusieurs chaînes plus petites : l'une se dirige à l'est ; le chemin que nous suivions conduit à son extrémité inférieure en décrivant mille sinuosités sur la lisière septentrionale d'une vallée qui peut avoir vingt milles de longueur environ sur quatre de large. Dans la partie opposée, au débouché du passage étroit qui vient de Demawend, est un groupe de quatre villages : Abserd, Taskyn, Ahroun et Bydek, sur les bords d'un petit ruisseau. A deux farsangs de Demawend, nous atteignons un village plus considérable appelé Aïneh-Verzoun, autour duquel, dans une étendue d'un mille de long sur un demi-mille de large, nous remarquâmes des terrains cultivés en blé, orge et luzerne. Au rapport du ket-khoda

(1) *Bâgh-Châh*, jardin du roi. (*Note du traducteur.*)

du lieu, cet espace produit de deux à trois cents kherouârs de grains, le sol donnant cinq pour un. Le ruisseau dont les eaux fertilisent ce canton et donne l'existence au village, a sa source dans la montagne voisine. Deux milles au-delà, on trouve Djahboun, dont la culture s'étend à un mille autour du village; et, deux milles par-delà Djahboun, est Bâgh-Châh, où nous nous arrêtâmes pendant un jour. Dans cette plaine, qui a vingt milles de long sur quatre de large, on ne peut compter que quatre milles carrés en culture. Le reste n'est qu'un désert aride et pierreux qui ne produit que des épines. Les plantes succulentes ne s'y trouvent qu'en bien petit nombre, et on n'aperçoit que les troupeaux des Iliâts qui y paissent en toute liberté.

Le Bâgh-Châh, ou jardin du roi, se compose d'un terrain de cinq cents pas carrés enclos de murs; au centre s'étend une allée très-large en peupliers et plusieurs autres à angles droits; le reste de l'espace est couvert d'arbres fruitiers. Le revenu du Bâgh-Châh ne s'élève qu'à trente toumâns (six

cents francs). L'entrée se compose d'un *serder* ou porte à deux battans, surmontée d'un appartement en dessus, auquel sont contiguës plusieurs autres petites pièces. Aga-Mohammed fit élever cet édifice pour en faire un pied à terre quand il irait à la chasse. Le roi actuel en fait prendre soin; mais il ne le fréquente pas autant que son prédécesseur. Ils sont néanmoins fameux l'un et l'autre par leur passion pour la chasse: l'oncle se plaisait à forcer la bête fauve avec des chiens; le neveu préfère la chasse au faucon et au fusil. Dans le voisinage du Bâgh-Châh est une petite plaine qui est le passage des chèvres sauvages et des bêtes fauves des montagnes quand elles se rendent de leur *kichlâk* (1) à leur *yeilâk* (2): c'est là que venait s'établir Aga-Mohammed, et il y faisait un carnage affreux de ces animaux.

Le 25 juillet, nous nous dirigeons sur

(1) Région chaude.

(2) Région froide.

Firouz-Koh ; à deux milles du Bâgh-Châh ; finit la vallée, et le chemin entre dans les montagnes qui prennent progressivement un aspect agreste ; leur âpreté a quelque chose de majestueux, et elles forment en général un des tableaux les plus sublimes que j'aie vus en Perse. On aperçoit croître jusqu'au sommet les sapins et autres arbres sauvages qui annoncent une région froide ; on voit encore en outre l'amandier sauvage et quelques chênes rabougris. Les côtés du chemin fourmillent de perdrix rouges. Après trois heures de marche depuis notre départ du Bâgh-Châh, nous descendons dans une vallée profonde, où coule, en se dirigeant au sud, une rivière appelée *Dely-Chaï* ou rivière folle, nom que lui a fait donner l'impétuosité avec laquelle elle roule ses eaux au printemps.

En sortant de cette espèce de défilé, se présenta à nos regards un point de vue plus étendu, mais plus aride encore que le précédent. Des chaînes sombres de montagnes s'élancent les unes au-dessus des autres ;

leurs couches s'inclinent en général obliquement vers l'est. La direction des chaînes est aussi est et ouest.

A six milles de Firouz-Koh, nous traversons une autre rivière appelée *Roud-Nimroud*, qui se dirige vers Khawar et de là à Veramyn; sur ses bords on remarque plusieurs villages et une culture assez florissante. Nous continuons à descendre en approchant de la vallée de Firouz-Koh qu'entourent de toutes parts des montagnes, à l'exception du côté de l'ouest. Le pic superbe du Demawend s'élevait majestueusement dans le nord 67° ouest, et sa masse gigantesque dominait tous les autres monts. Des nuages épais couvraient les hauteurs du côté du nord; c'est de l'orageuse mer Caspienne qu'ils s'élèvent, et un vent impétueux et froid, particulier à ce pays, les y amène; il est si violent et si perçant durant l'hiver; qu'au rapport des habitants, il ôte souvent la vie à des voyageurs. Il annonce son approche en couvrant les montagnes septentrionales du Mazenderân d'une ligne basse de nuages blanchâtres dont la densité augmente

graduellement comme ceux de la montagne de la Table au cap de Bonne-Espérance; ils courent le long des flancs des hauteurs, et répandent sur la surface du pays un bruyard que les habitans appellent *mey*. Ce vent est, dit-on, périodique et souffle par rafales durant un, trois ou sept jours et autant de nuits successivement. L'élévation du pays dont nous venons de parler, et celle du Firouz-Koh, au-dessus du niveau de la mer, doivent être considérables, si nous en jugeons par les sensations ou par les progrès de la culture. Tout le pays que nous traversâmes dans cette journée ne nous offrit aucune culture, jusqu'à la station où le blé était à peine mûr.

Firouz-Koh est un grand village situé à la base et sur le penchant d'un haut rocher calcaire, situé dans le voisinage immédiat d'une montagne à pic de la même formation. Sa position particulière en fait un objet remarquable, et nous croyons, avec les habitans, qu'il est très-ancien. Quant à son antiquité positive, nous ne savons rien à ce sujet, et nous ne fûmes point tentés de

grimper sur un rocher escarpé pour voir ce que les habitans nous décrivaient comme les restes d'un moulin à vent et un bain, dont l'antiquité remonte, selon eux, jusqu'à *Iskander* ou Alexandre (1). Dans une colline qui forme le faubourg du village se trouvent de petites cavernes qui ont été excavées pour servir de retraite aux troupeaux pendant l'hiver; ces étables sont excellentes et très-chaudes durant les plus grands froids, et les neiges qui tombent ici dans une abondance extraordinaire. Un ruisseau considérable, qui prend sa source à cinq farsangs

(1) Les Arabes ont fait du mot Alexandre *Iskander*, d'abord parce qu'ils n'ont point le *x* des Grecs et des Européens, ensuite parce qu'ils se sont imaginé que *al*, première syllabe du nom, était *al*, article de la langue arabe qui répond à l'article masculin français *le*. C'est ainsi que le nom du célèbre médecin Hippocrate a été rendu chez eux par *Boucrat* ou père de *Crate*, parce qu'ayant l'habitude de faire précéder leur nom de celui de *Abou*, qui veut dire père, lorsqu'ils ont des enfans, ils ont cru que *Hippo* était la corruption de *Abou*, et que ce médecin se nommait *Crate*. (Note du traducteur.)

du côté de l'est auprès de Gour-Sefid ; coule entre le village et la montagne, et porte la fertilité dans la majeure partie du territoire adjacent ; le blé et l'orge sont les céréales les plus cultivées. On y trouve aussi de vastes *tchemen* ou pâturages ; leur beauté y attire quelquefois le roi, qui y campa une partie de cet été. Le sol y est d'ailleurs pauvre, et un mân de semence n'en produit que trois.

Les montagnes au nord, au nord-est et au nord-ouest de la vallée de Firouz-Koh, ont une apparence âpre toute particulière ; le roc seul les compose. Dans le nord-est, on trouve au milieu de ces montagnes deux passes qui sont toutes les deux des curiosités naturelles, et qui nous récompensèrent amplement de nos fatigues pour y arriver. Après avoir fait huit milles dans la plaine, nous laissons un petit village sur la gauche pour gagner le pied des montagnes, sans apercevoir rien qui eût une apparence d'ouverture ; en approchant beaucoup plus près, nous vîmes un passage étroit et obscur, s'étendant du pied de la hauteur à son sommet, comme s'il avait été déchiré en deux ; en y

entrant, nous le trouvâmes large de huit à dix pieds, sur une longueur d'environ trois cents pas. De chaque côté, la montagne s'élevait au moins à deux ou trois cents pieds au-dessus de nos têtes, et un courant d'eau aussi limpide que fraîche remplissait l'intervalle entre les deux bases. Après l'avoir quitté, nous entrons dans une petite vallée découverte, à travers laquelle serpentait ce charmant ruisseau, et, un mille au-delà, nous entrons dans un second défilé semblable à l'autre, mais encore plus extraordinaire; l'eau s'échappe du sommet, en tombant en une pluie très-fine, tandis que des deux côtés se trouvent de vastes cavernes creusées par la main de la nature, et des grottes d'une agréable fraîcheur. Les Persans, qui sont ordinairement assez insensibles aux scènes les plus sublimes et les plus pittoresques de la nature, furent ici frappés d'étonnement et d'admiration. Le roi qui avait déjà passé dans ce lieu dit: « Voyez combien est admirable cet ouvrage de Dieu. » Après avoir traversé ce second défilé, nous escaladons une hauteur escarpée; le ruisseau se

précipitait en cascades dans les endroits où la contraction du terrain ne lui permettait pas de couler tranquillement, puis nous atteignons une gorge plus ouverte que les autres; sur les rochers, nous apercevions des chèvres de montagnes, sautant, d'une manière vraiment merveilleuse, d'une pointe à l'autre, en franchissant des précipices effroyables; nous en tuâmes une, mais des tireurs habiles en eussent jeté à terre une vingtaine.

Réunis, ces défilés et ces vallées portent le nom de *Sawatchi*, et sont pour la chasse les lieux favoris du roi. Lors de ses excursions d'été à l'est de Téberân, il passe d'ordinaire huit ou dix jours dans cet endroit, dans la vue seule de jouir de ses eaux fraîches, de son climat délicieux, et y chasser les chèvres et les bêtes fauves qui s'y trouvent en abondance. Firouz-Koh fait partie du gouvernement d'Abdoullah-Khân, dont la résidence ou le *khanèh*, comme il l'appelle, est à quatre farsangs de là dans le nord. Il a le commandement de mille chevaux. La frontière du Mazenderân se trouve

à la même distance de Firouz-Koh, et le pays commence à s'abaisser. Ici, on nous apprend la signification du mot Mazenderân. Il se compose de *maz*, qui, dans le patois du pays, veut dire *frontière*, et de *anderân*, mot persan, *en dedans*; ce qui veut dire: *dans la frontière ou dans la limite*.

Le 24 juillet, nous nous mettons en route à deux heures moins un quart du matin, et, à dix heures et un quart nous atteignons Anasserân; en déduisant de cet espace de temps une heure pour la perte de notre route (nous nous étions écartés d'un farsang), nous pouvons évaluer à quarante milles la distance que nous venions de parcourir. À six milles environ de Firouz-Koh, le chemin qui conduit dans le Mazenderân se dirige à gauche sur les montagnes, et celui du Khō-rassân à droite. Presque à la bifurcation de ces deux routes se trouve un défilé remarquable formé par deux masses de rochers qui s'élèvent en face l'un de l'autre, à une hauteur de cent cinquante à deux cents pieds; elles laissent à leurs bases un passage d'environ vingt ou trente pas de large, dont une

partie est occupée par un ruisseau, et le reste par le chemin. Le passage par ses différentes sinuosités peut avoir trois cents pas de long, mais il n'est ni aussi étroit ni aussi remarquable, comme curiosité naturelle, que ceux de Sawatchi. Dans la partie de la gorge la plus à l'est, sont les restes d'un château sur une hauteur; ils se composent d'une grosse tour ronde, mais ne peuvent revendiquer une antiquité plus reculée que le siècle de Timour ou de Djenghis-Khân. Il se nomme *Kalèh-Sourkh* ou château rouge. Il emprunte sa dénomination de la couleur rouge de la montagne sur laquelle il s'élève. Le défilé est connu des habitans du lieu, sous celui de *Teng-Serenza*, nom du dialecte du Mazenderân, dont nous n'avons pu parvenir à connaître la signification. Après l'avoir traversé, une route élevée qu'on peut appeler *chemin de la Parthie*, se fait remarquer, se dirigeant presque est vers Semnân, tandis que nous, qui suivions la route du roi et de son armée, nous prîmes le chemin qui court dans le nord-est.

Je fus d'abord porté à supposer que ce défilé

et ceux de Sawatchy devaient être les *Pylæ-Caspiæ*; mais en suivant Pline et les distances données par Arrien dans sa Relation des marches d'Alexandre à la poursuite de Darius, j'ai reconnu que ma conjecture était fausse. Le premier de ces écrivains dit qu'elles avaient huit milles de long, et que dans le lieu par lequel elles se dirigeaient, on ne trouvait aucune source d'eau fraîche sur une étendue de trente-huit milles (1). Le second dit qu'Alexandre arriva aux Pylæ après un jour de marche de Ragès (2). Les défilés dont j'ai parlé sont très-peu étendus, et leur distance de Rey (en supposant que Rey soit l'ancienne Ragès) à Firouz-Koh, par le chemin le plus court, est de vingt farsangs, distance qu'il est impossible de parcourir en un seul jour, même avec des troupes légères, telles que celles qui accompagnaient le prince grec. Le défilé dont la position s'accorderait le mieux avec la mar-

(1) Pline, Liv. VI, p. 14.

(2) Arrien, Expédition d'Alexandre, Liv. III, chap. 7.

che d'Alexandre, et la description de Plinie, selon moi doit se trouver dans le *Sqerereh-Khor* ou *Khawár*, et consiste en une suite de défilés étroits dans quelques parties, plus larges dans d'autres, et se dirigeant à travers le *Kavyr* (1) ou désert, dont le sol léger est hérissé d'inégalités, et que parcourent plusieurs ruisseaux séléniteux. Ici, les chemins se projettent en différentes directions, l'un conduit à *Kachân*, un autre à *Firouz-Koh*, un troisième à *Tabbaz*; les principaux mènent dans le *Semnân* et le *Damgân*; la tête de la vallée (*Dereh*) est à dix farsangs de *Rey*, et c'est probablement la distance que parcourut Alexandre avec ses troupes légères. C'est le chemin élevé qui conduit dans la partie qu'ont suivie les plus fameux généraux de l'Orient; mais ce *Dereh* serait funeste à des étrangers qui, sans bons guides, se perdraient dans le labyrinthe de défilés que forment les hachures du sol. *Nadir-Châh* y fut bloqué par les *Afghâns*, et ne

(1) *Kavyr*, terrain séléniteux, où rien ne peut croître. (*Richardson*.)

réussit à le passer qu'en détachant une partie de son armée, qui dut suivre une route écartée, et, prenant en queue les ennemis, les attaquer à un signal convenu. L'espace aride et desséché, dont parle Pline, comprend peut-être toute l'étendue du *Dereh* qui traverse le Kavyr, lequel peut avoir douze farsangs de long, et les huit milles du défilé forment sans doute la partie la plus étroite de ces terrains impraticables; on trouve un village, et un district du nom de Khor ou Kharwar, qui est ordinairement compris sous la même dénomination que le district de Veramyn qui en est voisin.

Au-delà du Teng-Serenta et le château Rouge, la contrée perd une partie de sa nature rocheuse, et elle est hachée de pics volcaniques de couleurs et de stratifications diverses. Le sol est tout à la fois gris, rouge et de teinte d'ocre, tandis qu'à leur base les vallées forment d'immenses pâturages qu'arrosent d'espace en espace de petits ruisseaux, et qu'entre coupent parfois des marécages. Le pays que nous traversâmes est cultivé en quelques

endroits ; mais nulle part on n'aperçoit les chaumières des agriculteurs. Dans ces beaux climats de l'Orient, les paysans ne craignent pas d'aller travailler la terre à plusieurs milles, et même à quelques journées de distance de chez eux. Une hutte en terre leur sert d'asile ; leurs bestiaux paissent sur l'escarpement des hauteurs ; et ils se contentent de pain et d'eau pour toute nourriture.

Cette partie du pays appartient à Zoulfekar-Khan, gouverneur de la ville de Semnan, dont le *khaneh* ou siège est à Talebabad non loin de cette ville. Ce personnage est frère d'Ismaël-Khan-Telai, favori du roi ; il doit à sa qualité d'ennemi des exactions si communes parmi les autres gouverneurs persans, la réputation dont il jouit parmi les paysans. Le tribut annuel qu'il paye au roi pour la jouissance de son *malk*, ou gouvernement, est, dit-on, de 5000 tommâns, dont 900 se payent en numéraire, le reste en nature. Cette redevance en nature se compose du dixième du produit du grain ; l'argent se lève sur les arbres fruitiers, le bé-

tail et la capitation. Dans cette partie du pays, le sol est fertile, mais l'eau rare. De grandes portions de terrain sont mises en jachères de deux années l'une. Dans un pays de montagnes de cinquante milles de circonférence, nous remarquâmes, sur le penchant de l'une des parties les plus élevées, une petite étendue de terrain cultivé en blé d'environ deux acres qu'on ne pouvait gravir qu'avec la plus grande difficulté; c'est une source suffisante juste à son irrigation, qui a attiré les paysans dans ce lieu, et cet exemple doit faire juger de la valeur de l'eau dans ces contrées. L'aire où l'on bat le grain dans cette partie du pays se trouve au pied des montagnes; tout le blé récolté dans les environs y est apporté à dos de mulets et d'ânes pour être vanné, et de là il est transporté aux greniers du khân.

Notre *menzil* (1) ou station se trouvait auprès des ruines d'un château, et on reconnaît les traces d'un ancien village dans un

(1) Ce mot est arabe et signifie maison. (Note du traducteur.)

canton sauvage et barbare. Avec quelle adresse les Persans ont placé la demeure de leurs *Djins* et de leurs *Dives* (1) dans ces contrées, puisqu'on n'y trouve aucun autre habitant ! Asserân forme une partie du district de Hezar-Djeryb, qui se partage en deux parties ; l'une est comprise dans le Khorassân, l'autre dans le Mazanderân. La terre rend ici cinq pour un ; et si les cultivateurs lui donnaient du *richonéh* (littéralement la corrompaient), nom sous lequel ils désignent l'engrais, elle rendrait beaucoup plus. La plus grande partie du Hezar-Djerib est arrosée par la *Deyim* ou pluie ; ce qu'on doit attribuer au voisinage du Mazanderân.

Le 25, nous arrivons à Foulad-Mahaleh ; partis à deux heures moins vingt minutes, nous arrivons à dix et demi. On peut évaluer la distance à quarante milles.

Nous commençons par nous engager entre les bases des montagnes, au fond desquelles se trouvent de petits espaces cultivés,

(1) Les *Dives* sont les génies femelles ; les *Djins* sont les mâles. (Note du traducteur.)

quoique éloignés de toute habitation. Nous escaladons une colline escarpée composée d'une craie profonde, battue par la marche des troupes du roi, et au sommet nous trouvons un *tchemen*, ou pâturage uni et triste, puis nous continuons à avancer sur les sommets et pentes des montagnes où se faisaient apercevoir de nombreux troupeaux de brebis que les bergers réunissent dans des vallons tempérés pour laisser passer la fraîcheur des matinées; ils les mènent paître à la fin du jour, et restent sur la montagne jusqu'à minuit ou jusqu'au lever du soleil, mais ne les laissent jamais exposés à la chaleur du milieu du jour. Nous apercevions quelquefois d'immenses troupeaux sur un désert sombre, broutant sans doute la mousse des pierres. Nous arrivons tout-à-coup dans des montagnes plus sauvages que celles que nous venions de parcourir; le sol léger, composé de craie et de pierres à chaux, fuyait sous les pas. Ici, comme dans tout le pays d'alentour de Demawend, c'est la pierre grise qui domine. Laissant ces hauteurs, nous entrons dans un pays roman-

tique ombragé par des pins et abondant en perdrix rouges. La physionomie et l'aspect qu'il offre est vraiment délicieux. Entre les bases de ces montagnes s'étendent des pâturages d'un vert très-clair que couvrent de distance en distance les tentes noires des Iliats.

Nous nous arrêtons à l'une de ces tentes appartenant à un nommé Hezar-Djeribis. Tous étaient vêtus dans le costume du Mazanderân, parlaient le patois de cette province, et se distinguaient par leur extrême malpropreté. Ils étaient occupés à battre leur *moss* ou lait caillé avec du beurre ; ils le font cuire, et en composent le *roghun*, ou ingrédient le plus commun de la cuisine persanne. Un instant avant d'atteindre la petite plaine de Foulad-Mahaleh, un point de vue magnifique s'offrit à nos yeux, et nous vîmes les sommets éloignés des montagnes qui bordent le territoire d'Asterabâd et la mer Caspienne.

Foulad-Mahaleh est une villasse en terre placée sur un tertre isolé au milieu de la plaine, et se compose d'environ quatre-

vingts maisons. Si on peut juger de leur misère par l'extérieur, les habitans en sont très-pauvres. Les femmes se distinguent par leur caractère turbulent et leur ton criard ; et ce sont elles qui , d'après toutes les apparences, dirigent les affaires extérieures du village. Ils ont résisté à l'ordre qu'ils avaient reçu du gouvernement de fournir des chevaux , se sont défendus à coups de pierres , et leur attitude menaçante les a rendus formidables. Ce misérable endroit appartient au Mollah-Bâchy, ou principal prêtre de Téhéran , qui tient dans l'indigence la plus complète les paysans qui lui sont soumis , et , à l'exception de l'existence, les dépouille sans remords de tout ce qu'ils peuvent posséder.

La petite plaine qui avoisine ce village offre les preuves de la misérable existence des habitans dans les temps de troubles , et ils en sont particulièrement redevables à des invasions des Turkomans. Auprès de chaque champ de blé sont élevées de petites fortifications carrées où se retirent les cultivateurs à l'approche des maraudeurs ,

et d'où ils tirent sur eux; et il arrive souvent au malheureux paysan de voir, avec douleur, ravager ses champs sous ses propres yeux. Voilà à quoi sont exposés les paysans qui habitent la frontière; et, dans tout le Khorassân, auprès des champs cultivés, s'élève une tour destinée à le défendre.

26 juillet. — Nous employons sept heures et demie pour nous rendre de Foulad-Mahaleh à Tchedhmeh-Aly, distance qui est de trente-deux milles. Le chemin que nous suivons est très-bon; il passe à travers des montagnes dont les bases ne sont séparées que d'un mille; elles sont âpres comme à l'ordinaire, le même rocher gris dominant surtout à leurs sommets. C'est le pays le plus sec que j'eusse encore parcouru; il manque presque totalement d'eau jusqu'aux environs de Tchedhmeh-Aly, où nous trouvâmes en une extrême abondance ce don précieux du ciel.

A Tchedhmeh-Aly, nous fûmes bien indemnités de nos quatre mauvais logemens précédens. Dans celui-ci, on nous mit en possession de l'une des maisons d'été du

roi, qui pourrait devenir un endroit charmant et préférable à tout ce que j'ai vu dans ce genre en Perse. Du pied d'un rocher suspendu sortent plusieurs sources abondantes de l'eau la plus limpide dont la réunion forme un gros ruisseau. On les a enclos d'un mur flanqué de tours, et on les a dirigés dans un vaste bassin carré autour duquel l'édifice a été élevé. Les deux côtés de l'enclos sont plantés d'arbres fruitiers et de peupliers, et, immédiatement au-dessus des sources, étendent leurs branches un vaste platane et deux vieux ormes pittoresques. Le passage continuel de l'eau, son extrême limpidité et la grande étendue du bassin, donnent à l'édifice une fraîcheur délicieuse. Mais sortez des murs, toute la beauté de la scène s'évanouit, et rien ne s'offre aux yeux qu'un désert horrible, que des montagnes desséchées : tel est l'effet magique de l'eau en Perse. Ce courant d'eau forme une rivière considérable qui se dirige vers Damgân, et il arrose dans ces lieux la plus grande partie de ses vastes cultures.

Tchechmeh-Aly, ou la source d'Aly, est

ainsi appelée, parce qu'au rapport des habitants, on la doit à un miracle opéré par Aly à la prière des habitants de ce pays aride, que la sécheresse faisait mourir de faim. Il parla, et la rivière coula. Mais il ne paraît pas que Aly soit jamais venu dans ces lieux; et ses sectateurs ajoutent encore cette nouvelle circonstance pour donner une importance plus grande au miracle.

Le 27, nous atteignons le camp du roi placé dans une vallée appelée *Sawer*, et à six heures et demie de distance ou 26 milles, selon notre calcul. A un farsang et demi de Tchechmeh-Aly, nous laissons sur la gauche le village de Kelatèh, et, tournant au nord, nous entrons dans une plaine cultivée en blé dans quelques endroits. Sur la droite, et auprès des montagnes, se trouve le grand village de Tchahardeh entouré d'un bosquet, puis Toweh situé précisément à l'entrée d'un défilé des montagnes sur une hauteur d'où il commande le passage. Il existe encore un autre chemin pour se rendre de Tchechmeh-Aly à Toweh; il passe au-dessus des montagnes et dans le voisinage

de *Tchéchmed-Bád*, ou la fontaine du-Vent, citée dans le pays, et même dans toute la Perse, comme un phénomène. Toutes les classes du peuple croient que si un petit courant d'eau minérale qui sort de la montagne vient à être souillé par quelque chose d'impur, tel que les excréments d'animaux et le toucher d'un infidèle, un vent très-violent agite aussitôt l'air, il s'élève un ouragan, les nuages obscurcissent le soleil, et toute la nature paraît être menacée d'une dissolution générale. La tempête continue à exercer ses fureurs jusqu'à ce que les membres d'une tribu particulière qui passent pour avoir seuls le pouvoir de l'appaiser soient appelés; ils font disparaître les souillures et rendent aux cieux la clarté du jour et l'harmonie. On assure que Aga-Mohammed-Khân paya cher sa curiosité; car, ayant fait à dessein souiller la source, il vit son armée presque entièrement renversée sur la terre par la violence du vent qui s'éleva subitement. Fetbaly-Châh, toutes les fois qu'il vient dans ces lieux, craint tellement de voir renouveler une pareille catastro-

phe, qu'il place toujours auprès de la source un *nasackchy* ou officier de police pour empêcher que personne, sous peine de mort, n'en n'approche. En opposition à tous ces faits, M. Campbell se hasarda à remuer ses eaux, à y accumuler les ordures; et, malgré tous les présages, le ciel demeura constamment pur et serein, comme pour ébranler la foi des Persans.

Au sortir de Toweh, le chemin passe sur des montagnes de facile accès jusqu'à un défilé remarquable et difficile, appelé *Teng-Chemchyr-Bor*, ce qui signifie le passage coupé par le sabre, parce qu'Aly, dit-on, fendit la montagne en deux d'un coup de son cimeterre. L'intervalle n'en est que de huit ou dix pieds, entre deux masses de rochers perpendiculaires; la partie du roc que remplace le passage paraît avoir été entraînée à une distance de cent vingt pas, comme pour former le chemin. Dans quelques parties, la surface du rocher est si unie qu'on serait tenté de croire que ce passage a été pratiqué de main d'homme. A son extrémité du côté du nord, on débouche par

une espèce de portique naturel d'environ quatre ou cinq pieds d'ouverture. La descente du défilé du côté du sud est extraordinairement difficile pour les animaux, surtout pour les chameaux; les cavaliers sont obligés de descendre de cheval et de marcher à pied. A deux milles par-delà ce défilé, en est un autre beaucoup plus difficile encore, composé d'un rocher glissant, sur lequel coule sans cesse un ruisseau; il n'a cependant que vingt pas de long. Les voyageurs les plus prudents préférèrent un chemin qui passe au-dessus de la montagne, dont la descente est néanmoins extrêmement âpre, car le seul avantage de ce défilé est de raccourcir la route.

En approchant du camp, nous fûmes reçus par Afrasiâb-beg, géorgien, confident du grand-vézir, qui nous apprit que le roi avait défendu expressément qu'on annonçât à son maître la mort de son fils qui venait de périr tout récemment, et nous pria, si on nous faisait des questions à ce sujet, de dire que l'enfant se portait fort bien la dernière fois que nous l'avions vu. Le but du roi était

de ne pas accabler de cette nouvelle désastreuse l'esprit de son ministre, dont les services et l'activité lui étaient indispensables dans le moment, et d'attendre un temps plus opportun pour lui annoncer une perte qui allait le plonger dans le chagrin, et anéantir toute l'énergie de son âme.

Le grand-vézir nous avait fait préparer des tentes ; et, à la première entrevue que nous eûmes avec lui, il ne manqua pas de s'informer de la santé de son jeune fils. Le roi avait fait recommander le secret à tous les domestiques ; et, dans son anxiété, le ministre appelait à chaque instant ses domestiques et leur faisait jurer sur le Korân que l'enfant se portait bien ; il était curieux de voir leur piteuse figure après chaque serment.

Le grand-vézir, ayant appris que nous nous rendions à Asterabâd, s'opposa de tout son pouvoir à ce voyage ; il nous apprit que le chemin était infesté par les Turkomans, qui, embusqués dans les bois, arrêtaient les voyageurs, les dépouillaient et les emme-

naient en captivité. « Si l'Eltchy (1) venait à être enlevé, disait Mirza-Chaffei, sa rançon ne coûtera pas moins de 5000 toumans, que je serai obligé de payer. » Ayant cependant obtenu une audience du roi, je renouvelai ma demande, et nous lui fîmes vivement sentir tout le plaisir que nous éprouverions à visiter le siège des Kadjars (tribu dont le roi est membre); car, dîmes-nous, ne serait-ce pas une honte d'être venu si près sans faire un effort pour voir ce lieu? Le roi y consentit avec beaucoup de plaisir, mais nous engagea à profiter de l'instant, parce que, son intention étant de partir dans trois jours, il n'y aurait plus ensuite aucune étreté à voyager dans ces lieux; il ordonna alors à Monstafa-Khân, chef d'Asterabad, de nous escorter avec dix cavaliers armés de fasils, et lui enjoignit de revenir dans la matinée du second jour.

(1) Eltchy veut dire ambassadeur en persan.
(Note du traducteur.)

CHAPITRE XXIV.

Le camp couvrait entièrement une vallée d'environ deux milles de longueur sur un et demi de large; au centre, les pavillons du roi, reconnaissables à leur couleur cramoisie, entourés d'un immense *sorperdeh*.

Au centre du camp, en face les tentes royales, s'étendait une longue et large rue tracée avec régularité par le *Ferach-Báchy*, ou chef de ceux qui tendent les tentes; mais c'est là le seul ordre qu'ils gardent dans leur campement. Les domestiques nombreux de chaque chef occupaient de petites tentes auprès du pavillon de leur maître, et c'est là aussi qu'étaient rassemblés ses chevaux, ses mulets et ses bestiaux. Tout cela était entremêlé de boutiques et de bains. La seule régularité que je remarquai dans le camp se trouvait au quartier des *Serbáz*, ou

infanterie disciplinée, dont les tentes étaient en ligne.

Le 28, à la pointe du jour, nous partîmes pour Asterabâd ; il était trois heures et demie ; et, à une heure moins vingt minutes, nous étions rendus à notre destination. Les montagnes qui entourent la vallée de Sawer sont revêtues de pins : la dimension de ces arbres n'est pas considérable ; mais, à mesure que nous avançons, ils deviennent beaucoup plus gros. Je remarquai aussi de grands érables et le vrai chêne. Le sommet le plus élevé de la chaîne de montagnes qui domine Asterabâd et la mer Caspienne est appelé *Djihân - Nemah*, ou, comme nous dirions, le Cosmorama. Un épais brouillard le couvre sans cesse, et il arrive rarement qu'on puisse découvrir de son sommet l'immense étendue de la mer ou du pays qu'il domine. Le roi y entretient des gens pour l'informer de l'instant où il est découvert pour pouvoir aller jouir du beau point de vue qui, dans cet instant, se déploie aux regards. A mesure que nous montions, dans le Djihân-Nemah, le pays

prend un aspect charmant ; les arbres deviennent plus beaux, et leur dimension augmente ; les hauteurs et les vallons se succèdent tour à tour, et la contrée entière a l'apparence d'un parc, tout-à-fait nouvelle pour les yeux accoutumés aux autres parties de la Perse. Après une course de trois heures, nous entrons dans un défilé étroit entre des rochers : la seule entrée du pays bas dans le haut s'appelle *Derwazeh*, ou porte. Nous y trouvons une garde de Mazanderânys composée de dix hommes, qui, dans les temps les plus orageux, ont été regardés comme un nombre suffisant pour garder ce passage. Au sortir de ce défilé, nous entrons dans une vaste étendue de terrain boisé s'étendant dans la plaine d'Asterabâd, et nous commençons à descendre la grande chaîne de montagnes qui forment la limite entre la mer Caspienne, les Turkomans et le Khorassân. Les arbres, dans les forêts, parviennent à une grandeur prodigieuse : le chêne, le hêtre, le frêne, l'aune, l'érable, le larix, et tous les arbres des forêts, se trouvent ici de la plus

rare beauté. Tous les précipices sont couverts d'arbres, excepté deux pics abruptes remarquables, où un sol blanchâtre s'étend dans l'intervalle des bois. Le chemin, dans ces lieux, est l'un des plus difficiles que j'aie jamais suivi; le sol en est continuellement humide; dans quelques parties, composé d'une terre profonde; dans d'autres, de rochers glissans et de pierres molles. Non loin de Derwazeh est un autre défilé appelé *Sandouk*, ou tuyau, lequel donne son nom à la masse totale des montagnes, et où les chemins sont excessivement mauvais. Il se compose d'une suite non interrompue de rochers glissans et aigus, au milieu desquels est un sentier, mais tellement étroit, qu'une bête chargée pourrait à peine y passer. Les chevaux seuls du canton le parcourent avec assurance; car tous les autres risqueraient de se briser les membres. Pour descendre, on trouve plusieurs passages semblables; mais ils ne sont ni aussi longs ni aussi dangereux. Les voyageurs sont obligés de descendre de cheval; ce désagré-

ment me fit employer près de quatre heures pour atteindre la plaine d'Asterabâd.

Le récit que fait Polybe de la marche d'Antiochus depuis Hécatompylos, dans l'Hyrkanie, répond si exactement à la nature du pays que je parcourais, particulièrement à la descente des montagnes, pour gagner la plaine d'Asterabâd, que tout porte à croire que nous suivions la même route. La montagne de Sandouk sera donc ainsi le Labutas de l'historien grec. Asterabâd occupera l'emplacement de l'ancienne Tambracus; et le pays de Gourgân, celui de l'Hyrkanie des Grecs (1).

Malgré le brouillard épais qui couvrait le sommet de la montagne, nous fûmes cependant assez heureux pour jouir d'un superbe point de vue d'une partie de la baie et de la majeure partie de la plaine d'Asterabâd, de plusieurs caps qui se projettent du côté de l'ouest dans la mer Caspienne, de l'embouchure de la rivière Gourgân et

(1) Polybe, Lib. x, 24.

du commencement du Dacht - Kiptchak. Descendus dans la plaine, qui est de niveau avec la mer, la végétation des pays froids disparut, et l'oranger et la vigne y étalaient leurs fruits dans une sauvage abondance. Nous marchons deux heures sur un terrain uni, par des sentiers qui n'avaient pas plus de deux pieds de large dans quelques parties, et pratiqués au milieu des Djangles. Il serait impossible de trouver un pays d'une défense plus facile contre une invasion : dans le canton que nous traversions, peu de terrain est laissé à la culture ; encore ce peu est-il coupé de haies en mille endroits ; la paille séchée est empilée sur des plateformes en bois très-élevées. Ce qui attira surtout notre attention est le bétail, qui, par sa couleur, ses formes, sa grande taille, égale celui d'Europe. Le bœuf y est de la plus rare beauté, et son dos est garni d'une bosse comme celui de l'Inde.

Les Djangles ne cessent qu'aux portes d'Asterabâd. A un mille, avant d'atteindre cette ville, nous arrivons par un chemin élevé qui vient du Mazenderân, lequel a

quinze pieds de large, et est pavé dans quelques parties ; mais la craie profonde dont se compose le sol est extrêmement désagréable durant les pluies d'hiver. Un mur, flanqué de tours, environne Asterabâd, et un fossé rempli de ronces et de buissons en défend les approches. Cette ville peut avoir un farsang ou quatre milles de circonférence. La toiture des maisons est en talus et couverte de briques cuites. Les maisons sont en briques cuites et crues, entremêlées de bois. Actuellement, cette ville ressemble à un grand village éparpillé, où se trouvent de temps en temps quelques rues, et dont les maisons sont entourées d'arbres. Les pluies violentes et continuelles ont appris aux habitans à mieux se défendre contre les intempéries de l'air que dans les autres villes de Perse ; partout où les maisons forment une rue, un pavé les réunit ; les portes et les fenêtres sont fort bien construites, et la bâtisse de tous les édifices en est excellente et très-solide ; mais on y chercherait en vain une population considérable et quelque apparence de prospérité. On

ne compte à Asterabâd que mille familles, dont à peine quelques-unes jouissent d'une certaine aisance. On remarque partout un extérieur de misère et de mort, et on n'y trouverait qu'un bien petit nombre de maisons habitées par la classe riche, excepté le palais du roi, édifice élevé par son prédécesseur.

Le grand nombre de seïds qui habitent Asterabâd fait donner à cette ville le nom de *Dâr-al-Maumenyn*, ou porte des fidèles. Les habitants ont la réputation d'être très-courageux ; peut-être est-ce dans la nature impénétrable de leur pays plutôt que dans leur véritable force de caractère, qu'on devrait chercher la raison de ce beau nom. Tout habitant marche armé d'une arquebuse, précaution nécessitée par le voisinage des Turkomans, qui, dans leurs incursions subites, viennent quelquefois les surprendre pendant qu'ils sont occupés au travail de leurs champs, et les emmènent en captivité.

Le territoire d'Astarabâd fournit du riz et du blé ; le premier de ces céréales forme

la principale nourriture des habitans, le second est converti en pain réservé aux gens riches. Le sol rend dix pour un, et les terres y sont presque toutes arrosées naturellement, ou, comme disent les Persans, par le *Deyim*. Sur la côte est une pêcherie qui n'est fréquentée que par les Russes; les pêcheurs de cette nation paient 100 toumâns (2000 francs) annuellement au gouverneur d'Astarabâd pour n'être pas inquiétés. Sept ou huit petits bâtimens y sont employés à la pêche de l'esturgeon dont ils font le caviar.

Nous étions logés dans le palais élevé par Aga-Mohammed-Khân, bel édifice, comparativement à l'état misérable de la province, et même supérieur à tous ceux de Téherân. Sur le devant règne, selon la coutume, un meidân ou plade; elle conduit à la principale porte, qui est très-élevée et ornée de peintures et de dorures; nous y remarquâmes deux ou trois anciens obusiers et un long canon, sur lequel est inscrit le nom d'Aureng-Zeyb, et apporté dans ces lieux par Nadir-Châh. Quand on a franchi le seuil

de la porte, on entre dans une vaste cour fort bien pavée, plantée en orangers chargés de fruits dans ce moment. L'extrémité de la cour est occupée par un *dywan-khanèh*, ou salle d'audience, soutenue par deux énormes colonnes en bois sur lesquelles sont peints les portraits de tous les anciens héros de la Perse; sur les côtés règnent de vastes appartemens, couverts de peintures très-curieuses, sur l'une desquelles je copiai la figure d'une femme jouant d'un instrument à cordes; au-dessus se trouve une longue suite d'appartemens supérieurs, des fenêtres, desquels on voyait se dérouler au loin une vaste étendue de pays. Derrière le *dywân-khanèh* est un vaste *anderoun*, ou appartement des femmes, que des portes extrêmement fortes séparent du reste de l'édifice.

A Asterabad, on entend beaucoup parler des Turkomans; leurs principales tribus, établies sur les frontières de la Perse, sont les Yemout et les Gouklans; leur réunion peut former un total de 8 à 10,000 familles; dépendant nominalement de la Perse; mais toute leur sujétion se borne à un présent de

quelques chevaux qu'ils font au roi chaque année. Ce prince évite avec tant de soin de les mécontenter, que les présens qu'il est obligé de leur faire en retour sont beaucoup plus considérables que ceux qu'il en reçoit. Leur frontière est à huit farsangs d'Asterabad, et ils entretiennent des communications fréquentes avec la Perse. Le seul accord fait entre les deux partis consiste dans la convention tacite de ne point envoyer l'un contre l'autre de *tchappaous*, selon leur expression, c'est-à-dire de ne pas se piller mutuellement. Les tribus occupent la première partie des *dächts* ou plaines jusqu'à la rivière Gourgân. Un de leurs campemens se compose de vingt ou trente tentes; c'est ce qu'ils appellent un *obak*. Au delà de ces deux tribus se trouve celle de Tekéh, la plus nombreuse et la plus puissante; son territoire s'étend au-delà de l'Atrak, et elle se trouve presque toujours en guerre avec celles d'Yemout et Gouklân qui, pour se défendre plus facilement, ont contracté une étroite alliance, et dont les forces réunies sont capables de résister à celles de Tekéh.

Cette dernière est aussi quelquefois en guerre avec la Perse; et, toutes les fois que les deux partis peuvent trouver une occasion favorable, ils ne manquent pas de faire des incursions sur leurs territoires respectifs, et d'enlever du butin et des prisonniers. Plus loin habitent les tribus de *Keik* et de *Kargy*, qui s'étendent sur les bords du *Djyhoun*. *L'yoylak*, ou quartier d'hiver des *Yemout*, est sur les bords de l'*Atrak*, et celles des tribus qui vivent le long de cette rivière ont le leur dans le *Balkhân*. Les limites des *rey-laks* et des *kichlaks* sont parfaitement déterminées; les *Tcharonah*, qui sont les familles les plus riches, s'emparent des meilleurs pâturages, tandis que les plus pauvres familles, appelées *Tchamals*, sont obligées de se contenter des places inférieures. Chaque tribu est indépendante, et chacune des familles qui la composent n'est soumise qu'à son propre chef; mais vingt ou trente familles forment généralement un campement, et ont leur ancien ou *reichsefyd* (barbe blanche), choisi parmi eux; c'est lui qui dirige toutes les affaires de son *obah* parti-

culier ; mais lorsqu'il s'agit d'une affaire qui concerne la tribu entière, comme de paix ou de guerre, d'expéditions éloignées, d'un *tchappaou* ou autre objet d'un intérêt général, alors les principaux *reychsefyds*, qu'on appelle *On-bachys*, se réunissent, et le reste se soumet à leurs décisions. Il paraît exister une distribution égale de richesses entre eux, et chaque famille paraît jouir de toute l'indépendance et du degré de liberté dont un homme est susceptible. Les *reichsefyds* ne sont point choisis parmi les plus riches ni parmi les plus puissans de l'endroit ; mais ce sont ceux qui ont acquis la plus grande masse d'expérience.

Les Turkomans ont une espèce de chef spirituel qui ne se fait obéir qu'à force de pauvreté et d'humilité. Il réside à Bokhara, et prend le titre de *khalifeh* ou calife. L'histoire du Beg-Djân, père du prince actuel de Bokhara, est d'autant plus remarquable qu'elle est une preuve de l'autorité que peut acquérir, sur un peuple fanatique, celui qui se soumet à toutes les austérités de la dévotion. Beg-Djân est révééré comme un saint,

et chaque action de sa vie tendit à lui obtenir cette réputation. Il ne se réserva qu'une petite portion de terre qu'il appela , à la manière de Mahomet , *beit-el-mâl*, et il la cultiva de ses propres mains. Non seulement il récolta son blé et fit sa vendange lui-même , mais il le réduisit encore en farine au moyen d'un moulin à bras ; et , sans autre assaisonnement que du vinaigre , il en fit du pain pour son usage. Quant à la nourriture de son cheval , il alla recueillir dans chaque maison l'orge nécessaire à la consommation de cet animal ; il gagna par le travail de ses mains tout ce qui lui était nécessaire pour sa subsistance , soit en faisant des fouets ou en tissant des tapis. Cette vie austère lui acquit une si grande influence sur l'esprit du peuple , que chacune de ses paroles était une loi. Un mot apaisait les querelles ; on n'entreprenait aucune affaire publique sans son ordre , il jouissait enfin d'un pouvoir illimité. A la mort de Beg-Djân son père , le prince actuel voulut d'abord laisser de côté le nom de saint pour prendre celui de roi ; mais se voyant aban-

donné, il le reprit bien vite. On dit qu'une partie de son revenu consiste dans le tribut que lui payent cinq cents familles juives, qui habitent Bockara, imposées selon le moyen de chacun; les plus riches particuliers payent un *echrefi* (espèce de monnaie d'or), et cette somme diminue graduellement jusqu'à la classe la plus pauvre.

C'est par des moyens semblables qu'acquiesce, il y a deux ans, une très-grande influence un aventurier célèbre, connu sous le nom de Mohammed-Tchiny; et les hostilités que les Turkomans commirent à son instigation ne donnèrent pas peu d'inquiétude au roi de Perse. Les Turkomans sont *sunnytes*; et Mohammed-Tchiny était un grand partisan de cette secte. Il vint à Téherân, et fut pendant quelque temps l'hôte de Mohammed-Hoçein-Khân-Mervy, l'un des principaux seigneurs de la cour de Perse; il affectait une grande austérité, s'habillait malproprement et fréquentait les *medressèhs*, ou collèges; c'est là qu'il était sans cesse occupé à discuter avec les mollahs *chyites*, ou docteurs, sur l'orthodoxie de

leur croyance. On ne sait si c'est réellement on seulement par feinte qu'il prétendit avoir des droits sur une certaine propriété dans les limites du royaume de Perse, sur les confins du Khorassân, et pendant quelque temps il sollicita la médiation du roi à cet égard ; mais, s'apercevant de l'inutilité de ses réclamations, il partit de Téherân en compagnie de quelques ôtages turkomans, dont il protégea la fuite, et qui atteignirent en sûreté leurs *obas* ou familles.

L'hospitalité des Turkomans, surtout envers les personnes dévotes, est connue. L'adresse de Mohammed-Tchiny, son extérieur de sainteté, ses artifices, lui eurent bientôt acquis sur eux une grande influence. Il prétendit opérer des miracles en leur faisant croire que sa tasse ne se vidait jamais, et que le *tobrah*, ou sac de son cheval, ne se désemplissait pas, quoique cet animal mangeât tous les jours. En très-peu de temps il se trouva à la tête d'un grand corps de *marids*, ou disciples, dont l'esprit suivant l'impulsion qu'il leur donnait, il résolut de l'employer à ses vues particulières ; il alla,

à leur tête, faire des incursions sur le territoire persan, et fit de grands ravages dans les environs d'Asterabâd. Il se rendit maître de Meyamey, Ketoul, Fenderys, Tâdjerm et d'autres places dans le voisinage de Kalpouch et d'Asterabâd, et se donna l'importance d'un monarque; il publia des firmâns, et en adressa même au roi de Perse, et leur style fier et hautain ne manqua pas de faire un certain effet; il battit les Persans en plusieurs rencontres, et chaque jour voyait croître sa puissance, lorsqu'il fut tué dans une rencontre auprès d'Asterabâd. Les Turkomans révèrent sa mémoire comme celle d'un saint, et font le *ziaret* ou pèlerinage à son tombeau.

Mohammed-Tchiny avait été disciple d'un homme encore plus extraordinaire que lui, qui, sept ans auparavant, avait acquis un grand pouvoir dans les parties orientales de la Perse, et est adoré à Herât comme prophète. Il se donna le nom d'*Hezret - Iân*; cet imposteur acquit une si grande influence sur l'esprit de ses disciples, dont il avait un grand nombre, que quelques-uns d'eux,

poussés par un enthousiasme pour sa personne, allèrent jusqu'à offrir leur existence pour prouver leur confiance en lui. Son grand miracle était un *digue* ou grand chaudron, qui contenait assez de riz pour nourrir cinq cents pauvres. Il le plaça à l'un des angles de sa chambre, pratiqua une communication avec un autre appartement; par ce moyen, il introduisait du nouveau riz à mesure qu'il en ôtait du chaudron; et, rassemblant pour ce grand œuvre une grande multitude, il paraissait nourrir tout le monde avec une seule chaudronnée de riz. Il fit aussi la guerre aux habitants du Khorassân, allait au combat dans une litière, portée par ses *meridi* ou disciples, qui se relayaient tour à tour; il fut tué dans un combat contre les Persans, percé d'une lance qui traversa la litière et son corps; ses disciples s'enfuirent, et sa mort rendit la paix au pays.

Les Turkomans sont grands cultivateurs de blé, le pays qu'ils habitent en fournit une quantité immense; et lorsque la famine vient à se faire sentir dans le Khorassân, ce sont eux qui en fournissent à cette province.

Ils sont riches en bétail de toutes espèces, et élèvent une race de chevaux superbes qui sont peut-être plus estimés chez les Persans que ceux même de l'Arabie. Les plus fameux sont ceux de la tribu de Tekeh, et de grands seigneurs persans ont donné jusqu'à trois ou quatre cents toumâns de l'un de ces animaux (de 6 à 8000 fr.). Les forces des Turkomans ne se composent que de cavalerie; si leurs tribus étaient unies, et qu'elles eussent à leur tête un chef expérimenté, ce peuple serait en état de renverser l'empire persan, et de renouveler les horreurs des irruptions des peuplades scythiques. Ils possèdent, à ce qu'il me parut, une grande partie des qualités du cosaque. Au moment où l'on s'y attend le moins, on les voit fondre sur les parties les plus éloignées de la Perse, et ils vont enlever des prisonniers jusqu'au milieu des villes. Leur persévérance, leur patience, le courage avec lequel ils supportent toutes sortes de privations, leur valeur, ne peuvent être égalés; ces qualités, si elles étaient dirigées vers un plus noble but, les rendraient un ennemi invin-

tible. Comme ils ne paraissent jamais qu'en petit corps, les Persans les méprisent, et traitent les prisonniers qu'ils peuvent leur faire avec une rigueur, une cruauté excessives; mais les preuves qu'ils ont données individuellement de leur brillant courage, leur rare intrépidité, leur fidélité les uns envers les autres, et leur goût pour l'indépendance, feraient honneur aux beaux siècles de la Grèce et de Rome.

Le 29, nous repartons pour Sawer, par la même route; et, après avoir eu une audience du roi, nous lui fîmes nos adieux, et revenons à Tchechmeh-Aly, puis nous descendons dans un pays chaud et gagnons Damgân.

Nous passons par le joli village d'Astaneh, après avoir quitté Tchechmeh-Aly, puis nous apercevons deux anciens châteaux en ruines, situés au sommet d'une hauteur, sur la lisière du chemin. Nous ne pûmes rien apprendre de leur antiquité, sinon que ce sont des *giaours-nichyn* ou demeures d'infidèles, nom que les Persans appliquent à toutes les anciennes ruines. Ils se composent

de tours rondes et de murs, construits en pierres grossières, et ont dû être des places très-fortes, avant l'invention de la poudre.

Le chemin que nous suivions, descend graduellement dans la plaine de Damgân, dont l'immense étendue dans certaines parties se déroule au loin dans le sud; elle n'a pour bornes que l'horizon; dans d'autres, de hautes montagnes éloignées la terminent. La ville se fait reconnaître de deux ou trois milles, à deux minarets qui se dessinent avec légèreté sur un horizon sans bornes. Damgân n'est actuellement qu'un monceau de ruines; l'étendue de terrain qu'elles occupent atteste qu'elle fut jadis la grandeur de cette ville; la population est renfermée dans trois cents maisons, au rapport des habitants. Le gouverneur de Damgân et du territoire adjacent est Menthaleb-Khân, frère d'Ismaël-Khân, favori du roi. Il possède dans cette ville une fort belle maison où nous logeâmes. Il donne annuellement au roi, à ce que j'appris, mille *kherouars* de blé, levés sur le produit de quarante à cinquante villages situés dans le voisinage de la ville;

la rivière qui vient de Tchechmeh-Aly sert à l'irrigation de cette plaine ; elle en possède encore une autre, mais moins considérable, ainsi que plusieurs khanâts. Le sol rend huit ou dix pour un, et le blé forme son principal produit.

Les habitants de Damgan disent que leur ville fut fondée par *Houcheng*, au rapport des historiens persans, fils de Siamek, fils de Kaïoumaras, second prince de la première, et plus ancienne dynastie de la Perse. On y trouve plusieurs restes de son importance moderne, dans quelques dômes ou coupoles bien construites, dont l'une sert actuellement de mosquée. Elle fut saignée par Djenghis, et détruite de fond en comble par Nadir ; et, tant que le mauvais système du gouvernement suivi actuellement en Perse subsistera, elle ne s'élèvera jamais au-dessus du rang d'un grand village. On y trouve une vieille *ark* ou citadelle défendue par des murs restaurés, tombant en ruines de toutes parts, et on y conserve avec un grand soin une maison où est né le roi actuel. Quoique au même niveau que Téhéran,

Damgân jouit d'un air pur et délicieux; à peine dans une plaine immense aperçoit-on un seul arbre, excepté quelques-uns auprès des villages; le sol est dur et graveleux, et, dans les parties inhabitées, il est couvert de savonnières et de *khor chater*. Ici, le défaut de bois de construction est visible; et toutes les maisons, au lieu de toiture, ont des coupes ou des cintres. Du côté de l'est, la plaine se dirige vers Bostân, Chârout, Seb-souar, Nichapour, et jusqu'à Mechehed; du côté du nord, elle est bornée par une longue chaîne de montagnes qui dominant Téherân, et se prolongent jusqu'au voisinage de Mechehed, tantôt en s'abaissant, tantôt en élançant dans les airs des pics élevés; au sud, et à l'ouest se trouve le grand désert salé ou Kavyr qui se prolonge jusqu'à Yezd.

Le 3 août, nous nous dirigeons, en suivant la plaine de Damgân, vers Backchabâd, village à dix milles de distance; on compte trois farsangs ou neuf milles géographiques. Comme les détours ne sont qu'en très-petit nombre, nous suivons un chemin presque en ligne directe, mais assez

difficile, qui s'écarte un peu du côté des montagnes. Ça et là se trouvent des restes de villages, dont quelques-uns considérables; nous passons dans le voisinage d'un village inhabité nommé *Reïsabád*, et un peu au-delà de notre halte se trouve un excellent fort en terre flanqué de tours, appelé *Daulet-abád*. La plaine abonde, dit-on, en *gour-khars* ou ânes sauvages.

Le lendemain, nous tournons vers les montagnes en nous dirigeant sur un groupe de trois villages, dont la réunion porte le nom de *Touderouárs*, situés dans une gorge étroite sur les bords d'un ruisseau, au voisinage duquel ils doivent leur existence et leur aspect florissant. A l'entour de cette gorge s'étend un désert sauvage et stérile. La verdure des arbres et des campagnes qui s'étend sur les bords de la rivière forme un contraste frappant avec la nudité et la mélancolie des montagnes qui dominent cette plaine. Le premier village qu'on trouve dans la gorge, se fait remarquer par une haute tour placée au centre; son nom est *Sah*,

celui du second est *Detouars*, le troisième s'appelle *Toweh*. Notre halte se termine au troisième, et nous préférons dresser nos tentes à l'ombre des arbres, que nous établir dans des maisons qu'on nous annonça être infectées d'une espèce de punaises horribles appelée *cheb-gez* ou coureurs de nuit. La piqure de ces insectes est dangereuse, et elle causa la fièvre à plus d'une personne de notre compagnie, qui ne furent guéries qu'un mois après l'accident. Les villageois se distinguèrent par leur honnêteté, et nous dirent qu'ils n'étaient pas mécontents (cet aveu est rare) du gouvernement de leur chef *Zoulsekar-Khân*, qui ne lève sur eux que des *nokers* ou domestiques pour l'armée. Dans une certaine occasion, avant que *Feth-Aly-Chân* fut monté sur le trône, les *Toweharys* lui ayant donné asile, ce prince, pour les récompenser, les a exemptés de tout tribut. Le village où nous nous arrêtâmes semble vouloir se cacher sous l'épais ombrage des noyers, des peupliers et des arbres fruitiers, et compte trois cents maisons.

Le 6, nous partons de très-grand matin, pour Châh-Mirzâd, à une distance de dix heures, ou 45 milles selon notre calcul. Nous avons déjà marché pendant quelques instans, lorsque nous fûmes obligés de reprendre notre premier chemin, ce qui nous fit faire un détour très-considérable. De Towèh, nous escaladons une hauteur rapide, et une marche de quatre heures nous fait arriver à *Rasm-Roudbar*, où nous trouvons le même campement de tentes noires que nous avions rencontré en nous rendant auprès du roi. Nous continuons pendant quelque temps à nous avancer par la même route, les montagnes couvertes de pins bordaient la vallée; puis, au lieu de prendre le passage étroit qui conduit à Asserân, nous tournons tout-à-coup au sud-sud-ouest en nous dirigeant à travers un désert, sans eau, jusqu'à une éminence du sommet de laquelle nous découvrons Châh-Mirzâd, dont la situation se trouvait indiquée par un groupe d'arbres dans un enfoncement des montagnes. Il nous semblait être dans le voisinage, et

cependant nous employâmes deux heures pour y arriver. La distance ainsi que le temps nous parurent moins longs, à cause de la succession continuelle d'objets qui se présentèrent tour à tour à nos regards. Avant d'atteindre le village, placé à main gauche de la route, s'élève un tertre ressemblant beaucoup aux *tumuli* de la Grèce et de Troie. Si le corps de Darius n'avait pas été inhumé dans les tombeaux des rois de Perse, j'aurais cru que c'était là sa tombe, ou au moins le lieu où il avait péri.

Châh-Mirzâd est un village assez considérable qui disparaît sous des touffes d'arbres, c'est là le marché central de tous les produits des campagnes d'alentour. Elle est sous la juridiction de Zoulsekar-Khân, qui fait sa résidence à Semnân, à trois farsangs de distance; les femmes de Châh-Mirzâd sont fort jolies, et le climat en est, dit-on, très-salubre.

Je me dirigeai, le 7, sur un pâturage appelé Gour-Sefyd, ou le Sépulcre-Blanc; nous fîmes cette route en cinq heures et demie,

et la distance me parut être de 25 milles. Nous traversons d'abord les montagnes qui ceignent Châh-Mirzâd du côté du nord, par un passage très-difficile, qui me parut être l'une des *Pylæ* les plus curieuses que nous eussions vues dans cette partie de la Perse, et nous rentrons dans notre première route, où nous étions entrés auprès d'Asserân. De Gour-Sefyd, où nous étions campés, nous jouissions d'un superbe point de vue du mont Demawend, qui nous restait dans le nord 69° et demi ouest. Le lendemain, nous arrivons à Firouz-Koh. Ici, nous apprîmes que le roi se préparait à y revenir, et qu'on faisait les arrangemens nécessaires pour sa réception, parce que son intention était de licencier ses troupes, et de passer dix jours au milieu des rochers de Sawat-ehy, pour y chasser la chèvre sauvage. Après de nous passa un courrier se rendant, en toute hâte, à Téherân, chargé, nous dit-on, d'amener avec lui les *Bazigers* ou danseuses, pour saluer le roi à son retour à Firouz-Koh.

Nous retournâmes à Demawend pour y

attendre l'arrivée de M. Willook, mon successeur, dont la nomination m'avait été annoncée depuis long-temps d'Angleterre; et, le 17 septembre, j'eus le plaisir de le voir. Il n'avoit employé que soixante jours à son voyage. Nous revîmes ensemble à Téherân pour y attendre que le roi fût de retour de sa campagne, et y faire les préparatifs de mon départ.

M'étant aperçu que les nouveaux arrangements pris par le gouvernement britannique avec celui de Persse au sujet de la mission dans ce pays, n'étaient pas très-agréables aux Persans, je me déterminai à faire tous mes efforts pour les laisser dans les meilleures dispositions à notre égard; j'acceptai donc avec empressement l'invitation que me fit Mirza-Chaffey d'aller au-devant du roi le jour de son entrée dans la capitale. L'*Istakball* qu'on préparait devait être extrêmement brillante; peut-être voulait-on, à force d'adulations, pallier le peu d'éclat de la campagne.

D'abord, suivant la coutume des temps antiques, la population mâle presque entière re-

cut ordre d'aller recevoir le roi (1), et, le jour de l'entrée, les environs de la route du Khorasân étaient couverts de peuple de très-grand matin. Nous fûmes avertis par le premier ministre en personne, qui, brûlant de nous voir à notre poste de grand matin, vint nous trouver sans nous faire prévenir de sa visite, et, s'étant mis à la tête de notre société, nous servit de guide à travers les rues et les bazârs. L'activité, la vivacité de ce vieillard sont aussi agréables qu'extraordinaires à un âge aussi avancé. Nous avions endossé notre grand costume, et nous étions montés sur nos plus beaux chevaux : le corps des gardes Indiennes, revêtu de ses plus beaux habits, attira l'attention générale; et notre suite nombreuse, grossie de toutes les personnes attachées à la légation, n'augmenta pas peu la foule. Le vieux vézir, à notre tête, mourant de peur que nous n'arrivassions trop tard, poussa son cheval au grand galop, et par ce moyen nous parvînmes à percer la foule des cavaliers et des piétons

(1) Quinte-Curce, Liv. v, ch. 1.

qui encombraient la route. A deux milles de la ville , nous nous plaçâmes à l'endroit qui nous fut désigné par les officiers de Hassan-Aly-Mirza , l'un des princes, gouverneur de la ville de Téherân ; puis, mettant pied à terre , nous fumons la pipe , et nous asseyons par terre en attendant que le roi parût. En même temps on distinguait la route , le long de la plaine et sur la croupe des montagnes , aux nuages de poussière élevés par la marche d'une si grande multitude ; des bagages et des équipages passaient sans cesse ; enfin nous entendîmes des décharges des *zamboueks* (1) , ou artillerie

(1) Le zambourek est un fauconneau d'environ un quart de livre de balle qui se trouve placé en avant sur le bât du chameau, et tourne à droite et à gauche au moyen d'un pivot. Des deux côtés de l'animal sont des sacoches pleines de poudre et de balles, et une mèche allumée qui , tombant de la ceinture de l'homme le long de ces sacoches, occasionne souvent de funestes accidens. Le zembourektchy, ou canonnier, a un vêtement de couleur orangée, et un bonnet avec une plaque de cuivre sur le front : sur le chameau est un petit drapeau triangulaire vert et

à chameaux qui tiraient par intervalles à mesure que le cortège s'avavançait; l'ordre en devint plus distinct; puis, enfin, le bruit des tambours ou *nokara*, et le son éclatant des trompettes, dont les musiciens étaient montés sur des chameaux superbement enharnachés, annoncèrent son approche. A cette musique succéda une longue troupe de châtys; puis le monarque isolé parut dans la plaine; derrière lui s'avavançaient les princes ses fils, accompagnés de leur suite, puis les courtisans et les officiers du *defter-khanèh* (ou chef des employés, comme nous pourrions dire), et le cortège était fermé par un immense *typ*, ou corps de cavalerie. A l'approche du monarque, Mirza-Chaffey s'avança à notre tête, à cent pas sur le chemin; et, au signe de tête de sa majesté, nous doublâmes le pas, mais le grand-vézir dési-

rouge. Ces zambourektchys chargent au trot et lâchent le coup sans faire agenouiller le chameau; le coup est ordinairement de peu d'effet, quoique tiré à portée ordinaire du fusil. Le roi de Perse en a quinze cents à sa solde. (*Note du traducteur.*)

rait vivement courir , parce que l'étiquette exige , comme nous l'apprîmes ensuite , d'en agir ainsi dans ces occasions. Notre conducteur courait de toutes ses forces ; le roi , après avoir prononcé le *koch-amedyd* , nous engagea à monter à cheval , et me pria de marcher à côté de lui. Pendant que Mirza-Chaffey s'avancait devant le monarque à la distance de vingt pas , et auprès de lui se trouvait Hoçein-Khân-Mervi, Pethaly-Châh eut la bonté de causer familièrement avec moi ; ses remarques et ses manières sont celles d'un homme extrêmement poli. Il parut désirer beaucoup nous donner une marque publique de son attention à notre égard ; car , pendant la route , et à deux fois , il me présenta un vase rempli de sucre candi , dont il prit le premier un morceau , et donna l'ordre qu'on en offrît aussi aux gentilshommes de l'ambassade. Cette attention passe chez les Persans pour une marque de faveur distinguée ; et , dans le moment même où nous sourions à l'étrange coutume qui embarrassait nos mains de gros morceaux de

sucré candi, à cheval, il n'y avait pas un seul Persan autour de nous qui n'eût sacrifié sa barbe à une telle distinction.

Pendant cet intervalle j'eus une occasion favorable de bien observer le roi, et de remarquer les différentes haltes du cortège. Le vêtement du monarque se composait d'une robe blanche fermée, brillante de paillettes; son cimeterre, son khandjâr, et d'autres ornemens étaient entièrement garnis de pierres précieuses. Les rubis, les diamans et les émeraudes étincelaient sur la bride, la croupière et la plaque du poitrail de son cheval, tandis que sur cette partie pendait un gland de perles soutenu par un *cordon* entourant le col de l'animal. A différens intervalles, il demanda le *galéoun*, pipe d'eau, qui lui fut présenté par son *chatyr-bâchy*, ou chef des coureurs à pied; il n'en prit qu'une gorgée qu'il souffla comme un long nuage de fumée blanchâtre, en le dirigeant avec adresse sur sa barbe, comme pour la parfumer. La dignité respire dans toutes ses actions, et on le voyait prêter la plus grande

attention à tout ce qui se faisait autour de lui. En approchant de la ville, des groupes nombreux de personnages richement vêtus, à quelque distance du chemin, faisaient de profondes révérences; et s'il lui arrivait d'appeler quelqu'un auprès de lui, la personne accourait avec grand empressement, et écoutait d'une oreille attentive et d'un air humble et soumis ce qu'il avait à lui dire; il fut ensuite reçu par un corps de mollâhs et de *peichnamâz* (prêtres), chantant de toutes leurs forces le *khotbèh* (1); puis à l'instant de son passage on sacrifia des bœufs et des brebis en grand nombre; et, leurs têtes jetées sous les pieds de son cheval, plusieurs vases en verre, remplis de sucre, furent brisés devant lui, et ce qu'ils contenaient fut renversé sur la route. Des derviches adressaient au ciel de grandes exclamations

(1) Le *khotbèh* est une prière faite dans les mosquées le vendredi de chaque semaine, après le service de l'après midi. Dans cette prière, les musulmans adressent leurs hommages à Dieu, bénissent Mahomet et ses descendants, et prient pour le roi.

pour la prospérité du monarque , pendant qu'une troupe de danseurs et de lutteurs sautaient au son des tambours de basque, des louties ; rien de plus frappant que les scènes variées qui s'offraient à l'entour du monarque. Au milieu de la foule je remarquai tous les Arméniens ; à leur tête était le clergé de cette nation , portant des crossés, des bannières peintes, l'Évangile et de grands cierges. Au moment où sa majesté s'approcha , ils commencèrent à chanter des psaumes , et leur zèle ne fut surpassé que par celui des Juifs réunis en corps ; à leur tête étaient leurs rabbins , qui élevaient en l'air une sculpture en bois représentant le tabernacle ; ils poussaient des cris effroyables de dévouement , accompagnés des gestes les plus extravagans d'humiliation , déterminés à ne pas laisser passer le monarque sans se faire remarquer de lui. En arrivant auprès des murailles de la ville , la foule des cavaliers et du peuple s'accrut d'une manière extraordinaire ; et, arrêtée par les murs de la ville , elle s'arrêta. Au milieu de cet embar-

ras , je remarquai le roi , l'œil fixé sur une montre portée par le chatyr-bâchy , pour entrer dans la ville , exactement à l'instant prescrit par les astrologues.

CHAPITRE XXIV.

M. WILLOCK était porteur de la ratification par le prince-régent, du traité de paix définitif conclu par M. Ellis et moi, avec les plénipotentiaires persans, ainsi que d'une lettre de ce prince au Châh. Il était aussi chargé de ma lettre de rappel.

Comme il était nécessaire de remettre à Feth-Aly-Châh la ratification et les lettres, avec de certaines cérémonies; je priai sa majesté de vouloir bien fixer le jour auquel je lui en ferais la remise; et l'habitude des Persans étant de ne rien faire sans consulter les astres (1), je fus informé que les astrologues avaient reconnu un instant favorable pour le lendemain même. Le roi sachant

(1) Hadjy-Ibrahim, premier ministre de Aga-Mohammed-Khân, oncle et prédécesseur de Feth-Aly-Châh, ne mettait pas un nouvel habit sans consulter son astrologue. (*Note du traducteur.*)

que la ratification fixait les relations entre les deux nations, résolut de rendre la cérémonie plus remarquable, en nous recevant dans un nouvel édifice où il ne s'était pas encore assis sur son trône, et qui était encore à peine habitable. Nous nous dirigeâmes en grande pompe, vers le palais, par de petites ruelles d'une saleté dégoûtante, et encombrées de matériaux et de maçonnerie. C'est au milieu de ces espèces de défilés que nous rencontrâmes Aly-Châh, et Hoçein-Aly-Mirza, deux des fils du roi, à pied, entourés de leurs gens, dont quelques-uns, d'un ton impératif, nous commandèrent de descendre de cheval. Mais, par égard pour l'objet public de notre visite au roi, nous ne cédâmes point, et les princes nous laissèrent continuer notre route, sans insister davantage. Arrivés à une petite porte, et rangés en ordre de procession, nous fûmes présentés à sa majesté par Mirza-Chaffey, M. Willock portant la lettre; moi, la ratification. Nous trouvâmes Feth-Aly-Châh, assis à l'angle d'un vaste et bel appartement orné de peintures. Il nous adressa

quelques mots agréables pour exprimer l'espérance que rien n'altérerait à l'avenir l'union existant entre les deux nations ; il nous dit qu'on lui avait appris que se trouver dans une nouvelle habitation à un instant favorable, était le signe d'une bonne fortune, et qu'en conséquence il avait voulu, sous de si heureux auspices, recevoir la ratification de la paix. Ayant appris que j'avais à lui remettre ma lettre de rappel, il m'invita à m'approcher de lui ; et comme je me baissai pour la placer sur le tapis posé devant lui, comme cela se fait en d'autres occasions, il ne le souffrit pas, mais la prit de ma main propre, ce qui est la marque d'une faveur spéciale, à ce qu'on m'apprit. Après avoir fait à M. Willock un grand nombre de questions sur l'état de l'Europe, et particulièrement sur ce qu'il avait observé dans son passage par la Russie, le roi fit le signe de tête qui indique qu'il faut prendre congé.

Le 6 d'octobre fut enfin fixé pour mon départ, et le roi m'accorda la veille une audience de départ. Malgré les termes flatteurs

dont il m'exprima le chagrin que lui causait mon départ, je ne me suis jamais trouvé aussi heureux que le matin où je sortis des portes de Téherân. Les sensations que j'éprouvai sont exactement les mêmes que celles de Tournefort (1), lorsqu'il se déterminait à revenir en France. Quoique encore dans le cœur de la Perse, je me figurais déjà apercevoir le dôme de Saint-Paul et les aiguilles de Londres. Rien en Perse ne peut attacher l'âme : le peuple, à quelques exceptions près, y est faux, le sol aride, et les maladies dans le climat. A une distance prodigieuse de toute nation civilisée, n'apprenant que rarement des nouvelles de nos amis, sans la ressource de la société, la vie n'y est guère qu'un exil. Mes regrets se bornaient à quitter ceux qui furent mes compagnons ; mais ils étaient accrus par la pensée que je les laissai mener une vie qui avait été si désagréable pour moi-même.

Je fus accompagné jusqu'à Tauriz par MM. Willock et Campbell ; nous y arri-

(1) Voyages de Tournefort, 21^e lettre.

vâmes le 26. Je trouvai le prince occupé du mariage de sa sœur avec un noble Kadjâr; et, comme la coutume de la Perse défend à un frère de se trouver aux réjouissances qui ont lieu à cette occasion, son altesse royale avait consacré son palais de ville à la célébration des noces, et s'était retiré dans une maison de plaisance entourée de jardins étendus en dehors des murs de Tauriz. A mon arrivée, j'informai le prince que M. Willock était porteur d'une lettre et d'un présent à lui destinés par son altesse royale le prince-régent (1); et je lui demandai l'heure à laquelle il lui conviendrait de nous recevoir pour lui offrir, dans toutes les formes, ces marques d'amitié.

Le prince nous indiqua le lendemain dans la matinée, et nous nous dirigeâmes vers sa maison de plaisance en grande cérémonie. A notre arrivée, nous trouvâmes rangées en ligne toutes les troupes à sa solde cantonnées

(1) Le présent se composait d'une tabatière d'or garnie de brillans, sur laquelle était le portrait du prince-régent.

pour lors à Tauriz. L'appartement où son altesse était assise , se trouvait entièrement découvert en face des troupes ; et, à l'instant où j'entrai avec M. Willock , l'un portant la lettre du prince-régent , l'autre chargé du présent , il se leva ; et, lorsqu'il s'avança vers nous , les soldats présentèrent les armes , les drapeaux s'abaissèrent , et une musique militaire se fit entendre sur toute la ligne. Nous avions remarqué , à tous les voyages que nous avions faits à Tauriz , quelque nouveau pas vers la civilisation européenne , et cette marque d'attention de la part du prince , envers le régent d'Angleterre , nous fit le plus grand plaisir , et nous ne manquâmes pas de lui en faire nos remerciemens.

Durant le peu de jours que nous demeurâmes à Tauriz , tout notre temps fut consacré aux différens festins donnés à l'occasion du mariage , par les grands-seigneurs persans. Le gouverneur de la ville , Fethi-Aly-Khân , donna un déjeuner où parurent des danseurs et des jongleurs ; le jour de la consommation du mariage , Abbas - Mirza fit une partie de chasse très-éloignée , et ne

revint que deux jours après que toutes les cérémonies furent terminées. Chez nous, l'époux et l'épouse s'échappent furtivement de la société pour aller se coucher; ici, c'est tout le contraire. Nous faisons partie d'une assemblée nombreuse invitée au spectacle d'un feu d'artifice dans la grande place de la ville, et un grand repas, donné aux frais du prince, fut présidé par le vézir. L'appartement où l'époux reçut son épouse était richement orné de pièces d'or (des pièces de cinq toumâns), dont cinq cents étaient placées sur des tablettes. Une partie du douaire de la princesse se composait de pantoufles émaillées d'or. Nous apprîmes que l'époux fut tellement épouvanté par la présence de la princesse, que, loin de la recevoir, il s'enfuit.

Le prince, avant notre départ, nous invita à une chasse qui eut lieu dans les montagnes qui avoisinent Tauriz. Comme je m'étais défait de mes chevaux, on m'en fournit un très-beau des écuries du prince, harnaché avec une selle et une bride anglaises. Nous partîmes à la pointe du jour

pour aller joindre le prince, que nous trouvâmes au milieu de ses gardes et de sa suite à l'entrée des gorges des montagnes. Nous commençâmes alors à escalader quelques hauteurs les plus sauvages et les plus dangereuses que j'eusse encore vues, mais familières au prince et à ses gens; et, en courant à cheval sur leurs bords escarpés, il causait avec autant de sang froid que s'il s'était trouvé dans la plaine. Parvenus au sommet, nous mîmes pied à terre, et on nous servit un déjeuner chaud, chef-d'œuvre des cuisiniers persans, sur des rochers âpres qui s'élevaient autour de nous dans les formes les plus bizarres. Après le déjeuner, nous prîmes notre station avec nos fusils chargés à balles, sur la lisière d'une vallée profonde, où une partie des chasseurs devait pousser le gibier. Le prince avait envoyé, pendant la nuit précédente, un bataillon de ses troupes avec leurs tambours pour environner et battre le pays; et, au moment où nous arrivâmes dans ce lieu, le gibier avait déjà paru dans la vallée, sur la lisière de laquelle nous nous trouvions placés; mais,

malheureusement, ce moyen ne réussit pas. Les troupes avaient commencé trop tôt leur opération ; et , quand nous parûmes , les chèvres sauvages et les gazelles s'étaient déjà échappées.

En lisant la Cyropédie (1), nous verrons qu'il ne s'est opéré que peu de changemens , dans la manière de chasser, depuis Cyrus. Le carnage qu'on fait du gibier est quelquefois prodigieux ; car, poussées dans les vallées, les bêtes trouvent un ennemi derrière chaque rocher, et le feu dirigé incessamment sur elles les alarme à un tel point, qu'elles ne savent où porter leurs pas pour échapper aux coups. Il arrive assez fréquemment que les gens de la suite du prince , emportés par l'ardeur de la chasse , ne pensent plus à autre chose, tirent au hasard , et se frappent mutuellement.

Le 1^{er} novembre 1815, je quittai Tauriz , sous l'escorte de deux Tartars turcs et de deux domestiques. Nous étions aussi accompagnés d'un mihmândâr persan chargé

(1) Liv. I.

de nous procurer dans les villages le nombre de chevaux spécifié sur le firmân.

Notre premier relais fut à Sahalân, dans le voisinage de Tauriz, village qui est la propriété de la veuve de Ahmed-Khân de Meragha. Elle se trouvait alors en pèlerinage à la Mekke; et, pendant son absence, elle avait laissé l'administration du village aux soins du vézir du prince. Nous traversâmes successivement Marand, Gerger (où nous passâmes l'Araxes) et Nakhchivân. Kerym-Khân, gouverneur de cette dernière ville, se conduisit envers moi avec une politesse rare, et m'invita à un déjeuner persan, auquel assistèrent mon mihmândar et deux ou trois autres personnes. J'ai déjà décrit les repas persans; mais un dessin en donnera peut-être une idée plus correcte, c'est ce qui m'a engagé à en joindre ici la représentation. A une journée de marche de Nakhchivân, nous atteignons Develou au milieu d'un déluge de pluie; nous étions trempés avant d'arriver au village. Suivi de mon mihmândar, j'eus beaucoup de peine à le trouver; mais le reste de notre société

se trouvant encore loin derrière nous , nous craignîmes qu'ils n'errassent dans la plaine pendant toute la nuit. Les Persans , qui semblent accoutumés à ces sortes d'aventures, allumèrent de suite un feu de paille au sommet d'une maison , et en lançaient dans l'air, de temps en temps, les cendres rouges ; ce qui servit de fanal au reste des personnes de notre société, qui nous atteignirent enfin saines et sauvées.

En traversant la plaine d'Erivân, nous rencontrâmes un grand nombre de Kourdes qui avaient quitté le territoire turc pour se réfugier sur celui de Perse, et s'en allaient prendre possession des villages que leur avait assignés pour demeure le serdâr d'Erivân. Le jour de mon arrivée à Erivân, j'allai faire une visite à ce chef, et il m'informa des raisons qui avaient engagé les Kourdes à émigrer. Lorsque Baba-Pacha, seraskier actuel d'Arz-roum, vint prendre possession de son gouvernement, la ville et le territoire de Bayazid étaient entre les mains d'Ibrahim-Pacha, homme également dangereux pour

le gouvernement turc et celui de Perse, car il était cause que les deux frontières n'étaient jamais dans une situation tranquille. Baba-Pacha devint l'ami intime du serdâr d'Eri-vân; et, par leurs brigues, Ibrahim-Pacha fut déposé, et à sa place fut nommé Abdallah, personnage recommandé, par le serdâr d'Eri-vân, comme un homme digne de gouverner une frontière. Pendant ce temps, Ibrahim était détenu à Arz-roum par les ordres de Baba-Pacha; mais, ayant dans le pays de riches amis, il parvint, à force d'intrigues et de présens, à se faire nommer de nouveau à son pachalik. Cet événement fut de toute manière désagréable au gouvernement persan. Des remontrances assez vives furent adressées à Baba-Pacha par la cour de Téherân: il y répondit avec arrogance. Ce pacha, en écrivant au gouvernement persan, dit: « Vous ne savez donc pas
« que le pouvoir des Osmanlis est établi de-
« puis plusieurs siècles dans ce pays? »
Voilà la réponse qu'on lui fit: « Vous nous
« parlez de l'antiquité des Osmanlis; vous

« ignorez donc que le royaume de Perse date
« de Kaïoumers, qui fut le premier roi du
« monde? »

Hassan-Aga, chef de la tribu des Kourdes qui venait de se réfugier sur le territoire d'Eriwân, était ennemi mortel d'Ibrahim-Pacha et parent du serdâr par alliance; il transporta sur-le-champ toute sa tribu du pachalik de Bayazid sur le territoire d'Eriwân.

Le 7, j'arrivai à Etchmiatzin par un torrent de pluie, et je me rendis, presque sans me faire annoncer, chez le vénérable chef de l'église arménienne, qui me reçut de la manière la plus amicale et me donna l'hospitalité dans son propre appartement. Il me dit qu'il avait fini les vendanges depuis très-peu de temps, et que l'énorme quantité de vin qu'il avait recueilli l'avait obligé d'en remplir toutes les citernes du jardin, enduites d'une excellente espèce de ciment qui conserve parfaitement le vin quand elles sont tenues propres. Xénophon parle de cette manière de conserver le vin dans des

citernes enduites de plâtre (1). Il dit l'avoir remarqué dans le pays sur les frontières de la Kardoukie et de l'Arménie. Le patriarche me donna à dîner ; la table était servie à l'européenne et bien garnie de vin. Outre son éminence et moi, il s'y trouvait deux évêques arméniens, dont l'un, avant que nous ne nous missions à table, récita en arménien un *Benedicite* qui dura plus d'un quart d'heure. La conversation du patriarche fut entortillée de paraboles ; et il ne m'invita pas une seule fois à manger ou à boire de son vin sans faire précéder son invitation d'un exorde extrêmement long. Pour nous amuser après le dîner, il fit venir des enfans de chœur, et leur fit chanter quelques-uns de leurs plus beaux morceaux de musique d'église ; ils finirent leur concert par une chanson arménienne sur un air turc, qui, autant que je puis m'en rappeler, avait été faite en l'honneur de l'empereur

(1) Καὶ γὰρ πολὺς ἦν ὅσους ἐν λαχοῖς κονιὰ τοῖς εἶχον. *Anabasis*, Lib. iv, c. 2.

Alexandre. Le mauvais temps me retint deux jours à Etchmiatzin; et, parti le 9, j'atteignis le village de Hadjy-Bairamlou, situé sur les bords de la rivière Arpachai, qui forme les limites de la Turquie et de la Perse. Je logeai dans la maison d'un homme hospitalier qui me parla de l'état désolé de cette partie du pays. Le lendemain, au matin, nous traversons l'Arpachai ou Arpa-sou (l'ancien Harpasus (1)), rivière aussi large que rapide, hérissée de grandes pierres qu'elle entraîne dans son cours impétueux. A l'endroit où nous la passâmes, elle peut avoir cent pas de large; le volume de ses eaux augmente à mesure qu'elle approche de sa jonction avec l'Araxes. L'Harpasus, à l'endroit où le virent les Grecs, avait quatre cents pieds de large; mais la largeur de cette rivière, de même que celle de tous les courans d'eau de l'Asie, varie considérablement selon les saisons, proportionnellement à la quantité de pluies ou de neiges tom-

(1) *Chai* est le mot persan, *sou* le mot turc : l'un et l'autre signifient eau ou rivière. (Note du traducteur.)

bêtes des montagnes. Mon mihmândar se saisit de deux paysans, les fit dépouiller tout nus, et soutenir, de chaque côté, dans le passage de la rivière, nos chevaux de bagage pour les empêcher de tomber; ce qu'ils parvinrent à faire, non sans peine et quelque danger; mais l'un de ces malheureux ne fut pas plus tôt sur l'autre bord et hors de la portée de notre mihmândar, qu'il s'enfuit, et se tint caché dans le bois jusqu'à ce que nous fussions passés. Je ne me suis jamais trouvé si mal qu'au passage de cette rivière. J'avais de l'eau par-dessus mes bottes, et ce ne fut qu'avec la plus grande peine que je parvins à tenir hors de l'eau la tête de mon cheval. Cet animal, ne pouvant marcher d'un pas assuré sur les grosses pierres dont le lit du fleuve est hérissé, glissait à chaque pas et était sur le point de tomber. Un de mes Tartars me dit qu'étant tombé un jour dans cette rivière, il avait été emporté assez loin par les eaux avec les sacs de la selle contenant ses dépêches; mais telle était la bonté de la toile, et la précaution prise de mettre

les papiers à couvert dans une toile cirée , que , tirés hors de la rivière , ils ne furent pas trouvés gâtés.

Immédiatement après avoir passé l'Arpachai , nous commençons à entrer dans un pays de défilés , infesté d'ordinaire par des voleurs , ce qui nous força de nous faire escorter par une douzaine de soldats à pied détachés d'un corps de troupes disciplinées , cantonnées à Hadjy-Bairamlou. Du sommet de cette hauteur nous apercevions la jonction de l'Arpachai et de l'Araxes ; ce dernier ne devient considérable que lorsqu'il a reçu le tribut des eaux de la première. La jonction a lieu dans le voisinage d'un rocher isolé rougeâtre , dont l'aspect est sauvage et pittoresque , à deux milles environ au-dessous d'Hadjy-Bairamlou. Les eaux de l'Araxes , qui sont partout ailleurs très-claires , ont ici une teinte rougeâtre , qu'on doit attribuer à la couleur du sol lavé par les fortes pluies tombées précédemment.

Nous atteignons Ekrek , village arménien , dont les maisons répondent à la

description qu'a faite Xénophon de celles de l'Arménie ; on doit remarquer que les maisons de l'Arménie et d'une partie de la Géorgie , fameuse pour la rigueur de ses hivers , sont construites sur le même principe. Les habitans font une excavation considérable , dont ils forment , selon la nature du sol , un , deux ou trois côtés de la maison , et construisent le reste de pierres brutes , comme les murs cyclopéens ; ils placent ensuite sur le faite de fortes solives qu'ils recouvrent de terre d'une manière si solide , qu'en marchant auprès d'un village , il est difficile de savoir si on marche sur le sommet d'une maison ou sur la terre. Il n'y a qu'une seule ouverture au sommet , et c'est par là que pénètre le jour nécessaire à la famille qui l'habite ; la pièce est divisée en deux par de larges planches , ou une balustrade , du grand corps de l'édifice , qu'on laisse pour étable aux bestiaux. Il arrive quelquefois aux habitans de descendre dans l'intérieur des maisons par l'ouverture du sommet ; mais d'ordinaire ils n'ont qu'une

entrée commune avec les bestiaux, de même qu'ils n'ont qu'une seule habitation. Les habitans et le bétail entretiennent chacun leur chaleur, les premiers en faisant du feu dans leur logement, et les autres par la chaleur de leur souffle.

A Ekrek, que je peux regarder comme l'une des parties les plus hautes de l'Arménie, la contrée entière était couverte d'une neige profonde. Nous n'étions qu'au 11 novembre, et déjà depuis quinze jours la neige couvrait la terre. Du haut d'une éminence, qui domine Ekrek, et au moment où le brouillard se dissipait, je jouis de l'un des plus beaux points de vue qui soient au monde. Sur l'un des côtés, le pic immense de l'Ararat; sur le devant, se déroulait au loin la vaste plaine d'Erevan, arrosée par l'Araxes, et sur la gauche se laissaient apercevoir les montagnes d'Alygez et de la Géorgie; à nos pieds, la jonction de l'Araxes et de l'Arpachai se dessinait comme sur une carte; je remarquai aussi la jonction de l'Arpachai et du Kars. Le froid pi-

quant et extrême qui se faisait sentir dans ces régions élevées me mit hors d'état de pouvoir faire usage du crayon, ou de prendre quelque relèvement géographique à l'aide du compas; et je regrette vivement d'avoir laissé échapper une occasion aussi favorable de rendre un dessin d'une scène aussi vaste et aussi sublime.

Ce doivent être là ces montagnes où les Grecs errèrent pendant vingt-un jours (1) sans guide, désastre que ne doivent pas peu avoir augmenté les brouillards épais qui couvrent ces sommets élevés de l'Arménie.

Après une journée de marche au milieu des neiges, nous aperçûmes enfin la ville de Kars, à une distance considérable avant de l'atteindre; elle s'élève au sommet d'un rocher très-pittoresque et sur son escarpement; est arrosée par une rivière considérable, sur laquelle on a jeté des ponts solides; le château qui occupe la partie la plus élevée du rocher avec ses murailles à

(1) *Vide* Rennell's illustrations, ch. 15.

créneaux, qui serpentent en mille directions, est défendu par six canons d'un petit calibre. Le jour où nous arrivâmes étant la fête du Bayram, on annonça cette journée par une salve d'artillerie de ces six pièces. Les maisons sont bâties en pierres, et leur force pourrait les faire prendre pour autant de châteaux. L'intensité du froid force les habitans de remplacer les fenêtres par des espèces de petits trous. Je logeai chez un teinturier arménien qui habite une maison en pierres vaste et solide, composée de cinq ou six appartemens, sans compter les magasins, les cuisines, etc., etc.; il l'a achetée, me dit-on, 1000 piastres turques (1000 francs); mais s'il l'avait fait construire, elle lui serait revenue à plus de 3000. Les appartemens des femmes, renfermant la cuisine, et qui servent, selon toutes les apparences, à la famille entière, sont éclairés par le sommet.

Kars est le siège d'un pacha à trois queues qui tient une petite cour; les employés turcs n'aiment pas être envoyés dans une

partie aussi reculée de l'empire, aussi vit-il sans cesse dans l'espérance d'être nommé à un autre gouvernement, et il ne fait pas grande dépense dans ce lieu.

Le 2, nous quittons Kars, et nous arrêtons à Dehly-Ahmed pour y passer la nuit, quoique la poste régulière soit à Javlak. La température continua à être extrêmement froide; et comme nous étions demeurés long-temps exposés à l'air, nos moustaches étaient roides de gelée, et tout ce qui était mouillé par l'haleine se glaçait incontinent. Le 13, nous traversons le Savanlou-dâg, montagne longue et hachée, couverte de sapins qui fournissent à toute la contrée du bois de charpente et des combustibles. Cette montagne est fameuse comme étant la retraite des voleurs kourdes qui, durant l'été, vivent avec leurs troupeaux à l'ombre des arbres et dans de vastes pâturages, et sont sans cesse occupés à épier le passage des voyageurs et des caravanes. Depuis quelque temps, néanmoins, la vigueur de Baba-pacha a mis un frein à leurs brigandages.

Nous atteignons Minsingird, à une distance de douze heures ou *sahât* (1), qui sont calculées ici sur la marche d'un *arabak* ou chariot tiré par des bœufs. Tout le pays depuis Kars avait été couvert de neiges; mais en arrivant dans la vallée de Minsingird nous n'en trouvâmes plus. Cette place est dominée par un rocher isolé et troué comme un rayon de miel, sur le sommet duquel on aperçoit les restes d'un château en pierres; j'eus, comme à l'ordinaire, pour logement une écurie. A l'un des angles est un espace séparé par une balustrade pour servir d'habitation à la famille, et la compagnie de quatre ou cinq buffles et d'autant de vaches me causa une chaleur désagréable. Mon lit était étendu sur plusieurs planches, dont l'extrémité supérieure était supportée par une touffe d'herbe; je venais de m'endormir, lorsque tout-à-coup mon chevet tomba; un honnête buffle avait mangé l'herbe qui était sous la tête de mon

(1) Ce mot est arabe. (Note du traducteur.)

lit, et peu à peu elle diminua si bien que la planche se trouvant sans support tomba par une conséquence naturelle.

Nous partîmes de Minsingird avec l'intention d'atteindre Hassan-Kalèh, mais nos chevaux ne purent nous faire dépasser Kapry-Kien, village arménien auprès du Korbân-Kapry ou pont jeté sur l'Araxes.

Nous changeons de chevaux à Hassan-Kalèh; et, au moment où j'étais assis dans la maison de poste, un Turc misérable et décrépît me présenta plusieurs pommes; puis s'asseyant, s'écria très-philosophiquement *douniah-boch*, le monde n'est rien, ou tout est vanité. — Dans la même journée, nous atteignons Arz-Roum, et j'allai faire une visite au pacha, qui a acquis une grande célébrité chez les Turcs comme guerrier; il était, dans l'origine, *pehlivân*, ou gladiateur; et plusieurs actions de bravoure, dans la guerre contre les Russes, le firent parvenir au grade de colonel. Il devint ensuite pacha à deux queues; fait prisonnier par les Russes, puis relâché; il fut élevé au rang de pacha à trois

queues , et fait seraskier, ou commandant en chef sur les frontières russes et persannes; et le siège de son gouvernement fut établi à Arz-Roum. Il m'envoya un cheval richement caparaçonné, accompagné de plusieurs domestiques , pour me conduire au palais; et, en entrant dans son appartement, je le trouvai assis à l'angle d'un sofa, le corps couvert de pelisses et la tête d'un amas de schâlls; il me parut endormi, et je ne doute pas que, lorsqu'il est parfaitement réveillé, il ne soit un lion vigoureux. Son grand amusement est d'avoir devant lui des pehlivâns; il s'est rendu la terreur des voleurs kourdes; il envoie souvent à Constantinople des mulets chargés de leurs têtes salées pour être suspendues aux portes du sérail. Il fut pour moi très-poli, me présenta une pipe d'une longueur extraordinaire, et me fit boire une énorme quantité de café chaud. Je n'ai jamais vu de Turcs honteux de leur origine, quel que soit le rang élevé qu'ils atteignent par la suite. Il me parut tout fier d'avoir été un pehlivân, car sur son sceau

est écrit : *Pehliván Ibrahim - pacha* , ou Ibrahim-pacha le gladiateur.

J'arrivai à Constantinople le 17 décembre 1816 après avoir suivi la même route que j'ai décrite dans mon précédent voyage.



APPENDICE.

Note A, page 1, tome I.

Les vif intérêt qu'a causé à toute l'Angleterre l'ambassadeur persan, rendra sans doute agréable à ses amis et curieux pour les autres personnes le détail de sa résidence dans ce pays.

Le premier objet qui excita sa surprise en mettant le pied en Angleterre, fut les caravanseraïs : c'est le nom qu'il donnait à nos hôtels, quoique rien ne puisse offrir un contraste plus frappant. Le logement que nous occupions à Plymouth était superbement orné de glaces, meuble si recherché en Perse, qu'il est réservé pour les appartemens du monarque. En voyant la quantité d'assiettes et de verres qui couvraient la table à nos repas, il ne pouvait se lasser d'exprimer sa surprise et son étonnement lorsqu'il entendait dire que tout cet attirail faisait partie du caravanseraï. Les domestiques de l'hôtel, qui croyaient, ainsi que tout le peuple d'Angleterre, que rien ne peut être assez chaud pour un Asiatique, avaient tellement chargé de couvertures

le lit de son excellence, qu'à peine couché, il fut obligé de sortir de cette fournaise; car ayant toute sa vie dormi sur un simple matelas étendu sur la terre, cette chaleur lui paraissait insupportable, et il fut obligé de se promener pendant la plus grande partie de la nuit. Tous les gens de l'hôtel se présentèrent tour à tour pour recevoir ses ordres, ne pouvant s'imaginer ce qu'il désirait.

On loua une des messageries publiques pour transporter sa suite à Londres; et, lorsque quatre y furent entrés, s'étant assis les jambes croisées, ils ne voulaient pas convenir qu'il y eût de la place pour un plus grand nombre de personnes, quoique la voiture fût à six places. Ils s'étaient armés de pied en cap, avaient pris leurs pistolets, leurs sabres, et tenaient chacun un fusil à la main, comme s'il s'agissait de faire un voyage dans leur pays; et, malgré toutes les assurances qu'on leur donna qu'il ne leur arriverait rien, ce fut avec tout cet attirail qu'ils voulurent monter en voiture. La nouveauté de la voiture fit éprouver beaucoup de plaisir à l'ambassadeur, et la célérité de la marche le ravit en extase, surtout pendant la nuit, quand il s'aperçut que la voiture marchait avec autant de rapidité, quoique tout s'exécutât sans un guide. Nous fûmes reçus, à deux relais de Londres, par deux employés supérieurs du ministère des affaires étrangères, qui le complimentèrent sur son arrivée. Mais, à mesure

que nous avançons, son inquiétude redoubla ; il espérait à chaque instant voir sortir une *istakball*, ou députation, et à la tête quelque personnage de distinction, selon la coutume de son pays. En vain lui assurâmes-nous qu'on ne lui manquait point de respect pour cela, et que notre manière d'honorer un ambassadeur était différente de celles des Persans. Nos excuses ne semblaient servir qu'à l'aigreur davantage ; quoique étranger à nos mœurs et à nos usages, la route prenait un nouvel intérêt à mesure que nous approchions des barrières de Londres. Cependant il demanda qu'on levât les glaces, « ne concevant pas, dit-il, la nature d'une entrée qui ressemblait plutôt à l'arrivée d'un ballot de marchandises qu'à la réception d'un ambassadeur. » Trois personnes de sa suite, qui nous suivaient en chaise, pensèrent s'étouffer eux-mêmes. Pour faire une expérience, ils avaient levé toutes les glaces, et, ne pouvant parvenir à les baisser quand ils le voulurent, l'air ne se trouvant plus renouvelé faillit leur être funeste.

Lui, qui avait été témoin de la manière pompeuse dont nos ambassadeurs avaient été reçus en Perse, particulièrement de la *levée en masse* de la population de tous les lieux où s'arrêtait la légation, n'éprouva pas peu de surprise lorsqu'il s'aperçut du peu de sensation que faisait son arrivée en Angleterre, et l'indépendance extrême dont jouissaient toutes les classes de citoyens.

Le superbe hôtel qu'on lui avait préparé à Londres, les meubles somptueux destinés à son service, et la collation magnifique qui lui fut offerte dans la matinée du jour où il arriva, rien ne put le faire sortir de l'étonnement où l'avait jeté la manière de le recevoir, et qu'il espérait devoir être toute contraire.

Son premier soin fut de chercher à remettre au roi, le plus tôt possible, ses lettres de créance, parce qu'en Perse le retard de cette cérémonie est regardé comme la preuve d'un souverain mépris; mais il fut encore trompé sous ce rapport; car, le mercredi, jour auquel devait se tenir un grand lever, le roi s'étant trouvé indisposé, dix jours s'écoulèrent avant que l'ambassadeur pût être présenté. Il se plaignit amèrement de son sort, et disait tous les jours qu'il perdrait la tête à son arrivée en Perse. Le jour de la cérémonie arrivé, il fut naturellement inquiet sur la réception qu'on allait lui faire: c'était sur la cour de Téhéran qu'il s'était formé une idée de celles d'Europe; et, dans les contrées asiatiques, le caractère sacré du monarque ne fait accorder qu'à un petit nombre de personnes le privilège d'approcher de sa personne. Il eut une audience particulière au palais de la reine; et ses expressions, quand il en sortit, firent voir qu'elle avait diminué dans lui le respect qu'il avait eu d'avance pour la personne du roi d'Angleterre. L'étiquette à suivre, quand on approche du roi de Perse, exige qu'on se soumette à plusieurs cérémonies. On se tient d'abord à une

grande distance, on approche peu à peu, avec lenteur; et en réitérant de profondes révérences; puis, quand on se trouve près de lui, on ôte ses souliers; et personne n'oserait entrer dans l'appartement où il est assis sans un ordre spécial de sa part; mais, à Londres, l'ambassadeur persan entra de suite dans la salle de réception; il ne fit aucune inclination; il n'ôta point ses souliers; et, ce qui est encore pis à ses yeux, il remit ses lettres de créance dans les mains même du roi d'Angleterre. Il dit ensuite qu'il s'était attendu à voir le roi assis sur un trône à une grande distance, et qu'il ne pourrait s'approcher de lui; mais on peut se faire une idée de sa surprise lorsque, entrant dans un petit appartement, il fut présenté à une personne qu'il prit d'abord pour un *Capidji* ou portier, et qu'on lui annonça être le roi d'Angleterre. Il ajouta que s'il avait encouru la disgrâce de son maître pour n'avoir pas remis ses lettres de créance dès son arrivée, le CHAH lui pardonnerait dès qu'il lui aurait appris qu'il n'avait pas ôté ses souliers en présence du roi. Ceci servira à prouver combien il est important, dans l'introduction d'un ambassadeur de l'Orient, de déployer toute la magnificence, toute la splendeur de la cour.

Il arriva à Londres au mois de novembre; et l'obscurité nébuleuse de l'atmosphère opéra un effet sensible sur son physique et son moral. Pendant deux mois, il n'aperçut pas le soleil; ce qui fit croire

aux personnes de sa suite que le pays où elles se trouvaient n'éprouvait pas les bénignes influences de cet astre. Quelques-unes d'elles l'ayant un jour aperçu, vinrent en toute hâte, et avec un sentiment de plaisir, annoncer aux autres qu'elles l'avaient aperçu, et que, si elles se hâtaient, elles pourraient peut-être encore le voir.

Il est vraiment extraordinaire de remarquer avec quelle facilité il adopta tous nos usages, toutes les habitudes de la vie européenne; il sut bien vite se servir de nos meubles, et fut bientôt accoutumé à manger à notre manière et à nos heures, à tous nos usages, à notre langage même, quoique peut-être sur ce dernier article ses connaissances se fussent bornées à pouvoir entendre ce qu'on disait. Il avait été assis toute sa vie sur ses talons; cependant il se trouva de suite à son aise sur nos sofas et nos chaises; il n'avait jamais mangé qu'avec ses doigts, et cependant il fut bientôt en état de se servir du couteau et de la fourchette.

Il est certains objets dont on ne pourrait donner une idée juste en se restreignant à leur description. Tel est l'opéra ou une pièce de théâtre pour un Persan. Dans la soirée du jour de son arrivée, il alla à l'Opéra. L'impression de surprise qu'il éprouva en entrant dans sa loge fut sans doute très-grande, quoique son amour-propre l'engageât à la cacher. Les personnes de sa suite furent placées dans la galerie. Je montai pour connaître l'objet de leur con-

versation ; je les trouvai occupées à discuter si les personnages de la scène étaient bien des hommes et des femmes vivans, ou seulement des automates. Il assista à la représentation du roi Lear ; et les aventures de ce prince, si propres à affecter un homme dont le respect naturel pour son maître était si profond, lui arrachèrent des larmes très-abondantes, quoique son ignorance de la langue anglaise le mit dans l'impossibilité de rien comprendre aux paroles. Il n'est peut-être aucun peuple qui ait autant de goût pour les représentations scéniques que les Persans, si nous en jugeons par les effets que la représentation d'une tragédie produit sur leur ame.

Les personnes qui savent que les *medjlis*, ou assemblées persannes, se composent d'un cercle d'hommes assis par terre, le dos appuyé contre le mur, pourront se faire une idée de la surprise de l'ambassadeur en entrant dans une société anglaise. L'aisance de ses manières, dans ces occasions, nous parut aussi surprenante que dut lui paraître une réunion d'hommes et de femmes pressés les uns contre les autres sans aucun but apparent. Il donna à son hôtel un repas à l'anglaise, au grand étonnement de ses domestiques, qui ne pouvaient s'empêcher de témoigner la surprise que leur causaient le silence et la tranquillité d'une si grande réunion. « Quelle scène différente, dirent-ils, offrirait-elle en Perse une assemblée aussi nombreuse ! »

Ayant un jour assisté à une séance de la chambre des communes, il prit de suite le parti d'un jeune orateur qui venait de renverser ses adversaires par la chaleur de son débit et le mouvement de son action; ce qui attira surtout son attention à la chambre des pairs fut la perruque immense du lord chancelier, qu'il comparait à une toison de brebis. J'éprouvai beaucoup de plaisir à observer l'émotion que causa dans son ame la vue de Saint-Paul quand il alla le visiter le jour de l'anniversaire de la fondation de l'hôpital des enfans de charité. Cette institution, plus que toute autre chose, lui donna plus d'estime réelle pour le caractère national de la nation anglaise; car, dans la suite, il parla souvent des sensations qu'il avait éprouvées dans cette occasion.

Il reçut un jour la visite d'une députation de la *Société pour la propagation du Christianisme*, composée de trois gentilshommes qui, revêtus de leur costume, lui offrirent une Bible et un livre de prières superbement reliés, et lui lurent la dédicace écrite sur du parchemin. Au moment où ils commencèrent à la lire, on le pria de se lever, ce qu'il fit sans peine; mais, après leur départ, ses domestiques dirent tous qu'il venait de se faire *Isaïwi*, chrétien.

Il allait souvent se promener seul dans les jardins de Kinsington. Un jour qu'il se reposait assis sur un banc, un vieux monsieur et une vieille dame, le

présent pour l'un de ses domestiques, vinrent s'asseoir auprès de lui, lui firent plusieurs questions, « Que pense votre maître de ceci ? que pense votre maître de cela ? » et ainsi de suite. Ennuyé de ces questions, il répondit : « Il aime tout ; mais il est une chose qu'il n'aime pas. » Après ces paroles, il se leva en riant, laissant ignorer au vieux gentilhomme qu'il avait parlé à l'ambassadeur lui-même.

Si l'histoire entière de sa résidence en Angleterre méritait d'être rapportée, il est évident que cette notice serait beaucoup plus étendue. Une chose fort agréable, peut-être, serait la publication du journal que, pendant son absence de la Perse, il a gardé soigneusement, et qui, à son retour, aura sans doute été lu avec avidité par ses compatriotes.

Note B, page 73, tome I.

Je dois à M. Bruce, résident de la compagnie des Indes orientales à Bouchehr, le léger détail qui suit sur Ormuz :

« Les vaisseaux mouillent auprès du fort, qui s'élève sur une pointe basse et sablonneuse ; on y a établi un môle qui permet aux bateaux de s'approcher jusqu'aux portes. On ne trouve dans toute l'île, en fait d'eau, que celle qui a été réunie dans

« les réservoirs durant la saison des pluies, qui dure
« depuis novembre jusqu'en février. L'île est cou-
« verte de ruines ; on trouve , entre autres , celles
« de plusieurs réservoirs ; mais la majeure partie
« est en décadence. Nous recueillîmes plusieurs
« échantillons de sel gemme , dont le sol de l'île pa-
« raît entièrement composé. Ses pics élevés , qui
« paraissent blancs comme s'ils étaient couverts
« de neige , doivent cette couleur au sel dont ils
« sont composés. Le seul édifice habitable aujour-
« d'hui est le fort d'Ormuz ; bâti , dit-on , par le gé-
« néral portugais Albuquerque en 1507 , lorsqu'il
« enleva cette île aux Persans. Il est encore en assez
« bon état , et on y trouve quelques grosses pièces
« de canon portugaises.

« L'Imâm de Mascat y entretient une garnison de
« cent vingt Nubiens et de quatre-vingts Arabes ,
« pour empêcher les pirates Djoasmis de s'en empa-
« rer. Un des habitans , avec lequel je me suis en-
« tretenue , m'a appris qu'on trouvait souvent des
« crucifix d'argent parmi les ruines , et qu'il n'y a
« qu'un petit nombre d'années que mourut un vieil-
« lard qui avait été un des habitans de l'île sous la
« domination portugaise. Dans un temps clair , on
« aperçoit d'Ormuz les îles de Larek , Kichmich et
« le fort de Gomroun. On trouve ici le poisson en
« une quantité prodigieuse , de même que dans
« toutes les parties du golfe Persique. »

Note D, page 63, tome II (1).

Pendant l'intervalle où ils étaient au service du roi de Perse, les officiers anglais furent très-souvent envoyés dans diverses parties du royaume; et je dois les renseignemens suivans sur une partie du pays, très-peu connus, à M. Monteith, capitaine au corps du génie dans l'armée de Madras, qui reçut ordre d'aller visiter les lieux les plus commodes à l'établissement d'ateliers en fer. Il pourra servir d'addition importante à ce que nous avons dit sur la géographie de l'Aderbaïdjân. Le journal commence à Ahar et se termine à Nakhchivân, deux places qu'a visitées l'ambassade britannique, sur lesquelles j'ai donné quelques détails dans cet ouvrage.

« D'Ahar à Dombré, la route passe d'abord par la plaine, et, par une montée non interrompue dans le nord-est, arrive au sommet des montagnes qui bordent la partie septentrionale de la plaine d'Ahar. Ces montagnes sont, d'après toutes les apparences, une branche du Caucase qui forme la limite des ter-

(1) La note C ne se composant que de détails sur l'état de l'atmosphère, nous avons jugé à propos de la supprimer, ayant pensé qu'il serait assez peu intéressant pour le lecteur de savoir que tel jour il a plu, que tel jour il a tonné, etc., etc. (*Note du traducteur.*)

ritoires d'Akhiska, Erivân, Nakhchivân, et paraît dans cet endroit former un coude brusque du côté de l'est. A six milles d'Ahar, nous laissons derrière nous un grand village appelé Ipresens, d'où l'on compte trois milles jusqu'au sommet des montagnes qui s'élèvent du côté du nord; nous faisons ensuite six milles en descendant, suivant la même direction; puis, tournant à l'est-nord-est, nous faisons six milles par une vallée étroite et fertile, au centre de laquelle s'élève, sur une hauteur, un fort célèbre nommé Imlong, actuellement en ruines. Il servait autrefois, dit-on, de retraite à un fameux voleur; et, quoiqu'on ne puisse trouver de l'eau au sommet, il est susceptible d'une très-bonne défense; un chemin couvert mène à la rivière qui coule au fond, et on y trouve en outre les ruines d'un vaste réservoir. Après avoir dépassé ce fort, nous nous avançons par une étroite vallée dans une direction est-sud-est au petit village de Dombé, distant de deux milles. Deux milles au-delà, toujours dans la même direction, nous arrivons au pied d'une montagne où se trouve une mine de fer très-productive. Le minéral se trouve un pied au-dessous de la surface du sol; il rend cinquante pour cent de métal, et sa couleur est rouge-brun. Les Persans le travaillent d'une manière extrêmement grossière, et commencent par brûler le tout dans un fourneau; puis ils battent le minéral en séparant la terre, et le métal est alors converti en fers à cheval, etc., etc.

« Le lendemain, nous retournâmes à Imlong ; nous faisons deux farsangs dans une direction nord et nord-ouest par la vallée qu'arrose un courant d'eau considérable formé par les eaux réunies de plusieurs petites sources qui descendent des montagnes. A Kalikbor, ce courant d'eau devient une belle rivière et va se jeter dans l'Araxe, à cinq farsangs du village.

« Kalikbor est à huit milles du fort Imlong, et était autrefois une place plus importante. Ses vastes jardins sont devenus une forêt d'arbres fruitiers où le noyer, particulièrement, atteint une grosseur prodigieuse. Les habitants s'en servent comme bois de construction et de chauffage. Au-dessus du village est un fort qui ne pourrait tenir contre l'artillerie, étant commandé de toutes parts par des montagnes à deux cents pas de distance. De cet endroit, deux chemins conduisent dans le Kanabigh ; l'un, par le pont de Khoda-Aferyn, et le second traverse le fleuve à un gué ; mais l'un et l'autre sont également mauvais et impraticables pour l'artillerie.

De Kalikbor, nous nous rendons à Bazelou. La direction du chemin, pendant les six premières milles, est est-sud, puis nord-est pendant les suivantes, en gravissant les montagnes. Le chemin que nous suivions passe dans le lit d'un torrent, où nous ne trouvâmes que très-peu d'eau. Les flancs des montagnes étaient couverts de chênes rabougris. Depuis cet endroit, nous marchons au sommet des

montagnes. La direction de la route variait du nord-est-nord au nord-nord-est. Nous atteignons, après avoir fait neuf milles, le village de Kesouar, situé au fond d'une étroite vallée bien arrosée et bien boisée. On compte quatre milles de Resouar jusqu'à Develou, petite plaine, la seule qui se trouve dans cette contrée montueuse; elle n'a pas plus de deux milles carrés, et contient deux ou trois villages déserts. On compte quatre farsangs de Develou à l'Araxes, et six au pont de Khoda-Aferyn. Le pays, dans cet espace, est presque impraticable et susceptible d'une défense facile.

« De retour à Develou, nous le quittons pour revenir à Dombré par un chemin montagneux et presque impraticable pour des bêtes chargées. Une marche de cinq milles nous conduit au sommet des montagnes. Dans ces différens détours, la direction du chemin varia du sud et sud-ouest au sud-sud-ouest. Au pied des montagnes est le village d'Harrapa, distant de onze milles de Resouar. Depuis Harrapa, la route continue, pendant six milles, dans une direction sud-ouest jusqu'à Ousbend; puis il reste trois milles ouest-nord pour arriver à Dombré. Tout le pays n'est qu'une masse continue de montagnes couvertes de bois.

« De Dombré nous nous rendons à Masaroud, grand village, dans le voisinage duquel se trouve une autre mine de fer. Nous descendons pendant deux milles ouest-nord-ouest dans les ravines de Dom-

bré, puis nous entrons dans la vallée d'Imlong ou de Kalikbor. La ville porte les deux noms. Puis le chemin nous conduit par une direction nord-ouest-ouest dans la vallée, le ruisseau nous restant sur la droite. Nous faisons ensuite huit milles dans le nord-ouest-nord, dont les trois derniers se font dans un défilé difficile. La population de Masaroud se compose de soixante familles arrivées depuis quelque temps du Karabagh. La mine se trouve à un mille. Malgré la bonne qualité du minéral, le défaut de combustible et le mauvais état des chemins qui y conduisent, rendent les débouchés plus difficiles qu'à Dombé. La couleur de ce terrain est gris sombre. Il est impossible qu'il existe dans une autre partie du globe une mine de fer plus abondante que celle-ci; sur une étendue de plusieurs farsangs, le sol ne paraît être composé que de minéral.

« De Masaroud à Kasin, le chemin conduit en droite ligne sur les montagnes. Il a vingt-quatre milles de long; et, au moment où nous écrivons (28 avril), les neiges le rendent impraticable : à tout autre moment de l'année, il est très-difficile. Nous reprenons notre première route pendant six milles sud-est-sud, puis nous montons dans les montagnes sud-ouest-ouest, à la distance de trois milles; on descend ensuite, pendant deux milles, une hauteur escarpée sud-ouest dans la même division; puis on trouve une autre montée de deux milles sud-ouest. Nous entrons ensuite dans la plaine d'Ahar, qui

court à la distance de dix-huit milles dans le sud 35° est, Kasin nous restant dans l'ouest-sud-ouest à vingt-deux milles de distance. Dans cette partie de la route, nous trouvons plusieurs petits villages. La route traverse un pays uni; la rivière coulait sur notre gauche. Kasin est habité par deux cents familles environ; il a une mosquée; c'est le principal endroit du Desman, l'un des districts du Karabagh, qui s'étend jusqu'aux bords de l'Araxes, et contient environ cent villages. Cette marche fut de 32 milles, dont 12 par des chemins très-difficiles.

« Depuis Kasin, la direction du chemin, pendant quatre milles, est nord 70° ouest, quatre autres milles nord-ouest et trois nord-nord-ouest au village de Hurwana: cette dernière partie traverse un défilé dans les montagnes. De Kasin à Hurwana, il y a deux chemins; l'un conduit au grand village d'As-tramal, dans le nord ou nord-ouest, par le sommet des montagnes; mais il est très-difficile: le second prend plus à droite, traverse une étroite vallée qu'on pourrait mettre en état de recevoir des voitures. À notre gauche coulait un ruisseau considérable qui prend sa source auprès d'Hurwana, et, grossi du tribut de plusieurs autres, va se jeter dans l'Araxes à Kourdacht. La distance entre Kasin et Kourdacht est de vingt-trois milles par le plus bas, ou même de vingt-six milles. Les deux chemins se séparent à Hurwana. À As-tramal, situé à deux milles du chemin sur la droite, se trouvent plusieurs jar-

dins et des plantations de tabac, dont le produit est très-estimé dans tout l'Aderbaïdjân. Au sortir d'As-tramal, du côté de l'ouest, le chemin conduit pendant deux milles par une étroite vallée couverte d'arbres fruitiers. La direction du chemin élevé est nord-nord-ouest, par une vallée charmante, et on fait quinze milles pour arriver à Kourdacht. Cette ville fut autrefois considérable; mais actuellement elle est presque entièrement déserte. Elle est située sur les bords de l'Araxes, ceinte de toutes parts de rochers élevés, sur le sommet desquels a été construit un mur qui s'étend jusqu'au bord du fleuve. La défense de cette ville est cependant impossible, parce qu'elle se trouve dominée par de hautes montagnes à moins de cinquante pas de distance sur le bord opposé du fleuve. De l'extrémité orientale des ruines de Kourdacht, Megeri nous restait dans le nord 22° ouest, à deux milles de distance. Abbas-Mirza a élevé, sur les rochers qui s'élèvent dans les environs de Kourdacht, un petit château capable de contenir deux cents hommes pour surveiller le poste de Megeri lorsqu'il se trouvait entre les mains des Russes; mais il ne pouvait être d'une grande utilité, parce qu'il est entièrement à découvert contre le feu des batteries placées de l'autre côté de la rivière.

« La vallée de Megeri a trois milles de longueur environ sur une largeur de trois quarts de milles. D'un côté, elle s'ouvre sur l'Araxes, et un ruissseau considérable la traverse et va se jeter dans le fleuve.

Au mois d'août 1810, les Russes prirent Megeri par surprise. Deux villages arméniens s'élèvent dans la vallée, qui est cultivée comme un jardin; de riches vignobles en couvrent une partie, et elle fournit une quantité considérable de coton. Le climat est chaud et très-malsain : c'est cet inconvénient qui la fit abandonner par les Russes en 1813, après que les maladies leur eurent enlevé près de dix-sept cents hommes; elle renfermait autrefois cinq cents familles arméniennes et cinq églises. Les maisons sont placées sur la croupe de la montagne, et semblent s'élever les unes sur les autres.

On compte seize milles de Ourdabâd à Megeri, dans l'ouest. Trois chemins mènent de cette dernière à l'autre; deux suivent les rives droite et gauche de l'Araxes; mais ils sont extrêmement dangereux, et ne sont praticables que lors des basses eaux. Ce sentier, qui sert de route, n'a pas, en quelques endroits, plus d'un pied et demi de large; dans d'autres, les branches d'arbres, en s'étendant jusque sur l'eau, réunissent les rochers. Il paraîtrait que l'Araxes s'est frayé une route dans cette chaîne de montagnes, et roule ses eaux avec une grande rapidité. Dans un endroit, je trouvai que la pente de son lit était de vingt pieds sur cinq cents pas; le canal est hérissé de rochers, et n'a pas plus de trente pas de large; et les montagnes qui bordent ses rives s'élancent à une hauteur de mille pieds.

Le troisième chemin passe par Desmân, village de

cent cinquante feux, avec une belle mosquée et un petit bazar, était autrefois une ville considérable.

« Au sortir de Kourdächt, le chemin court, pendant cinq milles, à travers la vallée, dans une direction sud-sud-est. Arrivé à ce point, il change, et court à l'ouest pendant douze milles. Depuis Kourdächt, le chemin est assez bon jusqu'à Desmán. Ourdabád reste dans le nord 25° ouest de cette dernière ville ; Ilándaghy, nord 35° ouest, à douze milles de distance. Pendant les neuf premiers milles, le chemin est assez bon, et se dirige sur des dunes de sable. Nous traversons alors l'Araxes, Ourdabád nous restant à trois milles de distance. Cet endroit est situé au pied de la chaîne de montagnes qui courent au nord, et bornent la vaste plaine de Nakhchivân et d'Ervân. C'est un des plus beaux sites que j'aie jamais vus. Le climat y est délicieux, et tous les fruits y viennent en perfection. Dans l'enfoncement des montagnes où elle est placée, coule un beau ruisseau qui l'arrose. A l'entour, jusqu'à une distance de 4 milles, s'étendent des jardins ; les maisons sont généralement en pierres et fort bien construites, et sa population se compose, dit-on, de 1500 familles. C'est là que réside d'ordinaire le gouverneur du district de Nakhchivân. Les principaux endroits, dans le voisinage d'Ourdabád, sont deux grands villages arméniens qui contiennent environ deux cents familles, et possèdent douze églises et couvens.

« Au sortir d'Ourdabâd, nous nous avançons par une plaine pierreuse dans le nord 80° ouest. L'Araxes nous resta pendant trois milles sur la gauche ; puis nous en faisons six en nous dirigeant vers l'ouest jusqu'au village d'Asser, village avec un petit fort sur un rocher isolé. Au centre d'une petite plaine, dans les environs, se trouvent cinq autres villages, et l'Araxes coule à deux milles de distance. Ce village fait partie du district d'Azed. La hauteur fortifiée d'Alandjâk restait dans le nord 10° ouest, à douze milles d'Asser, et se trouve au sommet d'un rocher : un seul chemin y conduit. Elle est célèbre pour avoir soutenu un siège de sept ans contre Timour.

« Deux chemins conduisent d'Asser à Nakhchivân ; le plus court, qui est en même temps le plus difficile, conduit à travers les montagnes. Le plus bas se dirige, pendant quatorze milles, dans le nord 80° ouest, et va se réunir au chemin élevé de Tauriz ; il tourne alors au nord 15° ouest pendant six milles, et Nakhchivân restait dans le nord 38° ouest, à la distance de dix milles, et le passage du fleuve à Gerger, dans le sud. »

Note E, p. 145, tome II.

(Sady.) Ce passage de Sady rappellera au lecteur le peu de mots qui composent tout le chapitre 13 du

Livre v de l'*Esprit des Lois* de Montesquieu :
« Quand les sauvages de la Louisiane veulent avoir
« du fruit, ils coupent l'arbre au pied et en cueillent
« le fruit : voilà le gouvernement despotique. » Senti-
ment, dit Warton, digne de l'esprit indépendant de
Démosthènes, et une idée digne du génie d'Hô-
mère. — Essai sur Pope, II, 107.

Note F, page 245, tome II.

(*Saint Grégoire confiné à Virâb.*) On trouve un
récit curieux de ce fait dans l'Eglise arménienne de
Ricault, page 400—4, malgré l'extrême confusion
dans la chronologie. Dioclétien et Tiridates, qui
sont du troisième siècle, sont cités comme contem-
porains de S. Grégoire, qui vivait au sixième.

Note G, page 263, tome II.

Dans le journal de Burcard, maître de chapelle
du pape, on trouve ce morceau curieux sur l'arri-
vée à Rome d'une relique qui est la rivale de celle
d'Etchmiatzin, en 1592. (*Notices et extraits des
manuscripts du Roi.* Paris, 1787, tome I, in-4°,
pag. 94—9.)

« Peu de jours auparavant, le 31 mai, fête de
« l'Ascension, le pape s'était trouvé mal à une pro-
« cession qu'on avait faite à l'occasion d'une re-
« lique que l'empereur des Turcs lui avait envoyée :
« c'était le fer de la lance qui avait percé le côté
« de Jésus-Christ. On doutait un peu de l'authenti-
« cité de cette relique ; car on prétendait, dit Bur-
« card, que la véritable lance était à Nuremberg,
« où on la montrait tous les ans ; d'autres assuraient
« l'avoir vue à la Sainte-Chapelle à Paris ; quelques-
« uns cependant disaient que, selon une ancienne
« chronique, cette relique, avant la prise de Cons-
« tantinople par les Turcs, y avait été transportée ;
« qu'un soldat l'avait cachée chez lui, et que le
« grand-seigneur la lui avait achetée depuis
« soixante-dix mille ducats ; mais il y en avait qui
« représentaient qu'en considérant ce que c'était
« que cette relique, par qui et à qui elle était adres-
« sée, il y avait lieu de craindre qu'on ne voulût
« tourner en dérision la religion chrétienne ;
« qu'ainsi il semblait à propos de recevoir, sans au-
« cune solennité, la prétendue relique, et écrire à
« Nuremberg, à Paris et à Venise, pour connaître la
« vérité. C'était l'avis du plus grand nombre des
« cardinaux-prêtres, et il paraissait fort sage ; mais
« le pape ne voulut pas montrer de doute, il se-
« capta la relique sans hésiter. Je passe tout le cé-
« rémonial avec lequel on la reçut. Elle fut portée
« en procession par le pape même, le jour de l'As-

« cension, enfermée dans une chasse de cristal. La
« procession fut fort tumultueuse, et le pape en fut
« si fatigué, qu'il l'abrégea. L'ambassadeur du
« grand-seigneur présenta des lettres au pape, par
« lesquelles la relique lui était adressée. Burcard dit
« qu'elles ne furent point lues publiquement, et l'on
« prétendait que c'était parce qu'elles faisaient men-
« tion d'un présent de quarante mille ducats, dont
« elles étaient accompagnées. C'était bien un motif
« pour ne pas incider sur la vérification de la re-
« lique; mais la relique et l'argent avaient égale-
« ment pour but de se rendre le pape favorable re-
« lativement à Zizim, frère de Bojazet, qu'il avait
« en sa puissance. »

Note H, page 264, tome II.

(*Carillon à Etchmiatzin.*) Cette église paraît avoir le droit de porter le titre d'*église aux cloches*.

Ce siège du patriarche des Arméniens est appelé vulgairement Etchmiatzin; mais il porte usuellement, en Turquie, le nom de Tobangly-Klisseh, ou l'*église aux cloches*, à cause de la permission à elle accordée par le sultan d'en avoir; ce qui n'est en usage, autant que je puis m'en rappeler, qu'en

Moldavie, en Valachie et au mont Athos⁽¹⁾. On l'appelle encore Outch-Klisseh ou les trois églises, parce que des trois églises, qui sont placées en forme de triangle, la première, comme nous l'avons dit, est celle d'Etchmiatzin, la seconde Repsimeh, la troisième Gayeneh. Selon les Arméniens, ces églises ont été élevées sur trois rochers placés en forme de triangle, sous lesquels est un souterrain ou cavité d'où se faisaient entendre, au temps de la gentilité, la voix des esprits prophétiques qui répondaient à toutes les questions qui leur étaient adressées, de la même manière que les oracles de Delphes et de Jupiter-Ammon, jusqu'à la naissance de Jésus-Christ. Le fils de Dieu, voulant que son nom fût adoré dans ces lieux, y descendit du ciel, et, prenant la croix, en frappa un coup sur chaque rocher; le bruit se fit entendre dans l'intérieur, et les esprits du démon s'enfuirent. Voilà pourquoi le mot d'Etchmiatzin signifie un *coup*, et on y fonda trois églises qui sont en grande vénération parmi les Arméniens. (Ricault, Eglises grecques et arméniennes, p. 316—18.)

(1) M. Morier aurait dû ajouter l'île de Chio dans l'Archipel.
(Note du traducteur.)

FIN DU TOME SECOND ET DERNIER.

TABLE

DES CHAPITRES

DU SECOND VOLUME.

CHAPITRE XIV.

DISCIPLINE persanne, page 6. — Abbas-Mirza, 11.
— Lâcheté des Persans, 14. — Perse et Russie,
19. — Camp persan, 21. — Chasse, 22. — Au-
dience du prince, 24. — Abdoullrahmân-Pacha,
27. — Ministre turc, 30. — Paix entre la Perse et
la Turquie, 33. — M^r. Martyn, 34. — Tauriz, 38.
Aventure d'un sergent, 40. — Ark-Aly-Châh,
41. — Arsenal, 42. — Civilisation des Persans,
43. — Prisonniers, 44. — Logement des étran-
gers, 45. — Maison persanne, 46. — Habille-
ment des Persannes, 47. — Bruit des villes, 48.
— Coutumes persannes, 49. — Environs de Tau-
riz, 51. — Château ruiné, 52. — Moulin à pou-
dre, 53. — Vignobles, 54. — Pierres tumulaires
55.

CHAPITRE XV.

Barandj, 57. — Cheherek, 59. — Montagnes de Savalan, 60. — Ahar, 61. — Mausolée de Chaâbed-dyn, 62. — Mines de fer, 63. — Kichlak, 64. — Scène pittoresque, 65. — Ahmedbeglou, 66. — Badjah, 67. — Iliâts, 68. — Karakiah, 69. — Rocher de basalte, 70. — Camp du prince, 71. — Entretien avec le prince, 73. — Chasse, 76. — Général russe, 77. — Négociation, 79.

CHAPITRE XVI.

Iliâts, 80. — Pèlerin indien, 81. — Camp persan, 82. — Officiers persans, 83. — Aslandous, 84. — Camp russe, 85. — Souper russe, 88. — Politesse russe, 89. — Conférence diplomatique, 90. — Départ du camp, 91. — Querelle des Persans, 93. — Négociations, 94. — Serpens, 96. — Tentes des Iliâts, 97. — Camp des Iliâts, 98. — Arbâb, 99. — Ardebyl, 100. — Tombeau du Cheykh-Sefi, 102. — Bibliothèque, 106. — Départ d'Ardebyl, 108. — Khalkal, 109. — Iliâts, 110. — Maman, 111.

CHAPITRE XVII.

Départ de Téherân, 112. — Zavièh, 114. — Biwarân, 115. — Villages abandonnés, 116. — Mobarcken, 117. — Djianabâd, 119. — Plaine d'Hamadân, 120. — Gouverneur d'Hamadân, 122. — Curiosité des Persans, 123. — Hamadân, 124. — Tombeau de Mardochée, 127. — Ecbatane, 132. — Antiquités, 135. — Chaleur, 140.

CHAPITRE XVIII.

Départ d'Hamadân, 142. — Paysans, 143. — Passage de Sady, 145. — Arrivée à Sultanièh, 146. — Arrivée à Tauriz, 147. — Passages de l'écriture, 148. — M. Brown, 151. — Négociations, 155. — Camp d'Odjân, 156. — Palais du roi, 157. — Camp persan, 158. — Etiquette persanne, 161.

CHAPITRE XIX.

Départ de Tauriz, 164. — Charrue, 165. — Mirage, 166. — Khosrou-Châh, 168. — Dehkbargân, 169. — Pétrifications, 172. — Lac d'Ourmiah, 177. — Tchaouân, 183. — Dynâb, 185. — Meragha, 186. — Observatoire, 188. — Sources minérales, 192. — Ahmed-Khân, 193. — Ca-

verne, 195. — Terres, 196. — Tchigyn, 199. — Montagne de Sahand, 200. — Seraskend, 201. — Katinabab, 202. — Brouillard, 204. — Bolagh, 205.

CHAPITRE XX.

Traité de paix, 206. — Ambassade en Russie, 209. — Sahalân, 210. — Sofiân, 212. — Marand, 213. — Kochk-Seraï, 215. — Zendjirêh, 216. — Mont Ararât, 217. — Sangliers, 218. — Vallée de Khoi, 219. — Khoi, 221. — Kelleh-minâr, *ibid.* — Cheval vicieux, 222. — Départ de Khoi, 223. — Querelle, 224. — Khanaka, 225. — Tchors, 226. — Antiquités, 227. — Nazik, 228. — Capân-dâgh, 229. — Alandjek, 230. — Phénomène, 231. — Rocher, 232. — Passage de l'A-raxes, 233. — Abbas-abâd, 235. — Nakhchivân, 236. — Mont Ararat, 237. — Hok, 239. — Gouverneur d'Erivân, 240. — Cherhour, 243. — Sadrêk, 244. — Develou, 245. — Takht-Tirîdat, 246. — Artaxata, 247.

CHAPITRE XXI.

Kourdes, 250. — Erivân, 253. — Gouverneur d'Erivân, 260. — Etchmiatzin, 261. — Relique, 264. — Achtârek, 265. — Montagnes, 267. —

Frontières russes, 270. — Kara-Klisseh, 271. — Cochons, 272.

CHAPITRE XXII.

Gouverneur d'Erivân, 274. — Déjeuner, 275. — Voyage dans les montagnes, 276. — Dîner kourde, 279. — Etchmiatzin, 280. — Bibliothèque, 281. — Superstition, 282. — Antiquités, 284. — Dromadaires, 285. — Mont Ararat, 286. Lac de Sivân, 287. — M. Ellis, 292. — Keghort, 293. — Ruines romaines, 294. — Kiz-Kalehzi, 296. — Keghort, 297. — Inscription, 299. — Virâb, 300. — Chasse aux cailles, 301. — Mont Ararat, 302. — Vers de neige, 305. — Mont Ararat, 306. — Bêtes féroces, 307. — Anachorètes, 308. — Meules de moulin, 309. — Maladie, 310.

CHAPITRE XXIII.

Révolte, 311. — Mohammed-Zemân-Khân, 312. — Punition du rebelle, 316. — Kourouk, 317. — Chaleur, 318. — Mihmândâr, 319. — Rivière Viramyn, 321. — Djadjroud, 322. — Demawend, 323. — Mont Demawend, 325. — Lac, 327. — Zoak, 330. — Demawend, 332. — Chasse, 334. — Aga-Khân, 335. — Mont Albour, 339. —

Bâg - Ghâch, 340. Scènes de la nature, 342. — Firouz-Koh, 344. — Défilés et vallées, 346. — Château ruiné, 350. — Caspiæ pylæ, 351. — Défilés, 352. — Sol, 353. — Zoulfekar-Khân, 354. — Sécheresse du pays, 355. — Asserân, 356. — Foulad-Mahaleh, 357. — Iliâts, 358. — Foulad-Mahaleh, 359. — Aridité du sol, 360. — Tchechmeh-Aly, 361. — Tchechmeh-Bâd, 362. — Teng-Chemchyrbor, 364. — Grand-vézir, 365. — Anecdote, 366.

CHAPITRE XXIV.

Camp du roi, 368. — Djibân-Nemah, 369. — Défilé, 370. — Passage de Polybe, 372. — Astera-bâd, 373. — Palais, 376. — Turkomans, 377. — Beg-djân, 381. — Mohammed-Tchiny, 382. — Hezret-Ichân, 385. — Turkomans, 386. — Retour au camp, 387. — Damgân, 388. — Villages, 391. — Rasm - Roudbar, 393. — Châh-Mirzâd, 394. — Gour-Sefyd, 395. — M. Willock, 396. — Entrée du roi, 397. — Zambourek, 399. — Cortége, 400.

CHAPITRE XXV.

Audience du roi, 405. — Départ de Téherân, 407. — Mariage de la sœur du prince, 409. — Visite au

prince Abbas - Mirza, 410. — Noces, 411. —
Chasse, 412. — Aventure nocturne, 414. —
Kourdes, 415. — Baba-Pacha; 416. — Etchmiat-
zin, 417. — Rivière Arpachai, 419. — Maisons
arméniennes, 421. — Vue de l'Ararat, 423. —
Kars, 424. — Froid, 426. — Aventure, 427. —
Hassan-Kalèh, 428. — Ibrahim-Pacha, 429.

Notes de l'Appendice, page 431 et suivantes.

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND ET DERNIER.

ERRATA.

TOME I^{er}.

Page 151, ligne 9 : Ils n'ont pu chercher; *lisez ils n'ont pas cherché.*

Page 305, ligne 14 : liards, *lisez pences.*

Page 455 (à la note) : dorée, *lisez rouge.*

TOME II.

Page 63, Appendix, C. L. D.

Page 81, ligne 4 de la note : Bakau, *lisez Bakou.*

Page 128, mettez le (1) à droite (Inscription).

Page 169, ligne 9 : planté, *lisez arrosé.*

Page 352, ligne 2 : Sderereh, *lisez Serdereh.*

Page 384, ligne 23 : Jân, *lisez Ichân.*

οἷς ἐσὶν οἶκοι φαῦλος, οὐδέ ποτ' ἦν ἐν Μακεδονίᾳ κα-
τὴν πρεσβείαν καλὸς καγαθός· σὺ γὰρ τὸν τρόπον, ἀλλὰ
τὸν τόπον μόνον, μετήλλαξε.

Démosthène accusé de protéger les impies.

Ἐστὶ γάρ, ὦ Ἀθηναῖοι, τὸ Κιρράϊον ὠνομασμένον πε-
δίον, καὶ λιμὴν ὁ νῦν ἐξάγιος καὶ ἐπάρατος ὠνομασμένος.
Ταύτην ποτὲ τὴν χώραν κατώκησαν Κιρράϊοι καὶ Ἀκρα-
γαλλίδαι, γένη παρανομώτατα, οἱ εἰς τὸ ἱερὸν τὸ ἐν Δελ-
φοῖς, καὶ περὶ τὰ ἀναθήματα ἡσεβούν, ἐξημάρτανον δὲ
καὶ εἰς τοὺς Ἀμφικτύονας. Ἀγανακτήσαντες δ' ἐπὶ τοῖς
γενομένοις, μάλισα μὲν, ὡς λέγονται, οἱ πρόγονοι οἱ
ὑμέτεροι, ἔπειτα καὶ οἱ ἄλλοι Ἀμφικτύονες, μαντείαν
ἐμαντεύσαντο παρὰ τῷ Θεῷ, τίνι χρή τιμωρίᾳ τοὺς ἀν-
θρώπους τούτους μετελθεῖν. Καὶ αὐτοῖς ἀναιρεῖ ἡ Πυθία,
πολεμεῖν Κιρράϊοις καὶ Ἀκραγαλλίδαῖς πάντ' ἥματα καὶ
πάσας νύκτας, καὶ τὴν χώραν αὐτῶν ἐκπορθήσαντας,
καὶ αὐτοὺς ἀνδραποδισμένους, ἀναθεῖναι τῷ Ἀπόλλωνι
τῷ Πυθίῳ, καὶ τῇ Ἀρτέμιδι, καὶ Ἀθηαῖ, καὶ Ἀθηνᾶ
Προνοίᾳ, ἐπὶ πάσῃ ἀεργίᾳ, καὶ ταύτην τὴν χώραν, μὴτ'
αὐτοὺς ἐργάζεσθαι, μὴτ' ἄλλον ἔσθαι. Λαβόντες δὲ τὸν
χρησμόν οἱ Ἀμφικτύονες, ἐψηφίσαντο, Σόλωνος εἰπόντος
Ἀθηναίου τὴν γνώμην, ἀνδρὸς καὶ νομοθετῆσαι δυνατοῦ,

